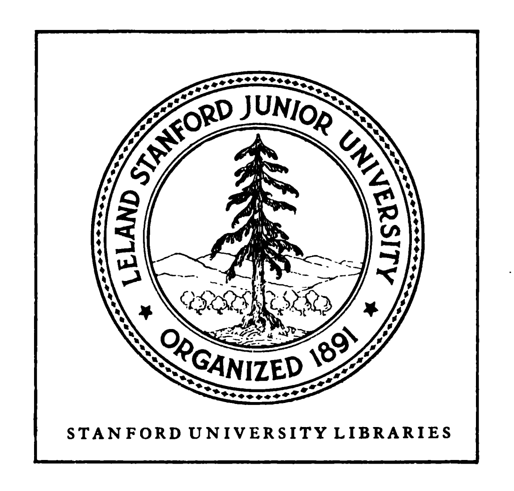



LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

ŒUVRES

DE FÉNELON

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET Ce.

CORRESPONDANCE

DE FÉNELON

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ET LA PLUPART INÉDITS.



TOME SIXIÈME.

PARIS.

FERRA JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 23.

A. LE CLERE ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

1827.

LETTRES
SPIRITUELLES.

EXPLICATION DES SIGNES

employés dans les titres des Lettres.

* désigne les Lettres imprimées dans les éditions d'Anvers, 1718, et de Lyon, 1719, in-12, et réimprimées à la suite des *Œuvres spirituelles*, Roterdam, 1738, 2 vol. in-4°, ou Paris, 1740, 4 vol. in-12. Le second n° en chiffres plus petits, et entre parenthèses, est celui que portent les *Lettres spirituelles* dans ces deux dernières éditions, et sous lequel on les cite souvent.

** indique les Lettres qui ont été ajoutées soit dans l'édition de Didot in-4°, soit dans la *Vie de Fénelon* du P. de Querbeuf.

R. ajouté aux signes précédens marque que la Lettre a été revue sur l'autographe ou sur une copie authentique.

A. désigne celles où l'on a fait des additions tirées des manuscrits.

Les Lettres qui n'ont aucun signe sont inédites.

Les dates que l'on trouve entre parenthèses sont conjecturales. Comme les originaux souvent n'en ont aucune, ou ne portent que celle du mois, on a mis pour l'année celle qu'on a crue la plus vraisemblable, toutes les fois qu'elle a paru nécessaire.

LETTRES SPIRITUELLES.

64*. (49)

A UNE DAME

QUI FAISOIT PROFESSION DE PIÉTÉ [1].

Écouter Dieu, et non l'amour-propre.

Vous vous laissez trop aller à votre goût et à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraison, et à vous écouter moins vous-même. L'amour-propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'ame, lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écouter Dieu sans faire aucun projet, c'est mourir à son sens et à sa volonté.

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la 73e inclusivement, sont écrites à la même personne et dans le même ordre.

(50) **65 *.**

Se mettre sans effort en la présence de Dieu.

Ne vous inquiétez point sur votre mal; vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si on devoit mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes si languissante, ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourroient nuire à votre foible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur, que vous vous remettiez doucement en la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance, et où vous le prierez de vous consoler, ne vous épuisera point, et nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez pensé contre moi. Cette franchise ne me peinera point, et servira à vous humilier.

(51) **66 *.**

Combattre paisiblement les écarts et la légèreté de l'imagination.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentimens pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous.

Des uns vous passeriez toujours insensiblement aux autres, qui nourriroient vos peines, ou qui flatteroient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence; ce seroit vouloir suspendre un torrent : il suffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous apercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber, en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevez; mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail servira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudroit même mieux, pour les commencemens, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées, et pour en perdre l'habitude.

---

67 *. (52)

Sur le même sujet.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination : c'est une pure perte de temps; c'est une occupation très-dangereuse; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'ha-

bitude sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères; mais il faut au moins n'y consentir pas, et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison, ou de quelque travail extérieur, si l'oraison ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

---

(53) **68*.**

Réponse à diverses difficultés sur l'attrait intérieur, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc. et la manière d'être avec les créatures.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grâce, et vous seriez très-coupable si vous manquiez à y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait; mais craignez de ne le suivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée que par votre imagination légère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions :

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *quelquefois la pensée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié*. Vous ajoutez : *Voilà le meilleur*

moyen que je trouve pour apaiser ma peine. Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'esprit, et de *l'acquiescement* à la pensée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité;* et vous dites : *Je voudrois bien savoir s'il suffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquiescement, sans vous le dire.* Non, cela ne suffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu, quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous consultez comme son ministre. C'est l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vous n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vous vous y soyez accoutumée; mais il faut le faire d'abord, sans hésitation, et sans vous écouter. Plus vous hésiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines communions sans consolation;* cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre, que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vous dites qui vous fait passer outre pour communier, malgré vos scrupules, est très-bonne.

IV. Vous dites très-vrai en disant : *La crainte que j'ai de mes peines me les fait sentir doublement; j'en suis même souvent quitte pour la crainte.* Ces peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir avant qu'elles viennent? C'est se tourmenter par avance,

et se mettre soi-même à pure perte en tentation de succomber.

V. Il y a trois manières d'être avec les créatures. 1° Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir quand on a quelque affaire avec le prochain. 2° Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail, et il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentimens; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grâce, et ces personnes se trouvent très-rarement. Il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit*, que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en notre Seigneur, tout à vous.

---

(54)

69 *.

Divers avis sur l'oraison.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide, et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vous sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les temps où vous

vous y trouverez attirée; mais n'en faites jamais une règle, et soyez toujours fidèle à vous proposer un sujet, pour voir s'il pourra vous occuper et vous nourrir. Recevez sans résistance les lumières et les sentimens qui vous viendront dans l'oraison; mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peuvent flatter votre orgueil et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être bien humble et bien confondu après les fautes qu'on a commises, que d'être content de son oraison, et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentimens et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses qui peuvent être des secours de Dieu; mais comptez qu'elles se tourneront en illusion très-dangereuse, si peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste, je suis fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraison avec cet empressement forcé qui vous gênoit tant. L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plus commode au prochain dans la société; mais il ne faut pas que cette sainte liberté se tourne jamais en relâchement ni dissipation.

---

70 *. (55)

De l'utilité des privations.

Je suis sincèrement fâché des contre-temps qui m'ont empêché de vous voir. En attendant, suivez

avec fidélité les lumières que Dieu vous donne pour mourir aux délicatesses et aux sensibilités de votre amour-propre. Quand on se délaisse entièrement aux desseins de Dieu, on est aussi content d'être privé des consolations, que de les goûter. Souvent même une privation qui dérange et qui humilie est plus utile qu'une abondance de secours sensibles.

Pourquoi ne vous seroit-il pas utile d'être privée de ma présence et de mes foibles avis, puisqu'il est quelquefois très-salutaire d'être privé de la présence sensible et des dons consolans de Dieu même? Dieu est bien près de nous lorsqu'il nous en paroît éloigné, et que nous souffrons cette absence apparente dans un esprit d'amour pour lui et de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfans, à mesure qu'ils croissent, passent, du lait d'une mère qui les porte dans son sein, à marcher seuls et à manger du pain sec.

(56)

71 *.

Précautions à prendre contre l'illusion.

NE faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination : elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur, qui voudroit vous tendre un piège, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement. Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort ni acte pour les rejeter. Il n'y a qu'à les laisser passer sans les rejeter ni accepter, se

contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu. Par cette disposition simple et générale, vous tirerez tout le fruit de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance; et supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.

---

72 *. (37)

Préférer la charité et l'humilité à la réputation et au désir de savoir.

Je suis très-content de vos dispositions, et vous faites très-bien de me mander avec simplicité ce qui se passe en vous. Ne hésitez point à m'écrire les choses que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce de jalousie et d'ambition pour vous avancer dans la spiritualité, et d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter une espèce d'ambition en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu, non d'être dans la confiance des personnes distinguées; mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection, qu'on devient parfait. Le grand point est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de

s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire beaucoup, sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh! que voulez-vous tant savoir? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pauvre d'esprit et à trouver toute votre science en Jésus crucifié? *La science enfle :* il n'y a que *la charité* qui *édifie* [a]. Ne cherchez donc que la charité. Eh! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu et pour se renoncer pour l'amour de lui? Vous savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières, que de mettre en pratique celles que vous avez déjà reçues. O qu'on se trompe, quand on croit s'avancer en raisonnant avec curiosité! Soyez petite, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

(a) *I Cor.* VIII. 1.

---

(58)

73*.

Divers avis pour la paix intérieure.

Je vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraison est bonne, et vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit fait fort bien comprendre en quoi elle consiste, et le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, et laissez tomber toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix et de la confiance en

Dieu. Voulez-vous éviter l'illusion? soyez docile; ne cherchez point ce qui flatte votre amour-propre; renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas; n'écoutez ni vos dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités et les amusemens du monde. Portez humblement les croix de votre état; défiez-vous du goût de l'esprit qui n'est que vanité; cherchez ce qui est simple et uni; rejetez toute pensée qui ne vous vient que des dépits de votre amour-propre. Je suis en vérité tout à vous en notre Seigneur, comme j'y dois être, mais avec les précautions nécessaires pour ne flatter point la delicatesse de cet amour-propre qui veut qu'on le flatte.

---

74 *. (88)

A UNE DEMOISELLE

QUI VIVOIT DANS LE MONDE, ET QUI FAISOIT PROFESSION DE PIÉTÉ [1].

User bien du moment présent; exhortation au recueillement et à l'humilité.

VIVEZ en paix, mademoiselle, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le présent même n'est pas à vous, et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la 100e inclusivement, sont écrites à la même personne. On voit, par les lettres suivantes, que cette personne, après avoir long-temps vécu dans le monde, entra, vers la fin de sa vie, dans une communauté religieuse, pour travailler plus librement à son salut.

et la facilité. Conservez votre règlement, pour éviter la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Surtout soyez fidèle au moment présent, qui vous attirera toutes les grâces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher; il faut s'apetisser. En se détachant, on ne renonce qu'aux choses extérieures; en s'apetissant, on renonce à soi. S'apetisser, c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu, qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle est moins grossière. Il faut être petit en tout, et compter qu'on n'a rien à soi, sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre courage, sur votre désintéressement et sur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'ame devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

75 *. (89)

Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification.

PERMETTEZ-MOI de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre qui m'est venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit, et qui juge sans passion de la doctrine; mais il ne sait pas les faits, et ne me fait pas justice là-dessus. Le moins que mes amis pourront parler sera le meilleur : il vaut mieux taire les raisons décisives. Le parti d'écouter patiemment des choses fausses et injustes est difficile aux cœurs bons et sensibles; mais il vaut mieux apaiser les esprits que me justifier. Le silence, la patience, l'humilité, calment les esprits; les hommes superbes en sont adoucis, et les hommes droits dans leur prévention en sont édifiés. Tâchons d'apaiser les méchans, et d'édifier les bons. La paix et l'édification de l'Église valent mieux que la justification de l'homme (1).

Dieu aura soin de dissiper les vains ombrages, et de montrer la pureté de mes sentimens avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir se servir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de son œuvre, c'est à moi à porter l'opprobre, et à me contenter de rendre compte de ma foi à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, et retenez sans cesse le zèle qui

(1) Il est vraisemblable que Fénelon écrivit cette lettre en 1697, à l'occasion des premiers éclats causés par la publication du livre des *Maximes*.

presse votre cœur pour vos amis. Ce n'est qu'à force de simplicité, de patience, de défiance de ses propres pensées, et de fidélité à porter sa croix, qu'on est digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

(90) **76 *.**

Péril d'être approuvé des hommes. Caractère de l'humilité. Moyens de remédier à la dissipation et à la sécheresse.

La bonne santé de M..... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous, que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu; et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse, et ne vous rendent contente de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'ame, qu'elle soit à charge à elle-même, qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfans de Dieu; et

et que, se sentant surmontée par ses défauts, elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'ame qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, et qui oublie ce qui lui manque!

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse, c'est de vous réserver des heures pour vos prières et pour vos lectures, qui doivent être régulières; c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité; c'est d'y songer encore plus à rompre la roideur de vos sentimens, à réprimer votre humeur, et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre; enfin c'est de vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscrète sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire, qui est celle de l'éternité. *Apprenez de moi*, vous dit Jésus-Christ [a], *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames*. En effet, la grâce, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous, si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.

(a) *Matth.* XI. 29.

77 *. (91)

Souffrir les outrages avec humilité et en silence.

JE suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre, et prier Dieu qu'il vous console. Vous avez grand besoin qu'il vous donne son esprit pour vous soutenir

dans vos embarras, et pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occasions si capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naissance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu seul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu ou cru entrevoir que vous étiez sensible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre foible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux; mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif, et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier : le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'ame. On seroit tenté de parler humblement, et on en auroit mille beaux prétextes; mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte : en parlant, l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes : laissez-les parler, et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne viendriez jamais à bout de la faire; elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont; ils reviennent; ils s'en retournent : laissez-les aller; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux; c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Vous avez besoin de votre fermeté dans la situation où vous êtes; mais aussi votre vivacité a besoin de mécomptes et d'obstacles. Possédez votre ame en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu, pour vous modérer, pour vous rapetisser, et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous en lui.

78 *. (92)

S'appliquer au recueillement et à l'humilité; réprimer la curiosité dans le choix des lectures.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très-éclairé et très-pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement; autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien. Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance; vous aimez à être applaudie et à vous applaudir vous-même; vous sentez dans votre raison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe, et tempérer votre insupportable vivacité.

Remarquez seulement deux choses pour vos heures

de recueillement : l'une, que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et d'impatience contre N..... qui voudroit toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressemens les plus importuns. L'autre règle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre ame. Rien pour l'amusement en votre particulier; rien pour la curiosité, qui est un grand piège pour vous. Pour la manière de réserver du temps, elle doit être ferme, mais douce et tranquille.

Que vos lectures et vos oraisons soient simples; que l'esprit cherche moins, et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre esprit ne fait que l'enfler; vous croyez nourrir votre zèle, et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'apetisser et devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non-seulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir sans réserve.

Pour les sujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes ames qui vous presseront de le faire, et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler : mais ne vous gênez point; suivez simplement votre attrait, et, pourvu que vous soyez fidèle au recueillement et à l'humilité, demeurez en paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres, il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dan-

gereuse, et c'est une lumière sur laquelle vous devez à Dieu une singulière reconnoissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction, on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction, qui est l'intérieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

79*. (93)

Ne point prendre feu sur les dérèglemens des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs.

La chaleur d'imagination, la vivacité des sentimens, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne font presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumière tout ce qu'on peut, et se contentant du succès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie que peu de gens connoissent. Un mot, dit simplement dans cette paix, opère plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardens et empressés. Comme c'est l'esprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force et de son autorité. Il éclaire, il persuade, il touche, il édifie. On n'a presque rien dit, et on a tout fait. Au contraire, quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin; on fait mille réflexions subtiles et superflues; on craint toujours de ne parler et de n'agir pas assez; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe,

et rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles ne sont guère moins nécessaires à votre corps qu'à votre ame : votre médecin doit être là-dessus d'accord avec votre directeur.

Laissez couler l'eau sous les ponts; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire foibles, vains, inconstans, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde; c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes : vous ne sauriez les refondre; le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je suis ravi de ce que vous avez des heures de réserve : n'en soyez ni avare ni prodigue.

(94)

80*.

Chercher ses amis en Dieu, et se mortifier.

Il faut s'accommoder sans choix de ce que Dieu donne. Il est juste que sa volonté se fasse, et non pas la nôtre, et que la sienne devienne la nôtre même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de se voir, que de s'entretenir, que de se consoler. O qu'on est près les uns des autres, quand on est intimement réuni dans le sein de Dieu ! O qu'on se parle bien, quand on n'a plus qu'une seule volonté

et qu'une seule pensée en celui qui est toutes choses en tous! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis? ne les cherchez qu'en celui qui fait les pures et éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler et les écouter? demeurez en silence dans le sein de celui qui est la parole, la vie et l'ame de tous ceux qui disent la vérité et qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non-seulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'est que très-imparfaitement dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne sauriez trop amortir votre vivacité naturelle et votre grande habitude de suivre votre activité, pour vous taire, pour souffrir, pour ne juger jamais sans nécessité, pour écouter Dieu au dedans de vous. C'est tout ensemble une oraison et une mort continuelle dans le cours de la journée.

---

81 *. (95)

Avantages de s'être vu près de la mort.

Il est bon d'aller aux portes de la mort; on y voit Dieu de plus près; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connoître, quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. O que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever! Profitez de cette grâce pour vous détacher du monde, et encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choses que pour soi, et tous les autres attachemens se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu, et renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, tels que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu; mais tout cela se tourne en poison, tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéantie à ses propres yeux, et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, cachés et comme anéantis, de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

---

(96) **82 *.**

Souffrir en paix les bas sentimens que les autres conçoivent de nous.

QUAND quelqu'un croiroit voir en vous des petitesses, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrète, et une délicatesse d'amour-propre, à souffrir impatiemment qu'on nous croie capables de petitesse et de foiblesse dans nos sentimens. Vous l'avez bien senti vous-même, quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en seroit défendu; peut-être y en a-t-il à cette justification,* etc. Pour moi, non-seulement je veux bien que les hommes me croient capable de petitesse, mais encore je veux le croire, et je ne trouve de paix au dedans de moi, qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me vois capable de tout ce qui est le plus méprisable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Au reste, vous avez très-bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ces délicatesses, et qu'on les déclare avec simplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient, et il faut demeurer en paix. Il est vrai que je vous ai dit que vous n'aviez pas avancé vers la perfection comme il auroit été à désirer; mais vous devez vous en étonner moins que personne, vous qui m'avez dit l'état de gêne, de dissipation et de trouble sans relâche, où vous avez été pendant tant d'années, sans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces causes de retardement, consiste dans les choses suivantes. Vous revenez au recueillement et à l'oraison; vous avez la lumière et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité; vous voulez être simple et docile pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondemens solides; le reste se fera peu à peu. Il s'agit de mourir; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par amour. Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande, et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

---

83 *. (97)

Nécessité et bonheur de souffrir dans cette vie.

Je prends part à toutes vos peines; mais il faut bien porter la croix avec Jésus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de

souffrir; ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, et devant qui les douleurs et les gémissemens s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore ce moment si court et si léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagère nos peines, et les grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non-seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle; car l'amour se plaît à souffrir pour le bien-aimé, et la croix qui rend conforme au bien-aimé est un lien d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affoiblit à cet âge; la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd, et c'est la seule vivacité qui reste. O que voilà une bonne et précieuse croix! Il la faut embrasser, la porter tous les jours, et peut-être jusqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement, que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de notre Seigneur. C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources.

Il ne faut presque rien prendre sur elle; mais aussi ne prenez pas trop sur vous.

84*. (98)

Amortir notre activité naturelle.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mère quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux : il est tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faisant le mieux ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'apercevez jamais vos mouvemens naturels sans les laisser tomber, afin que la grâce seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'ame. On ne néglige rien, et on ne se trouble point, comme Marthe.

(99)

85 *.

Accorder la condescendance pour autrui, avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point entraîner au relâchement.

Je vous plains; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier, en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourez donc; vous en avez de bonnes occasions : quel dommage de les laisser perdre! Je suis convaincu comme vous qu'il ne faut rien relâcher sur le règlement journalier; mais pour le jour entier et la retraite de huit jours, il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir : d'un autre côté, si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses, et pour celles qu'on croit essentielles, il faut toute la fermeté dont vous avez usé sur le règlement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète est indigne de soutenir les œuvres de Dieu. Dieu, dit l'Écriture [(a)], agit *avec force et douceur :* agissez donc de même, et quand il vous échappera d'agir rudement, humiliez-vous aussitôt, sans

(a) *Sap.* VIII. 1.

vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manières, et pour le fond gardez votre règlement. D'ailleurs vous ne sauriez avoir trop de complaisance, d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même, que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude, et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre règlement, et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

86 *. (100)

Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grâce et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espèce d'oisiveté. Vous avez été, pendant un grand nombre d'années, dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est ce qui m'a fait craindre pour vous, à la longue, la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre :

Il est bon que nous soyons ici [a]. Mais il est dit que saint Pierre *ne savoit pas ce qu'il disoit*; et nous sommes souvent de même. Dans les momens de ferveur, nous croyons pouvoir tout. Dans les momens de tentation et de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien, et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fond ici, lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avoit que la lassitude et l'accablement qui vous faisoient goûter une vie toute opposée. Mais vous vous mettrez peu à peu, par fidélité à la grâce, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mène; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir, ni de le conserver, et que c'est un don de grâce qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fond naturel; il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre foiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur, et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter, et sans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous

(a) *Marc.* IX. 4, 5.

délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. Laissons-nous rapetisser sous sa puissante main : rendons-nous souples et maniables, en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider; suspendez vos jugemens, vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrompez votre action dès que vous apercevez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

87 *. (101)

Réserver toutes ses affections pour Dieu.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu, et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui fait un entre-deux, et cause un mésaise. Ce n'est que dans un amour sans réserve que l'ame mérite de trouver la paix.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures; par là elle tiraille l'ame, et la fait sortir de son vrai repos. De plus, elle excite les sens et l'imagination; c'est un travail pénible que de les apaiser, et cette

occupation est encore une espèce de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge une certaine attention paisible et modérée, aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu, que par les plus grands empressemens et par les industries d'une nature inquiète.

(102) 88 *.

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant, comme on supporte et on corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps, et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en oraison; car en effet il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement, par l'esprit de grâce. Dès que vous apercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur, où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grâce demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous

en

en serez plus tranquille; que vos paroles en seront plus courtes et plus efficaces, et qu'en travaillant moins vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête, qui seroit impraticable; il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix où vous consulterez facilement le bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très-simple et très-courte, se fera bien plus aisément avec lui, que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvemens précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grâce en écoutant Dieu. C'est la mort continuelle à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parce que la grâce qui donne la paix succède à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur : alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez; mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

---

89 *. (103)

Ménager les forces du corps; amortir l'activité naturelle.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagemens que votre communauté vous donne. Votre complexion est très-délicate, et votre âge avancé; le moindre accident vous accableroit. N'at-

tendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux, et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes, il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement, votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit, la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les désirs de réussir, et les empressemens pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux; c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et condescendance nécessaire pour le prochain : *faites cela, et vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres vous enflamme jusque dans la moelle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connoissiez, afin que vous puissiez vous défier de vos goûts et de vos répugnances.

90 *. (104)

Contre l'empressement et la vivacité naturelle.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts et de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle de ferveur, qui vous exposeroit à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changemens de demeure. Évitez la dissipation, sans vous exposer trop à la langueur et à l'ennui. Ne craignez point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans la vouloir forcer pour la rendre plus sensible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie notre Seigneur de vous donner une paix, non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.

91 *. (105)

Pourquoi Dieu permet la diminution de la ferveur sensible.

Je ne saurois recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra, et qu'il faut que vous me pardonniez: c'est celle de vous voir un peu moins dans une fer-

veur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa foiblesse, et d'apprendre par expérience que cette ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance pour soutenir notre foiblesse. C'est le lait des petits enfans : ensuite il faut être sevré, et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si on avoit, sans aucune interruption, ce goût et cette facilité pour le recueillement, on seroit fort tenté de le compter pour un bien propre et assuré. On ne sentiroit plus ni sa foiblesse ni sa pente au mal; on n'auroit point assez de défiance de soi, et on ne recourroit point assez humblement à la prière.

Mais quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu; on reconnoît d'où il venoit; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le sert avec d'autant plus de fidélité, qu'on goûte moins de plaisir en le servant; on se contraint, on sacrifie son goût; on ne va point à la faveur des vents et des voiles, c'est à force de rames et contre le torrent; on prend tout sur soi; on est dans l'obscurité, et on se contente de la pure foi; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être, et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu; on est prêt à recevoir ce goût, dès que Dieu le rendra; on se reconnoît foible, et on comprend que, quand Dieu nous rend ce goût, c'est pour ménager notre foiblesse : mais quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, et on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous, et qui doit être toujours

uniforme, est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus pure, lorsqu'elle est toute sèche et toute nue, sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison, comme si vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et familière de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile : on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui règle toutes les paroles, et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.

---

92 *. (106)

Utilité de sentir notre foiblesse à la vue de la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime.

J'APPRENDS que votre santé a été fort dérangée, et j'en suis véritablement alarmé. Vous savez que l'infirmité est une précieuse grâce que Dieu nous donne, pour nous faire sentir la foiblesse de notre ame par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriser la vie, et de soupirer après la patrie céleste : mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus

près notre fin, l'amour-propre se réveille, il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme; on ne trouve au fond de son cœur aucun désir du royaume de Dieu; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyoit détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à l'esprit de grâce pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Ménagez votre extrême délicatesse; recevez avec simplicité les soulagemens qu'une très-bonne et très-prudente supérieure vous donnera; ne hasardez rien pour une santé si ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéissance, le sacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, seront d'assez grandes mortifications.

Je suis très-sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur très-estimable, et qui méritoit parfaitement toute votre amitié; c'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve, jusque dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour; entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus, et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous re-

présentent comme perdues. Vivez de foi, sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible santé dans cette rude épreuve; calmez votre esprit devant Dieu; ne craignez point de vous soulager même l'imagination par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant, quand on en ressent le besoin.

93 *. (107)

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensibles.

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous étoit si facile et si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce, et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop sensible, et comme naturel : vous n'éprouveriez en cet état ni croix intérieures ni foiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misère, et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter; mais il ne vous est pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien per-

dre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison; mais faites-la en la manière la plus simple et la plus libre, pour ne vous point casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée, évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal* [a]. Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite; mais ne la poussez pas trop loin, et soulagez-vous l'imagination, selon votre besoin, par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

(a) *Matth.* v. 34.

---

(108) **94 *.**

Avis pour l'extérieur et l'intérieur, lorsqu'on est en sécheresse.

O qu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, et d'être à l'abri de tout le reste! Pour moi, je soupirerois souvent au milieu de mes embarras après cette liberté que la solitude procure; mais il faut demeurer dans sa route, et aller son chemin, sans écouter son propre goût. Évitez l'ennui, et donnez quelque soulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de personnes dont la société ne soit pas épineuse, et qui vous délassent au besoin. On n'a pas besoin d'un grand nombre de com-

pagnies, et il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il suffit de trouver de bonnes gens paisibles et un peu raisonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, et varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur et du défaut de sentiment pour la vie intérieure, je ne suis nullement surpris que cette épreuve vous abatte. Rien n'est plus désolant. Vous n'avez que deux choses à faire, ce me semble : l'une est d'éviter tout ce qui vous dissipe et qui vous passionne ; par là vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison. Il ne faut pas espérer la nourriture du dedans, quand on est sans cesse au dehors. La fidélité à renoncer aux choses qui vous rendent trop vive et trop épanchée dans les conversations, est absolument nécessaire pour attirer l'esprit de recueillement et d'oraison. On ne sauroit goûter ensemble Dieu et le monde ; on porte à l'oraison pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choses superflues qui vous dissipent, il faut tâcher de vous renouveler souvent dans la présence de Dieu, au milieu même de celles qui sont de devoir et de nécessité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir sans cesse par grâce et par mort à soi. On y parvient doucement, en suspendant souvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement, et pour le laisser prendre possession de soi.

(109) **95 *.**

Moyens pour se conserver en paix avec les autres.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai renouvelé les assurances de mon attachement en notre Seigneur : il est néanmoins plus grand que jamais. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre communauté la paix et la consolation que vous y avez goûtées dans les commencemens. Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu, et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile : mais on *accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques* [a]. Il en faut faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette simplicité! Heureux qui ne s'écoute point, et qui n'écoute point aussi les discours des autres!

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. D'ailleurs obéissez, portez vos petites croix journalières : vous en avez besoin, et Dieu ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point

(a) *Gal.* VI. 2.

est de vous mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisée, si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mère ne vivoit que d'oraison : vivez-en, et mourez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par mort continuelle à soi-même.

---

96 *. (110)

Sur l'impression pénible que l'on ressent de la mort.

JE ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite, où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre foiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée, où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa foiblesse et de son indignité. *Aucun vivant*, dit le Saint-Esprit [(a)], *ne sera justifié devant vous*. Il est encore écrit [(e)] que *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux* de notre juge. Il est certain que *nous l'offensons tous en beaucoup de choses* [(i)]. Nous voyons

(a) *Ps.* CXLII. 2. — (e) *Job.* XV. 15. — (i) *Jac.* III. 2.

nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous seroit même très-dangereux de les voir, si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisoit voir en nous quelque chose à corriger, il faudroit être d'abord fidèle à cette lumière, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil, pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu, et s'abandonner à lui avec confiance. On demandoit à saint Ambroise mourant, s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugemens de Dieu. Il répondit : *Nous avons un bon maître*. C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non-seulement des jugemens de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde*. Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez, dans vos états de tristesse, tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit* [a]! Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui plaît tant, et qui le rend si compatissant à nos foiblesses.

(a) *Ps*. LXXII. 1.

97 *. (111)

S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par les maladies qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile, et pleine de misères; c'est se procurer un mérite devant Dieu, en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieure et votre communauté qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs, à leur obéir après leur avoir représenté sa pensée, à faire dans cette obéissance ce qu'on voudroit que les autres fissent, et à ne se plus écouter soi-même après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre solitude, sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter l'Église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit; cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savans mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de petits enfans entre les bras de leur mère. Parlez à Dieu pour la paix de l'Église, et ne parlez point aux hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix, qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort, c'est votre pain quotidien. Ce pain est dur et sec; mais il est au-dessus de toute substance, et très-nourrissant dans la

vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.

---

(112) **98 *.**

Prix des exercices de piété faits sans goût et avec peine, pour l'amour de Dieu.

J'AI remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes foible par votre propre fonds, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je le vais voir à pied en me promenant, parce que j'aime la promenade, et que j'ai d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très-grand plaisir de marcher : mais si je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendois autrefois à mon ami, et dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix; elles sont la marque d'une très-vive et très-forte amitié; plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré; un pas a plus de mérite que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter, et pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise! C'est seulement pour vous empêcher de tomber dans une très-dangereuse tentation, qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abon-

dance et dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres, qui coulent, pour ainsi dire, de source. Quand, au contraire, vous vous sentez dans la sécheresse, l'obscurité, la pauvreté, et presque l'impuissance intérieure, demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue; reconnoissez votre misère; tournez-vous vers l'amour tout-puissant, et ne vous défiez jamais de son secours. O qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-propre, et réduit à reconnoître cette parole du Saint-Esprit : *Nul vivant ne sera justifié devant vous* [a]!

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie [e] : *C'est quand je suis foible que je suis fort*. Et quand il demande à être délivré de sa foiblesse, Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne*. Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, et par un humble recours à celui qui est la force des foibles. Occupez-vous, avec une liberté simple, dans l'oraison, de tout ce qui vous aidera à être en oraison, et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente et tantôt épuisée : servez-vous de tout ce qui pourra la calmer, et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera

(a) *Ps.* CXLII. 2. — (e) *II Cor.* XII. 9, 10.

de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [a]. Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui, et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole: *Bienheureux les pauvres d'esprit* [e]!

(a) *II Cor.* III. 17. — (e) *Matth.* V. 3.

(113) **99*.**

Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix.

Je suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, qu'il l'achève jusques au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu, et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement

ment, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumière sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'Époux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grâce pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusque dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit, avec horreur de soi, que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi, et on n'espère qu'en Dieu : mais on ne se flatte ni ne se relâche point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grâce; on reconnoît que c'est elle qui nous prévient et qui nous attend : on la suit, on s'y abandonne; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très-foible; elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre sur le corps; il ne faut abattre que l'esprit.

(114) **100 *.**

Comment on doit porter la vue de la mort, quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains momens, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe : mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet, quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affoiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant; mais s'abandonner de près, et avec un regard fixe de la mort, est un grand sacrifice.

Il faut vouloir sa destruction, malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Feu M. Olier prenoit sa main dans les derniers jours de sa vie, et lui disoit : « Corps de péché, tu pourriras » bientôt. O éternité, que vous êtes près de moi [a] ! » Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grâce. C'est de ne point écouter la nature, et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer; mais que l'homme intérieur

(a) Voyez sa *Vie*, liv. VI, n. 34. Paris, 1818; in-8°.

dise avec Jésus-Christ [a] : *Cependant, qu'il arrive non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de *sentir;* mais on l'est de *consentir,* moyennant la grâce de Dieu.

Attendez la mort, sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affoiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout; quand on s'humilie paisiblement sur ses moindres fautes avec le désir de les corriger; quand on marche en la présence de Dieu; quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité; quand on se livre à l'esprit de grâce pour agir dans sa dépendance; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion, avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre; supportez le prochain : oubliez l'oubli des hommes; l'ami fidèle, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.

(*a*) *Matth.* XXVI. 39.

A DIVERSES PERSONNES DE PIÉTÉ

QUI VIVOIENT DANS LE MONDE.

101 *. (246)

Le travail sur nous-mêmes doit s'opérer plus pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

VOUS êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le

détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans, pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fonds secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus, et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté, la vivacité, l'âpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté, on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie des vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant, et l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors, et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoissez, vous vous en défiez; malgré vos résolutions, elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serois moins fâché de vous voir grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point et irrépréhensible

de tous les côtés, mais délicate, haute, austère, roide, facile à scandaliser, et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos foiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans, et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour, sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve, n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachemens déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu et soi, on trouveroit un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir, de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement, il toucheroit au vif, et la personne seroit inépuisable en belles raisons pour jus-

tifier ses attachemens : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenoit pas, on ne feroit pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point? est-ce que le vent manque? Nullement; le souffle de l'esprit de grâce ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu; elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins, est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché afin que notre commerce ne nous coûte pas trop, et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons, et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir, mais vivons d'oraison dans toute la journée; et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée, dans le détail de nos occupations, le pain de vérité et d'amour que nous

avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison, comme du centre, sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

102 **.

Sur le détachement du monde.

(1714.)

J'AI tort, madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire; je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade et un vrai repos d'esprit vous rétablissent parfaitement! Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même, madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs, quoique les années soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez

dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de pièges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un superflu très-dangereux : la vanité le dépenseroit, et vous rendroit peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille? En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux; il faut que nous soyons bien gâtés, puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse, je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense, je me croirois riche si je n'avois à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu;

faites-vous riche sans argent; vous êtes dispensée de tout, et heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage [1] pour votre père recteur; je l'aime et je le révère, puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévoûment et mon respect.

(1) L'*Instruction pastorale en forme de Dialogues, sur le jansénisme.* Voyez tom. XV et XVI des *Œuvres.*

---

103 *. (163)

Allier ensemble l'exactitude et la liberté d'esprit.

Il me paroît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu, ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact,* vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'ame tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout, et qui la met si fort à l'étroit, qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose presque respirer. Ils appellent *être libre,* avoir une conscience

large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les gros crimes; se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre; et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainsi que saint Paul concevoit les choses, quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grâce, et dont il tâchoit de faire des chrétiens parfaits : Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal [a].

Il me paroît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir, et la grâce qui nous y pousse; ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non-seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités : car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une ame qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'apôtre dit [e], que *la loi n'est point établie pour le juste.* Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il a une loi supérieure qui l'élève au-

(a) *Galat.* V. 13. — (e) *I Tim.* I. 9.

dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfans; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin : « Aimez, et faites » après cela tout ce que vous voudrez. »

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses foiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les momens qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre le temps à regarder derrière soi; de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'apôtre [a], à *ce qui est devant nous;* de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit, et qui nous abattent le cœur; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque; de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des piéges, mais comme un père qui nous aime et nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer

(a) *Philip.* III. 13.

sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes : voilà le chemin et peut-être le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille, autant que je puis, d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal; et en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paroît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire : mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer toute entière à la grâce que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger toute entière dans l'océan de son amour : trop heureuse si vous pouviez le faire si bien, que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra, par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale, qui préparera votre ame à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse, et que je crois pouvoir vous donner.

104 *. (194)

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M..... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent; les croix nous abattent; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre, et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain* [(a)]. Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paroît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grâce, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs, que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans sa source.

Pour l'oraison, vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parce que vous avez beaucoup de temps libre, et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire

(a) *Ps.* CXXVI. 1.

point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui en est lassé, et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre!

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas, et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grâce. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien, puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grâce; c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples [a] : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière [e] : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre; mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

(a) *Matth.* v. 48. — (e) Ibid. vi. 10.

105 *. (121)

Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre.

Il m'a paru que vous aviez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent aux yeux, ni éviter les pensées qui vous viennent sur les principes qui vous paroissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, et n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui; elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes ames, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu; autrement on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les ames les plus avancées certaines foiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins,* dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir, par ces restes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes ames des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez

au support de leurs foiblesses. Vous devez comprendre, par votre propre expérience en cette occasion, que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse, et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère, et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.

---

(238)

106 *.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très-grande; mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction

correction des personnes imparfaites. Il y a long-temps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel N. M. se proportionne aux foiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond; ce seroit un grand défaut d'expérience. Il y a long-temps que je vous ai dit que M...., avec des imperfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts, et qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires seroit pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée, que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain, et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent, et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grâce : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut

plus de support; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu, et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez, sans savoir comment tout cela se pourra faire.

---

(22)

107 *.

Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés par les lieux.

Je suis toujours uni à vous et à votre chère famille du fond du cœur; n'en doutez pas. Nous sommes bien près les uns des autres sans nous voir, au lieu que les gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui. C'est dans ce centre que se touchent les hommes de la Chine avec ceux du Pérou. Je ne laisse pas de sentir la privation de vous voir; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reste, soyez retiré et recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domestiques. Pour madame, je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derrière elle, et qu'elle tende toujours en avant dans la voie la plus droite. Je souhaite que notre Seigneur bénisse toute votre maison, et qu'elle soit la sienne.

108*. (30)

Comment les infidélités d'une personne attristent l'esprit de Dieu, dans une autre que la même grâce unit.

Je comprends bien ce que vous me dites sur une peine qui vous paroît trop forte et trop alongée dans N..... sur vos fautes; mais ce n'est point à vous à juger si cette peine va trop loin. Quand un homme, qui, comme vous, est depuis si long-temps à Dieu, duquel il a reçu des grâces capables de sanctifier cent pécheurs, tombe dans certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grâce en soit vivement et long-temps contristé dans les personnes que la même grâce unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous; c'est de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, et que N...... fait dans son cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'est au contraire ce qui devroit vous attendrir, redoubler votre confiance, votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous besoin de cette triste, forte et longue peine, afin qu'elle vous fasse sentir toute votre infidélité et tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite sévérité pour faire le contre-poids de votre légèreté; vous avez besoin, dans votre foiblesse, d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner sa tristesse à votre délicatesse excessive. Je ne lui demande pas de la supprimer par effort et par industrie, pour vous épargner et pour flatter votre amour-propre

••

dans vos fautes : à Dieu ne plaise! Je la prie seulement de n'agir que par grâce, suivant le fond de son cœur, afin qu'elle ne s'attriste point de vos infidélités par une tristesse naturelle. Vous me donnez une joie incroyable en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle est avancée, plus vous devez la croire, et regarder toutes ses peines à votre égard comme des impressions de la grâce qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance, vous reculez. O mon cher! si je pouvois vous voir, je ne vous laisserois pas respirer par amour-propre; je ne vous laisserois échapper en rien; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petitesse qui soit la ressource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher, mais il se laisse tourner et retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui est foible et se croit fort, il tombe au premier pas qu'il fait; il n'a ni ressource pour se conduire, ni souplesse pour se laisser conduire par autrui. Dès que vous sentez de la répugnance à vous ouvrir et à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

---

(33) **109 *.**

L'union des ames ne doit point être une société de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans.

VOTRE lettre, monsieur, m'a donné une très-sensible consolation. Béni soit Dieu qui vous donne des lumières si utiles! Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumières que nous recevons. Puisque

vous connoissez que votre société avec N... se tourne en piège pour vous, au lieu d'être un secours, vous devez redresser cette société. Il ne faut pas songer à la rompre, puisqu'elle est de grâce aussi bien que de nature; mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas! que sera-ce, si ceux qui sont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir, ne font que se redonner des alimens de vie secrète? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la simplicité, qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans, vous en cherchez encore au dehors. Le dedans est souvent simple et nu; mais le dehors est composé, étudié, politique, et trouble la simplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, et vous chicanez le terrain sur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'est point là cette unité à laquelle il faut que tout homme soit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu règle assez l'extérieur par l'esprit de Dieu même. Dieu fait assez faire dans cette simplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais si on sort de la simplicité pour le dehors par des vues humaines, cette sortie est une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'est point à vous, monsieur, à vous laisser entraîner contre votre grâce; c'est au contraire à vous à redresser les autres qui sont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité, à recevoir, par petitesse, les avis de tous ceux qui vous montreront que vous ne suivez pas assez votre grâce, et que vous agissez trop humainement; mais vous laisser entraîner dans l'humain par les autres sous de beaux prétextes, c'est reculer,

et leur nuire comme ils vous nuisent. Je ne manquerai pas de le dire à N..... quand il repassera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune et totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore se réserver quelque vie secrète par le dehors. Il est temps d'achever de mourir, monsieur. En retardant le dernier coup, vous ne faites que languir et prolonger vos douleurs. Vous ne sauriez plus vivre que pour souffrir en résistant à Dieu. Mourez donc, laissez-vous mourir; le dernier coup sera le coup de grâce. Il ne faut plus vouloir rien voir : car vouloir voir, c'est vouloir posséder; et vouloir posséder, c'est vouloir vivre. Les morts ne possèdent et ne voient plus rien. Aussi bien que verriez-vous? Vous courriez après une ombre qui échappe toujours. Mille fois tout à vous.

---

(36) **110 *.**

Avis pour une personne attirée au recueillement, et qui songeoit à entrer au couvent.

Je ne manquerai à aucune des personnes que la Providence m'envoie, que quand je manquerai à Dieu même; ainsi ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs Dieu sauroit bien faire immédiatement par lui-même ce qu'il cesseroit de faire par un vil instrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires; réservez votre entière confiance pour N.... qui vous connoît à fond, et qui peut seul vous soulager dans

vos peines; il lui sera donné de vous aider dans tous vos besoins. Nul couvent ne vous convient; tous vous gêneroient, et vous mettroient sans cesse en tentation très-dangereuse contre votre attrait : la gêne causeroit le trouble. Demeurez libre dans la solitude, et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. Tous les jours sont des fêtes pour les personnes qui tâchent de vivre dans la cessation de toute autre volonté que de celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ses opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir, quand c'est l'Époux qui est à la porte du cœur? Écoutez et croyez N..... Je veux au nom de notre Seigneur que vous soyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la personne qui s'écarte; mais tenez-vous à portée de redresser et de consoler son cœur, s'il se rapproche.

Il y a une extrême différence entre la peine et le trouble. La simple peine fait le purgatoire; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et paisible, par l'accord où toute l'ame est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu, et une division de la volonté contraire à elle-même; le fond de l'ame est comme déchiré dans cette division. O que la douleur est purifiante quand elle est seule! O qu'elle est douce, quoiqu'elle fasse beaucoup souffrir! Vouloir ce qu'on souffre, c'est ne souffrir rien dans la volonté; c'est y être en paix. Heureux germe du paradis dans le purgatoire! Mais résister à Dieu sous de beaux prétextes, c'est engager Dieu à nous résister à son tour. En sortant de votre grâce, vous

sortez d'abord de la paix; et cette expérience est comme la colonne de feu pour la nuit et celle de nuée pour le jour, qui conduisoit dans le désert les Israélites. Vivez de foi, pour mourir à toute sagesse.

---

(135) **111 ***.

Avis sur le choix des sociétés. Ne pas trop raisonner sur notre état intérieur.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point; elle vous convient mieux qu'une règle de communauté, qui gêneroit votre attrait de grâce; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grâce, ou des liaisons extérieures de Providence: encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes; et, sans tant raisonner, il faut, en chaque occasion, suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir; surtout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une règle ni de vous éloigner, ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile, et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais: montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui, selon les occasions, avec simplicité,

pour la rappeler à la véritable vocation de Dieu. Avertissez-la des pièges à craindre; mais ne vous inquiétez point, et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une ame livrée à elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujétisse à vos règles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre voie? Les miracles mêmes et les révélations s'useroient bientôt, et vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine, et ce que votre fond

conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine? pour Dieu, ou pour vous? Si ce n'étoit que pour Dieu seul, ce seroit une vue simple, paisible, forte, et qui nourriroit votre cœur, et vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire, c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un dessèchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? Vous demandez à être revêtue; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés, et Dieu est jaloux de ne vous en souffrir aucune. Vous cherchez à vivre; et il ne s'agit plus que d'achever de mourir et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens; il n'y a plus de moyens : c'est en les laissant tomber tous, que l'œuvre de mort se consomme. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue? Faut-il lui donner des remèdes ou des alimens? lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? Non; ce seroit prolonger son supplice par une cruelle complaisance, et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc? Rien que ne rien faire, et le laisser au plus tôt mourir.

---

(175) **112 *.**

Réunion en unité dans notre centre commun.

DEMEURONS tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes

tous qu'une même chose. O qu'il est vilain d'être deux, trois, quatre, etc.! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au-delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guère, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout est confondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible, que la Chine et le Canada se viennent joindre; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

Au nom de Dieu, que N..... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous non-seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point; car Dieu le fera passer par vous pour lui, sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

AVIS SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

(245) **113 *.**

Sur les scrupules et leurs remèdes.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent, et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur : il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le directeur le plus saint et le plus éclairé, pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit? Il est vrai que, quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés; mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable, si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite, dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi l'usage de sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur, et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous

manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces,* comme saint Paul nous l'assure [a]. Mais c'est aux ames simples et dociles, qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne, pendant l'excès de sa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère; mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changemens qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction, à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'hum-

(a) *I Cor.* x. 13.

ble dépendance de l'homme de Dieu; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

(183) 114*.

Importance de s'ouvrir sur les petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parce que vous supposez que je les méprise, et que j'en serois fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serois moi-même bien méprisable si j'étois méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles; mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu, qu'une ame qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connoître votre fond, que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à son médecin,

et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidens; c'est par quantité de petites circonstances, qu'il le met à portée de connoître à fond son tempérament, les causes de son mal, et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon, qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très-bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu, que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre, comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir; c'est une maladie dont il guérit. *Bienheureux les pauvres d'esprit* [a] ! Cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

(a) *Matth.* v. 3.

---

115 *. (186)

Être fidèle à déclarer les peines intérieures.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance, et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous

sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisemens, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiroient toujours, et elles vous surmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causeroit des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel; celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes foible, et que vous consentiez à voir votre foiblesse et à la laisser voir à autrui.

---

(187) **116 *.**

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir dans ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur; on guérit ses peines en ne les gardant point: on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance; car

car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujétir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères; mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on ne finiroit jamais, et on seroit toujours en inquiétude de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudroit jamais se laisser voir que par ses beaux endroits; il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions : après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé, et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grâce ne me fatiguera jamais; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre foiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des complimens mesurés, mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle,

on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, ils n'en font qu'un seul; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien; on est aussi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis; mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfans. Soyez avez lui comme mad. votre fille est avec vous; c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

---

(199) **117 *.**

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts.

Il ne faut point délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon, que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle, que celle de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre auroit à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il seroit hors de propos de

s'appliquer, pendant l'oraison, aux choses qui se présentent, pour les dire; car ce seroit suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connoît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses, que l'on comptoit de dire, échappent dans le moment où l'on en doit parler; mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard, et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connoît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connoître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grâce. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même; alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très-bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grâce ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu à peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaine complaisance ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi; mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même des ferveurs et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des grâces que Dieu vous fait en ce temps-là; car Dieu ne permet ces fautes, que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t-il de plus convenable à la grâce, que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus, en vous rabaissant à vos propres yeux, que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes; mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin; mais il faut se taire dès que l'esprit de grâce avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit, que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devroit vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte, et par ses impatiences

contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu, sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger, que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher partout les retours de sagesse pour soi, et surtout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusque dans les plus saints exercices.

118*. (193)

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine, qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en notre Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fond, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire, et je vous conjure de le faire au plus tôt.

(200) **119 *.**

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement; mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celles du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui, que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M..... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances, pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve; mais vous faites un obstacle à la grâce, de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumière, comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ra-

goûts et des soulagemens de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

---

120 *. (225)

Renoncer courageusement aux secours humains que Dieu nous enlève.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant, qui se laisse porter partout où l'on veut, et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir; mais vous n'avez aucun besoin de moi, si vous avez le courage de ne rien décider, et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un solitaire qui s'étoit dépouillé du livre des Évangiles, et qui disoit : « Je me suis dépouillé de » tout, même du livre qui m'a enseigné le dépouil» lement. » A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion, si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des Évangiles, où est la parole de vie éternelle; mais quand je serois un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudroit se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans ré-

serve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce seroit vous ôter de votre grâce et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en piéges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête, et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

---

(14)

121 *.

Contre l'attachement excessif aux consolations qu'on reçoit sous la conduite d'un directeur.

Vous me faites un vrai plaisir, monsieur, en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi; je vous parlerai dans l'occasion avec la même franchise. Mais il ne faut point parler par une secrète recherche de quelque assurance; car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu est jaloux de tout ce qui se tourne en appui, et encore plus de tout ce qui est une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je sais le fond qu'il faut faire sur ceux que Dieu a fait

passer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils soient fidèles selon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ses dépouillemens, dont on peut se revêtir insensiblement. Oubliez-vous vous-même, et toutes vos peines se dissiperont. On croit que l'amour de Dieu est un martyre; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui doute, qui hésite, qui résiste, qui souffre, qui compte ses souffrances, qui varie dans les occasions, et qui empêche la paix profonde des ames délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop; mais je suis sûr que vous voulez que je parle selon mon cœur et sans mesure.

122*. (34)

Nécessité d'écouter Dieu, et ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'AI vu N.....; je l'ai beaucoup écouté; je lui ai peu parlé. J'ai suivi en ce point la pente de mon cœur : peut-être que Dieu a voulu lui montrer par là comment il doit retrancher les discours superflus. Je lui ai dit en peu de paroles ce qui m'a paru convenir à ses besoins. Tout se réduit au silence intérieur, qui règle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit sans cesse la vivacité de son imagination par le recueillement de son degré, il ne sera jamais en état d'écouter Dieu, et d'agir paisiblement par l'esprit de grâce. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvemens de Dieu, qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu et très-bien; mais

comme son imagination l'entraîne à toute heure, la règle qui fera la sûreté de toutes les autres est qu'il vous écoute, qu'il vous croie, qu'il vous obéisse, qu'il s'apetisse sous votre main, et qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter sans s'écouter soi-même, et je vous recommande de lui décider avec pleine autorité, de faire ce que vous lui direz. De votre côté, vous devez recevoir avec simplicité et petitesse ce qu'il vous dira par grâce sur vos foiblesses. Ne les craignez point par anticipation : *à chaque jour suffit son mal. Ne craignez point pour le jour de demain; le jour de demain aura soin de lui-même* [a]. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui, est tout-puissant et tout bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grâce. Dès que vous apercevrez naître ces pensées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts et par des méthodes, mais en laissant ces pensées sans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien se taisent bientôt. Livrez-vous à Dieu sans vous reprendre sous aucun prétexte, et il aura soin de tout.

(a) *Matth.* v. 34.

123 *. (35)

Comment on doit agir envers une personne foible et dissipée.

Pour N....., ce n'est que foiblesse et dissipation. La guerre l'avoit trop dissipé; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle-là : mais j'espère que l'expérience de sa foiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le pressez jamais par activité et par sagesse humaine; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté. On peut parler avec force, et attendre avec patience tout ensemble : sa foiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de se défier de lui, et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels, desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement, et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice, que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde, et de sa confiance en lui-même; mais il tomberoit enfin bien bas, s'il refusoit d'être simple, docile et petit, parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands, et à nous faire éprou-

ver de plus humiliantes foiblesses. Au contraire, notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance : *Vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé* [a]. Dieu s'attendrit, et ne résiste point à cette souplesse des petits.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière; ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude; reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité, moins elles détruiront votre santé foible et délicate; mais les prévoyances et les réflexions vous tueroient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur? n'y mêlez rien d'humain, et surtout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

(a) *Ps.* L. 19.

---

(115)

124 *.

Ne pas trop pousser une ame que Dieu attire; mais s'accommoder à sa grâce, et en attendre les momens.

Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous; de le lui

dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. Elle aura des inégalités, des irrésolutions, des défiances, des tentations contre vous : mais Dieu ne la laissera point sans achever son ouvrage, et c'est à vous à la soutenir. Les opérations de la grâce sont douloureuses. On vient jusques au bord du sacrifice de toutes les choses du monde, et on recule souvent d'horreur avant que de s'y précipiter. Ces hésitations si pénibles sont les fondemens de ce que Dieu prépare. Plus on a été foible, plus Dieu donne sa force. Voyez l'agonie du jardin, où Jésus-Christ est triste jusqu'à la mort, et demande que le calice d'amertume soit détourné de lui : cette foiblesse est suivie du grand sacrifice de la croix.

Pourvu que vous ne poussiez jamais trop cette personne, elle reviendra toujours à vous, et ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut souvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un silence, pour achever la détermination d'une ame que Dieu presse. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne et courte lecture à faire, ou un moment d'oraison à pratiquer. Si son esprit est trop peiné pour les exercices, demeurez en silence avec elle; de temps en temps dites deux mots pour la calmer; souffrez d'elle tout ce que l'humeur et l'esprit de tentation lui feront faire, et qu'elle vous retrouve ensuite bonne et ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui passer; mais pour les saillies qui échappent, il faut les supporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque personne d'expérience et de grâce qui vous aidât, ce seroit un soulagement pour elle et pour vous; mais

si vous n'avez personne qui convienne, ou bien si elle ne peut s'ouvrir qu'à vous seule, il faut que vous portiez seule tout le fardeau.

---

(235) **125 *.**

Ne point se rebuter des imperfections d'autrui, et ne pas trop presser les commençans.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable, et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-

temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resteroit qu'une crainte de vous voir, et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de la foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui; car celui qui travaille meurt sans cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

AVIS SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

126 *. (18)

Abandon à Dieu parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

LAISSEZ votre cœur aller comme Dieu le mène, tantôt haut, tantôt bas; cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine, on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guère; mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces, et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrance sans bornes; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit

une espèce de trahison, qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager quand Dieu nous soulage, se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi; je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne seroit rien. Voilà, N. ce que je vous dis sans dessein, parce que c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu, et point vous-même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

---

(47) **127 *.**

En quoi consiste la véritable ferveur.

Soyez en paix, M..... La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-la à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de piété; il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoissez

noissez humblement vos fautes; détachez-vous, abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie; du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera et mettra sa paix au fond de votre cœur. Je la lui demande pour vous, et je voudrois souffrir pour l'obtenir.

---

128 *. (119)

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, et mélangée des saillies du naturel.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite, et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grâce, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, surtout quand on est fort vif; et le sentiment intérieur qu'on a, tente de croire que

la vie est toute pleine de ces mouvemens naturels auxquels on se laisse aller : mais dans le fond on travaille, malgré ses fautes, à réprimer ses saillies; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit tiennent l'ame dans la défiance d'elle-même, et dans une entière pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point; et quoique Dieu ne vous console guère, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seroient pas propres, quand même elles ne seroient pas dangereuses; mais je vous souhaiterois quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi, mon cœur est sec et languissant : la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant, et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osois, je dirois que je le veux lui seul et sans mesure.

---

(145) 129 *.

Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour.

J'AI souvent pensé, monsieur, depuis hier aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espère de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il seroit même très-utile que vous pussiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir ; mais pour le choix agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible, et je m'en réjouis, pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité soutenue, sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissemens qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le ; je vous quitte de tout le reste ; tout le reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé ; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que, malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur, elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche.

(184)

130 *.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre, qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout, comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire, que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état, les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à

craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre; mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre foiblesse. Quand Dieu vous en sèvrera comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible, pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien, en cet état, de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

131 *. (185)

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Oraison de silence.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir, par des inégalités, que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix, ni notre foiblesse; les tentations ne seroient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu, que quand nous n'y tenons

plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines, si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne, et quand il ne vous le donne pas, aimez, et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ces goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble, et à vous faire mourir à vous-même ; ce qui est l'œuvre de Dieu.

Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'au-

trui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu ; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison ; vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes, quand vous en avez la facilité et le goût ; mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

---

132 *. (190)

De l'instinct du fond ; de la présence de Dieu ; des amusemens innocens.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison ; elle me paroît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple : il

faut, 1° éviter la dissipation qui l'affoibliroit; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse, que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentimens vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusemens de passion ou de vanité, qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusemens, qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

133 *. (191)

Ne pas s'inquiéter des sentimens, mais du fond de la volonté.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel; elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grâce; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentimens, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre; mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrois tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien, et si vous vous promettiez d'y persévérer; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. O qu'on est foible quand on se croit fort! O qu'on est fort en Dieu quand on se sent foible en soi!

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous, et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever

ses enfans, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle; travailler à devenir simple, naïve, petite; se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu : voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là; n'écoutez ni vos goûts, ni vos répugnances; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grâce en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

(192)

134 *.

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient, il la faut prendre sans aucun scrupule : ce seroit résister à Dieu, que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grâce

pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir, par votre propre choix, d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir, que pour vous sevrer peu à peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant, et l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier, et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison; au contraire, elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire, Dieu seul sans ses dons, qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant; c'est Dieu qui éprouve notre amour; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre foiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne tenir point à l'un, et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un, et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changemens. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne, comme et quand il lui plaît. Il faut

s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisseroit patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

---

(198) **135 *.**

Recevoir avec une égale tranquillité les consolations et les sécheresses, selon qu'il plaît à Dieu.

DIEU vous aime, puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des grâces sensibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de rece-

voir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient, et que vous ne couriez point au-devant de ce qui ne se présente point. Recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre foiblesse, et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront plus jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée, laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes : l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu à peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très-délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte. La crainte resserre le cœur ; la confiance l'élargit : la crainte est le sentiment des esclaves ; l'amour de confiance est le sentiment des enfans.

Pour vos misères, il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

(197)

136 *.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence, qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix ? occupez-vous moins de vous-même, et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagi-

nation nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire, par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste, ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète, qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul [a] : *Et même je ne me juge point;* vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger, et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu, que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour

(a) *I Cor.* IV. 3.

vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos foiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus, c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentimens que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir; nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois, malgré eux, de bons mouvemens. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentimens corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentimens ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. *La vertu,* dit saint Paul [a], *se perfectionne dans l'infirmité.* Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé?

(a *II Cor.* XII. 9.

Si

Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir, et non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde, que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin, quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible! O que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu! O que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor! On ne peut guère compter sur une ame qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand; je veux tout en petit. Soyez une bonne petite enfant.

---

137 *. (201)

Comment se conduire parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentimens, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes

dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentimens de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentimens flatteurs nous manquent; mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudroit ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu, sans s'élever des dons sensibles, et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté foible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure, que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que, si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur; mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grâce de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la sur-

prise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

---

138 *. (206)

Demeurer fidèle dans les sécheresses, pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher, est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolans, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir

sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection, qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangemens, au lieu d'assujétir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse; au contraire, la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout, afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

---

(213) 139 *.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie.

NE craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu, si vous vous défiiez de sa bonté; il sait mieux ce qu'il vous faut, et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même; il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup, ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez, par l'expérience de votre foiblesse, combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentimens de zèle où l'on est quelquefois, on

croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter ; cependant, après avoir dit comme saint Pierre [a] : *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point,* on finit comme lui par avoir peur d'une servante, et par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible! Mais autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grâce vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence, pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

(a) *Matth.* xxvi. 35.

---

140 *. (236)

Langueur de l'ame ; sa source et son remède.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps ; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre ; on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien, que la seule volonté de Dieu, on en seroit sans cesse rassasié, et tout le reste seroit comme du pain noir qu'on présente à un

homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit, nous n'étendrions point nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non-seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas : aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain!

---

(237) **141 *.**

Supporter patiemment les sécheresses et la vue de nos misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très-pénible ; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'ame. Le dégoût n'est qu'une épreuve, et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grâce que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament, et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre,

et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts mêmes les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourroit vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même, pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage, et à vous déposséder de votre propre cœur; la vue de vos misères démontera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne foible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard, et ne laisser jamais trop attrister votre imagination; mais il lui faut des soulagemens de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous, et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères, craintes, sensibilités, découragement; amusez-vous sans vous passionner; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses

choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi, et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens; mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

---

(239) **142 *.**

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

VOUS avez bien des croix à porter; mais vous en avez besoin, puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir : c'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seroient des alimens et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité; *Bienheureux les pauvres d'esprit*[a]*! Bienheureux ceux*

(a) *Matth.* v. 3.

qui croient sans voir [a]! Ne voyons-nous pas assez, pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état, on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour ne s'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de soi, et dont on seroit content? Que seroit-ce qu'une lumière aperçue, et dont on jouiroit pour se conduire? Je remercie notre Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, *sans savoir où* [e]; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité et de renoncement : il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

(a) *Joan.* xx. 29. — (e) *Hebr.* xi. 8.

---

143 *. (243)

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

MARCHEZ dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentimens, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires.

Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations : Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit : c'est marcher en la présence de Dieu. Les évènemens ne vous trouveroient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte; mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feroient que troubler votre paix et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée,

et de dépendance par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

AVIS SUR LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ,

DU RENONCEMENT A SOI-MÊME,

DE LA RÉSIGNATION DANS LES CROIX, ETC.

144*. (17)

Souffrir avec patience et courage dans les peines domestiques.

Je prends, monsieur, une très-grande part à toutes vos peines domestiques, et je comprends qu'elles doivent être fort grandes; mais vous savez que la croix est faite pour nous, et nous pour elle. C'est notre place que d'y demeurer paisiblement attachés avec Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir de la vie. Il seroit glorieux d'y avoir été patiemment, si on pouvoit en descendre; mais y être cloué et y expirer, c'est ce qui est terrible. C'est seulement dans ce dernier moment qu'on peut dire, *Tout est consommé.*

Je prie N..... de faire le moins de réflexions qu'elle pourra sur tout ce qui ne va qu'à troubler sa paix et son avancement, en la jetant dans une occupation inquiète d'elle-même, qui est une tentation véritable. Pour vous, monsieur, prenez courage : *sustine sus-*

tentationes Dei [a]. Toute notre piété n'est qu'imagination, si nous ne sommes pas contens lorsque Dieu nous frappe, et si nous cherchons, par ragoût, des espérances dans les temps à venir de cette vie pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne sauroit être trop absolu et trop de pratique.

(a) *Eccli.* II. 3.

---

(19)

145*.

Avantages de se laisser rapetisser.

Je prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode, parce que la petitesse rend docile, et que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez reçu plus de lumières et de grâces qu'un autre pour vous laisser rapetisser : d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaisser le cœur, et ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de nos infirmités, que de nous rendre petits et souples. J'espère que notre Seigneur vous gardera, et je le lui demande avec instance.

146 *. (21)

Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix.

Pour N..... je prie notre Seigneur de lui donner une simplicité qui soit la source de la paix pour elle. Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite; et sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous serons dans la pure liberté et dans la paix innocente des enfans de Dieu.

Je prends pour moi, monsieur, ce que je donne aux autres, et je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propose de la chercher. J'ai le cœur en souffrance. C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir; ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts, et si *notre vie étoit cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, comme parle l'apôtre [a], nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien sentir des douleurs du corps, comme la fièvre, la goutte, etc.; nous pourrions bien aussi souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'ame, sans qu'elle y eût aucune part : mais pour les peines d'inquiétude, où l'ame ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et, pour ainsi dire, une non-volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

(a) *Colos.* III. 3.

Une croix purement donnée de Dieu, et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire, une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue, et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'ame y apporte, que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre rien que de la main de Dieu; la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourroit souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement, ou de non-résistance parfaite! Rien n'abrège et n'adoucit tant les peines, que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu; on veut toujours poser des bornes, et voir le bout de sa peine. Le même fond de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets, et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer : on souffre, et on n'achève point l'ouvrage pour lequel on souffre. Je prie notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. Saint Paul dit [a] que *Dieu aime celui qui donne gaîment l'aumône :* combien plus doit-il aimer celui qui donne gaîment toute sa volonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes!

(*a*) *II Cor.* IX. 7.

147 *. (23)

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre malade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bienheureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur; si elle vit, elle vit à lui. *Ou la croix, ou la mort* [a].

Rien n'est au-dessus de la croix, que le parfait règne de Dieu; et encore la souffrance en amour est un règne commencé, dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais. O qu'il est bon, de nous châtier pour nous corriger!

(a) Parole de sainte Thérèse.

(24) **148 *.**

Souffrir ici-bas comme les ames du purgatoire.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde; je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir, et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse, et à vous apetisser, vous dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous ceux qui souffrent en notre Seigneur : jugez par là de la manière dont je suis touché de l'état de N..... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. O qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement!

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix seroit un charme, et il se tourneroit en illusion; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentimens, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. O qu'on est petit quand on souffre,

souffre, quand on souffre long-temps, et qu'on a beaucoup de peine à souffrir! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les ames que Dieu purifie dans l'autre monde? Qui est-ce qui souffre comme elles, sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

149 *. (29)

Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit.

On ne peut être plus touché que je le suis, monsieur, de la très-bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire : j'y vois votre cœur, et je le goûte. Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous, monsieur, est de vous défier de votre facilité et de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous dissiper; dès que vous êtes dissipé, vous êtes affoibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. C'est bien assez que Dieu nous soutienne quand nous ne nous éloignons pas de lui; mais il doit permettre en quelque sorte

notre chute quand nous ne craignons pas de tomber, et quand nous nous éloignons témérairement de son secours. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité, que dans le recueillement et dans la prière.

Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce secours : vous avez un naturel facile, qui s'engage et qui se passionne bientôt, votre vivacité et votre activité naturelle vous jetant sans cesse au dehors. D'ailleurs vous avez un air ouvert qui fait plaisir, et qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de si dangereux que de plaire; l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et on se flatte, puis on se dissipe, et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu; on n'a plus le courage d'y retourner; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection; encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui; humiliez-vous de vos fautes; travaillez de bonne foi à vous corriger; ayez patience avec vous-même, sans vous flatter, comme vous feriez avec un autre; fréquentez les sacremens dans des temps réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

150 *. (31)

Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne.

O que vous me serez chers, vous et N....., si ce que nous avons dit ici ensemble fait de nous un cœur et une ame! Je ne le répète point, n'en ayant pas le temps; vous le savez. Ce n'est pas à la mémoire, mais au cœur, que je l'ai confié. S'il est entré dans votre cœur, vous le verserez fidèlement dans celui de N..... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curiosité ni de vivacité sur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors soit simple, droit et petit, comme le dedans. *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* [a].

Soyons sages, mais de la sagesse de Dieu, et non de la nôtre. O la mauvaise sûreté, que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laissez tomber tout empressement, toute activité, toute dissipation : vous en avez un besoin infini. Lors même qu'on ne se recueille point par méthode, on doit laisser tomber par simple fidélité tout ce qui dissipe et distrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts et les désirs naturels, qui trouble la paix, le silence, la petitesse, et la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la passiveté avec une activité perpétuelle. On veut des sûretés, des lumières extraordinaires, et même des prédictions, pour se contenter dans l'obscurité de la pure foi. C'est vouloir voir le soleil à minuit.

(a) *Galat.* v. 25.

Soyez bien petits, bien simples; qu'il n'y ait plus ni Céphas ni Apollon, mais le seul enfant Jésus qui nous réunisse tous dans sa seule enfance. Voilà l'Avent qui vient; renaissons avec lui. Mille très-humbles complimens à M.....; aucun à N.....; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle à qui nul compliment puisse s'adresser.

---

(32) **151 *.**

Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps.

J'APPRENDS, ma chère fille, que votre santé n'est pas bonne, et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut, comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de lui donner vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien, et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde; mais un domestique laisse prendre par son maître le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle. *Mon ame est toujours dans mes mains* [a]; laissez-la passer dans celles de Dieu à son gré. O qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, quand on est mort à la fausse vie de la terre!

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi-dévots qui bornent leur dévotion à regarder

(a) *Ps.* CXVIII. 109.

de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit : au contraire, la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps, lors même qu'on n'en est pas directement occupé. Sainte Monique disoit à son fils Augustin [a] : « Mon fils, il n'y a plus » rien qui me plaise en cette vie; je ne sais plus ce » que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute es» pérance y étant éteinte pour moi. » Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre; il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie, et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, et vous vivrez*, dit Jésus-Christ [e]. Laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur; qu'il y brise l'idole du *moi*; que vous ne pensiez plus à vous par amour-propre; que vous soyez uniquement occupée de Dieu, comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu; alors paix, liberté et vie, malgré la douleur, la foiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de corps. Supportez-vous avec petitesse. M..... est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je

(a) *Confess.* lib. IX, cap. X, n. 26. — (e) *Luc.* X. 28.

vous aller voir! Mais que dis-je? Dieu nous rapproche et nous unit; je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie Jésus enfant de vous apetisser de plus en plus. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, toute abandonnée.

(48) **152 *.**

Changer les maux en biens par la patience.

On change tous les maux en biens quand on les souffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux quand on s'y attache pour flatter son amour-propre. Le vrai bien n'est que dans le détachement et l'abandon à Dieu. Voici le temps de l'épreuve. C'est dans cette occasion qu'il faut se tenir dans les mains de Dieu avec confiance et union sans réserve. Que ne voudrois-je point donner pour vous voir au plus tôt parfaitement guérie de votre maladie, et plus encore de l'amour de ce monde? L'attachement à soi a cent fois plus de venin que la petite vérole. Le venin de l'amour-propre demeure au dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

(116) **153 *.**

Dieu humilie l'ame par le sentiment de sa foiblesse.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine

pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur, et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi : mais qu'importe? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me semble, un fond d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

---

154 *. (117)

Sur le même sujet.

CETTE tristesse, qui vous fait languir, m'alarme et me serre le cœur. Je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner du soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale, et je sens bien que si elle étoit

sans intervalle, je ne pourrois y résister long-temps.

Je viens de faire une mission à Tournai : tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y pourroit avoir quelque petite douceur; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si on n'étoit soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se décourageroit; car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction! Je suis à moi-même tout un grand diocèse, plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurois réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

---

(123) **155 *.**

Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent.

C'EST dans la peine et dans l'amertume que je vous goûte davantage. J'ai vu de la candeur et de la petitesse dans vos lettres, et j'en remercie Dieu avec attendrissement. Il faut aimer ce que Dieu aime, et je ne doute point qu'il ne nous aime davantage quand il nous rapetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal, qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand on ne coupe que la chair déjà morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur re-

tranchement ne vous causeroit aucune douleur. Détachez-vous absolument, si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts, et d'être petit par secousses : délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu, pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous non-seulement à N..... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne sont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiscrète, ils seront excellens pour vous qui les recevrez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience, comme ceux du prochain, sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas les vouloir garder, puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance de les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature, il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grâce ne travaille avec fruit en nous, qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humilians, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sa-

crifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

(124) **156 *.**

Se laisser juger, et se corriger en suivant l'esprit de grâce.

C'est à N..... à se laisser juger par les personnes qui le connoissent, et qui sont unies avec lui dans la même voie. Ce n'est pas assez de croire ce dont nous avons l'expérience; il faut croire tout, quoiqu'on ne le voie pas, et le supposer vrai. Je compte que c'est faute d'attention que N..... ne l'a pas vu. Il reste le point principal, qui est de se corriger; c'est à quoi il faut travailler en la manière qui convient : il faut le faire avec paix, simplicité et petitesse. Dieu veuille qu'il le fasse comme je le dis!

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour sa correction, et qu'elle doit venir par une simple fidélité à l'attrait de chaque moment, sans former des projets ni employer certains moyens. Il suffit de demeurer dans une certaine paix où l'esprit de grâce fait sentir ce qui seroit d'un mouvement propre et d'une recherche secrète de sa satisfaction.

(130) **157 *.**

Sacrifice absolu de l'amour-propre par un continuel abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

N..... vous dira combien je suis occupé de vous, et avec quel plaisir j'apprends que vous êtes en paix,

O le grand sacrifice que la simplicité ! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne se plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimeroit mieux souffrir les plus cruels tourmens. Dix ans d'austérités corporelles ne seroient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre, toujours curieux sur soi.

Cet abandon seroit le plus grand de tous les soutiens, s'il étoit aperçu avec certitude : mais il ne seroit plus abandon, si on le possédoit; il seroit la plus riche et la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ nous a enrichis, comme parle saint Paul [a], non de ses richesses visibles et éclatantes, mais de sa seule pauvreté. Nous voudrions des étoffes d'or; mais il ne nous faut que la nudité de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtemens déchirés en plusieurs morceaux, et abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis tout bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif; mais enfin c'est la vérité qui

(a) *II Cor.* VIII. 9.

me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur, si je ne me trompe. Faites de même.

(131) **158 *.**

Abandon à la seule volonté de Dieu; détachement de tout le reste.

J'ENTRE dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus! Il faut imiter la foi d'Abraham, et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que par se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu, la trouve partout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout, et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un courtisan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrète qui se glisse sans que vous l'aperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage, qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueil-

lement et à l'oraison. Parlez peu; coupez court; ménagez votre temps; travaillez avec ordre et de suite; mettez les œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois, l'avenir n'est point encore à vous; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent; mangez le pain quotidien. *Demain aura soin de lui-même; à chaque jour suffit son mal* [(a)]. C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grâce de demain : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

(a) *Matth.* VI. 34.

159*. (132)

Porter la croix, et s'abandonner à la Providence.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor; c'est par elle que nous sommes rendus dignes de Dieu, et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connoît, et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parens et amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompoit quand on vouloit par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point : Qu'est-ce que nous ferons demain? *Le jour de demain aura soin de lui-même.*

Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent; Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là. *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono* [(a)]. La Providence feroit des miracles pour nous; mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes, par une industrie inquiète, une providence aussi fautive que celle de Dieu seroit assurée.

Quant à N...... il aime la religion et a des principes de vertu; mais il a besoin d'être nourri et soutenu. Il faut le secourir sans le gêner. Vous connoissez son esprit vif et ses longues habitudes; il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerois pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme, et ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, supportez, respectez, espérez, fiez-vous au maître des cœurs, qui est fidèle à ses promesses. Soyez fidèle et docile vous-même. Mettez à profit vos foiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la foiblesse même.

(a) *Ps.* XXXIII. 11.

(133)

160*.

Sur le même sujet.

Je ne doute point que notre Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à

soi les ames, font bien mieux et plus vite cette affaire, que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine; mais Dieu, qui connoît ses tanières, le va attaquer dans son fort et sur son fonds.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection; mais parce que nous sommes si foibles dans la foi, que nous voulons savoir partout où nous allons, sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui alonge notre chemin, et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusques au dernier respir; et il ne vous délaissera pas.

---

161 *. (134)

Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité.

SUIVEZ la voie de mort dans laquelle notre Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel, nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu; et parce que sa divine majesté demande des ames qu'elle attire à soi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin dernière, et dans la pléni-

tude du vrai bien; lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là, et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très-peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si on ne met point en exécution les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

---

(153) **162 *.**

Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte.

J'ESPÈRE, monsieur, que, dans cet état de séparation et d'amertume, vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même, et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet : quoique l'abandon soit sincère, il est encore bien superficiel; mais, quand le calice plein d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers; on sue sang et eau;

eau; on dit : *Que ce calice soit éloigné de moi* [a] ! Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature, pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.* En vérité, monsieur, je serois bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. O que Dieu vous aime, puisqu'il vous frappe sans pitié! Quelque sacrifice qu'il vous demande, ne hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur, et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la; profitez des petits soulagemens qui se présenteront; faites-le avec simplicité.

(a) *Matth.* XXVI. 39.

---

163 *. (161)

La volonté de Dieu doit être notre tout.

JE vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : Ce n'est pas assez; je n'ai pas tout ce que je voudrois, et j'ai encore ce que je ne voudrois pas. Au contraire, l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes

ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu, dans le moment présent, est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur; c'est la manne de tous les goûts. *Glorificaveris eum*, dit Isaïe [(a)], *dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua ut loquaris sermonem*. Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : *Vocaberis voluntas mea in ea* [(e)]. Elle n'aura plus d'autre nom; on n'en pourra plus avoir d'autre idée; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'étoit qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle*. Ce n'est plus elle qui vit et qui veut; c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? c'est que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laissiez Dieu vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit. *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus; quia secundùm Deum postulat pro sanctis* [(i)]. Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, *virum voluntatis meæ* [(o)]. Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, sous de beaux prétextes, font ce que saint Augustin reprochoit aux Demi-Pélagiens, qui étoit de vouloir que les mérites

(a) *Isai.* LVIII. 13. — (e) *Isai.* LXII. 4. — (i) *Rom.* VIII. 27. — (o) *Isai.* XLVI. 11.

naturels précédassent, et que la grâce suivît la nature; *gratia pedissequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démonte la nôtre, et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

164 *. (164)

Manière de bien porter sa croix.

PORTEZ en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seroient point des croix; elles ne seroient que des victoires continuelles, avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneroient le cœur, et charmeroient notre amour-propre. Pour bien souffrir, il faut souffrir foiblement et sentant sa foiblesse; il faut se voir sans ressource au dedans de soi; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ, et dire comme lui, *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné!* O que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivifiante, qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il ne soit » laissé en moi rien de moi-même, ni de quoi jeter » encore un regard sur moi; » *nihil in me relinquatur mihi, nec quo respiciam ad me ipsum.* N'écoutez point votre imagination ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez

dans les mains du bien-aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

---

(165) **165 *.**

Consentir à n'être rien, et se laisser consumer par une mort entière.

SOYEZ un vrai rien en tout et partout; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au-delà; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix; abandonnez-vous; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte toute sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu. Périsse donc ce que l'amour-propre voudroit tant conserver! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un

seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature : mais Dieu la donne; le bien-aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La nature voudroit ne le faire ni en cette vie ni en l'autre; mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui, par nos chicanes, en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie comme les ames du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu, pour s'y abandonner et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi!

Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. O que cet état est précieux! Plus vous vous y trouverez vide et privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui, *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé!* Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit, et la perfection de l'amour.

Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber? Le prophète Habacuc n'étoit-il pas bien soutenu quand l'ange le transportoit avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux [a]? Il alloit sans savoir où, et

(a) *Dan.* XIV. 35.

sans savoir par quel soutien; il alloit nourrir Daniel au milieu des lions; il étoit enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre!

Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne repousser jamais la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendre. Il faut mourir et ne voir point sa mort; car une mort qu'on apercevroit seroit la plus dangereuse de toutes les vies. *Vous êtes morts,* dit l'apôtre [(a)], *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Il faut que la mort soit cachée, pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

(*a*) *Colos.* III. 3.

---

(166) **166 *.**

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix, et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à

voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. O que l'abandon, sans aucun retour ni repli caché, est pur et digne de Dieu! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûneroit comme saint Siméon Stylite, on demeureroit des siècles sur une colonne; on passeroit cent ans au désert, comme saint Paul ermite; que ne feroit-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu! Vivez donc de cette mort; qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière, qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfans qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

---

167 *. (167)

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver; mais Dieu, qui vous aime, ne permettra pas que vous soyez tentée

au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montroit sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas, Dieu nous sanctifieroit en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornemens spirituels; mais il ne nous sanctifieroit point sur la croix, en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornemens, qu'il s'enivre de consolations, comme Pierre sur le Thabor; qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il dit [a] : *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que *nous voudrions être survêtus* [e], et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornemens de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir, pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau, et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse

(a) *Matth.* XVI. 24. — (e) *II Cor.* V. 4.

l'ame qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé, étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parce que ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses, et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Ève. Heureuse l'ame qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi!

Que ne puis-je être auprès de vous! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement à lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous: je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux; laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous, si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus que pour expirer et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel; c'est le coup de grâce. Il est temps de mourir à soi, afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie. Je

donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre, et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

---

(168) **168 *.**

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon seroit la plus grande propriété, et n'auroit que le nom trompeur d'abandon; ce seroit l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison, que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? Étoit-ce à condition de le faire en apparence, et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même? Si cela étoit, vous auriez été bien fine avec Dieu : ce seroit le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre dès que

Dieu veut vous posséder, et vous déposséder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers, et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés; vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos, vous résistez à votre grâce; comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvemens si marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie, dont on se rendroit compte à soi-même, et sur laquelle on se reposeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce seroit un fanatisme perpétuel, car on se croiroit sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce seroit renverser la voie de foi et de mort. Tout seroit lumière, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même, pour jouir de sa certitude : Oui, c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grâce ou l'attrait inté-

rieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes; mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les ames déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'ame son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau; elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparoît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc. avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle; mais ils ne se rendoient point juges de leur grâce, et ils la suivoient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce seroit à vous à être le modèle de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc, comme Abraham, sans savoir où. Sortez de votre terre, qui est votre cœur; suivez les mouvemens de la grâce, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grâce, au lieu de lui être docile, et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisoient. Ils étoient *livrés à la grâce de Dieu*, dit saint Luc dans

les Actes [a]. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait, et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affoiblit l'opération intérieure : c'est un contre-temps dans les mains de Dieu; c'est une reprise fréquente de soi-même; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler, qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien; nous irons bien vite et en grande paix.

(a) *Act.* xv. 40.

(169) **169 *.**

Abandon simple et total.

Je vous désire une simplicité totale d'abandon, sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique, comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu, et comme si on vouloit dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir. On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse; ne cherchons rien par curiosité; ne tenons à rien par un intérêt déguisé. Laissons faire Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'étoit l'éternité toute entière. Ne faites point de tours de sagesse.

170 *. (170)

Éviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens; il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes mêmes il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grâce nous donne quand nous laissons tomber notre activité, qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité, si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur; et malgré toutes vos pieuses intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentimens passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grâce.

171 *. (171)

Sur le même sujet.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre

correction intérieure. Vous avez besoin que N.....
conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle; elle est le canal de grâce pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses, est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses inutiles, et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressemens de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité, et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez non-seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir,

recevoir, il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grâce. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei* [a].

(a) *I Petr.* IV. 11.

172*. (172)

Se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La foiblesse se tournera en force désappropriée, si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affoibli, il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondemens. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune res-

source en vous-même contre les excès les plus affreux. C'est cette épreuve d'impuissance et de désespoir de vous-même où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N..... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche, et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse, tout s'aplanira; sans souplesse, tout vous deviendroit comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre foiblesse. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère : mais être foible et grand, cela est insupportable; tomber à chaque pas, et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

173 *. (173)

Avis pour deux personnes en degré différent de grâce.

Je vois que la lumière de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N.... C'est peu de voir; il faut faire, ou pour mieux dire il n'y auroit qu'à laisser faire Dieu, et qu'à ne lui point résister. Pour N..., il ne faut jamais lui faire quartier; nulle excuse; coupez court; il faut qu'il se taise, qu'il croie, et qu'il obéisse sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main; mais si vous n'êtes rien, faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham alloit sans savoir où, hors de son pays. Je voudrois bien vous chasser du vôtre, et vous mettre, comme lui, loin des moindres vestiges de route.

N... n'avancera qu'autant qu'il sera subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni recueillement ni mortification à pratiquer; c'est une grande illusion. 1° On

a encore besoin de ces deux choses, parce qu'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. 2° Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification sans pratiques de méthode. On est recuelli simplement, pour ne se point dissiper par des vivacités naturelles, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grâce. On est mortifié par ce même esprit qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre que de foi, c'est une vie bien morte. Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre; c'est ce que le principe intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que foible, la foiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance; mais être foible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule foiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N.... Au nom de Dieu, qu'il soit ouvert et petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

---

(174) **174*.**

Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la foiblesse. Caractères de l'abandon véritable.

Vous n'avez, ma chère fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est quand je suis foible,* dit l'apôtre (a), *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne sommes

(a) *II Cor.* XII. 9, 10.

forts en Dieu, qu'à proportion qúe nous sommes foibles en nous-mêmes. Votre foiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On seroit tenté de croire que la foiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on se représente l'abandon comme une force de l'ame, qui fait, par générosité d'amour et par grandeur de sentimens, les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mère. L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savoit, on ne le seroit plus; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa foiblesse et son impuissance, mais à laisser faire Dieu, sans pouvoir se rendre témoignage qu'on le laisse faire. Il est paisible, car il n'y auroit point de sincère abandon, si on étoit encore inquiet pour ne laisser pas échapper et pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix, et sans la paix l'abandon est très-imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon, vous demandez de mourir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entredétruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jus-

qu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisoit de donner sa chair à manger, il dit à ses disciples [a] : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de vie éternelle.*

(a) *Joan.* VI. 68, 69.

(176) **175 *.**

Croix et morts journalières.

PORTONS la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous, pendant que nous ne nous regarderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts journalières ôtent de force à la grande mort!

(177) **176 *.**

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

ON se trompe sur la mort à soi-même; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on

souffre. Non, il n'y a que les restes de vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif, et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a horreur; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvemens convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps; alors la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix!

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui seroit une possession imaginaire contre le véritable abandon; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner, et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller, comme Abraham, sans savoir où. L'épreuve

connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon, n'est plus abandon; cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grâce.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière!

---

(178) **177 *.**

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même : éviter la dissipation : agir sans rien présumer de son travail.

N... n'aura jamais de repos, qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grâce de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grâce, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui,* dit saint Paul [a]. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le

(a) *Rom.* XIV. 8.

même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible partout les ames qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix, qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple, on n'est pas encore véritablement enfant de la paix : aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N.....) de laisser achever Dieu après tant d'années ; Dieu lui demande bien plus qu'aux commençans.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre; plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; crai-

gnez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grâce de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles; mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu* [(a)] s'altère, se mélange, et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point un recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N..... J'espère que vous la rendrez encore meilleure, en lui faisant connoître, par une pratique simple et uniforme, combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine; mais il ne faut pas que M. son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant, il se gâteroit aussi; cet excès d'union causeroit même, dans la suite, une lassitude dangereuse, et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions

(a) *Colos.* III. 3.

de providence, pour lui insinuer la modération, le recueillement, et le désir de préférer l'attrait de la grâce au goût de la nature. Attendez les momens de Dieu, et ne les perdez pas; N..... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que, dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions ensemble deux choses très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes : l'une est d'agir comme si tout dépendoit de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait, il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail sous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée; Dieu les enlevera, et après vous avoir confondu, il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi, que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

178*. (179)

Extinction de la vie propre. Agir par grâce. Attendre tout de Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque

chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours, et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie, sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure long-temps et qui consume le cierge. La grâce vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore long-temps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M..... et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grâce, sans prévenir, par activité ni par industrie, les momens

de Dieu; en un mot, la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perfection. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence, pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance, c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très-douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire, sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grâce, sans y mêler rien de la nature.

179*. (180)

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade, et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs, et qui les refait par sa grâce, qui sache ces justes proportions. L'homme

en qui il les observe les ignore; et ne connoissant ni l'étendue de l'épreuve future, ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imagineroit que la mer, qui, remontant, pousseroit ses vagues vers lui, l'engloutiroit bientôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation. *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis* [a]. Il daigne s'appeler lui-même *fidèle*. O qu'elle est aimable cette fidélité! Dites-en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paroît le plus lassant et le plus terrible, se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N...., qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les momens sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer; ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu

(a) *I Cor.* x. 13.

de foi? Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes foible?

180*. (181)

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en désir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger; et nous en viendrons à bout, pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusques à la racine du mal en vous, est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grâce.

Soyez toujours petit à l'égard de N....., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N..... a de l'expérience : elle vous aime; elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincère, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

(188) **181 *.**

Suivre Dieu sans égard aux sentimens. Avantages des croix, et fruits qu'on doit tirer de ses fautes.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui; mais les réflexions de votre amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connoissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençans les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentimens involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite, il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

Pour

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés, et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous mènera à la perfection. O que les croix sont bonnes! O que nous en avons besoin! Eh! que ferions-nous sans croix? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit, éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remèdes très-salutaires.

Craignez la hauteur; défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux foiblesses d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu; et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'ame.

182 *. (189)

D'où vient la diminution des consolations et du recueillement. Renoncer à soi-même et aux créatures.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes grâces, car il vous éclaire et poursuit beaucoup; c'est à vous à y correspondre.

Plus il donne, plus il demande; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement, dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même, pour n'être plus à vous, et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous aviez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'Évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvemens de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grâce.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute, et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute, et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité, et l'éloignement du monde sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

183 *. (196)

Patience envers soi-même et envers les autres.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses : l'une est de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour-propre ; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire? demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter, et si vous ne trouviez de misères qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire, par une expérience presque continuelle de vos défauts, à reconnoître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh! que serions-nous, si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres, lors même que nous avons besoin d'un continuel support?

Tournez à profit toutes vos foiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource, et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grâce pour votre correction. Ayez patience avec vous-même ; rabaissez-vous ; rapetissez-vous ; demeurez dans la boue

de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foiblesses, qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance!

(198) 184 *.

Se supporter soi-même avec patience.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M..... que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein; voilà ce que Dieu vous fait sentir, pour vous apprendre à vous mépriser, et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand, d'un côté, vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand, d'un autre côté, vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue et injuste, ne trouver en soi que misère,

en avoir horreur, désespérer de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, et se supporter soi-même avec une humble patience sans se flatter. Au reste, comme ces choses ne sont que des sentimens involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par là vous en tirerez le profit de l'humiliation, sans avoir l'infidélité d'adhérer à des sentimens si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remède à la foiblesse des ames tentées qui veulent vivre de Jésus-Christ malgré tous les soulèvemens de leur amour-propre. Communiez, et travaillez à vous corriger. Vivez de Jésus-Christ, et vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous n'est point la force, c'est la petitesse. Laissez-vous donc apetisser; ne réservez rien par courage et par sagesse humaine. Soyez docile, sans écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui à force d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder; mais l'expérience vous montrera que c'est un amour-propre ombrageux, dépiteux et bizarre qui vous possède. J'espère que, dans la suite, vous ne songerez plus à vous posséder vous-même, et que vous vous laisserez posséder de Dieu.

185*. (202)

Ne point résister à l'attrait intérieur; acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu, au fond de votre conscience, ce que la grâce demande de vous; mais vous résistez à Dieu : de là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : Il est impossible

que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout-puissant : il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham, qui espéra contre toute règle d'espérance. Écoutez la sainte Vierge; on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et sans hésiter elle s'écrie [a] : *Qu'il me soit fait selon votre parole!*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non-seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande, tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grâce entre dans un cœur si bouché contre elle? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse, et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu à peu en vous, et ce qui vous paroît impossible dans votre état de tentation s'aplanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi! n'étoit-ce que cela? Falloit-il tant de dépits et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne seroit qu'illusion, si vous manquiez à

(a) *Luc.* I. 38.

ce point essentiel. Il n'y auroit plus en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance, avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée, et par retranchement dans sa propre volonté, éloignent de Jésus-Christ, dessèchent le cœur, et font insensiblement tarir la grâce. Au nom de Dieu, cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

186*. (208)

Moyen de trouver la paix au milieu des croix.

Il y a partout à souffrir, et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les comparoit aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seroient presque rien; mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est

de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine, lors même qu'elle nous crucifie. Par là on ne trouve jamais de mécompte; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi, et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui, si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouveroit jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

---

(215) **187 *.**

Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre, et contre les prévoyances inquiètes de l'avenir.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop foible pour être moins ménagé. Je vous avois

bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux, et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage. Ce qui iroit à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui iroit contre le sens commun seroit trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là, il faudroit m'avertir, et cependant suspendre; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très-forte, qu'il faut arracher; mais ne hésitez point avec Dieu : vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adouciroit le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien : souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour;

l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne : on ne pouvoit en faire provision; l'homme inquiet et défiant qui en prenoit pour le lendemain la voyoit aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien; haut, bas; aimé, haï; loué, contredit; employé, inutile; ayant la confiance, ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur, et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

188 *. (221)

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfaite, et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parce qu'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre, non parce qu'elles sont siennes, et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parce que c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fond, et de n'écouter jamais volontairement les raisonnemens inquiets et timides qui vous rejeteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une manière simple et paisible est lumière de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir, que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter,

faites-le : hors de là, n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées, n'y songez plus. Si elles reviennent, ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite par avance, mais suivant l'impression présente.

---

(233) **189 *.**

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Etes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur? Etes-vous dans un recueillement sans activité, qui consiste dans la fidélité à la grâce, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N..... est véritablement bon, quoiqu'il ait ses défauts; mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que seroit-ce, si nous n'en avions pas, puisque, étant accablés des

nôtres, que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si délicats et si impatiens contre ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgens, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant, qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, monsieur; laissez tout écouler, comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu, qui ne s'écoule jamais.

190 *. (241)

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'APPRENDS que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps, j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi : heureux qui souffre d'un cœur doux et humble! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances, et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point, ou qu'on aime peu.

Dieu vous veut donc à lui, et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, monsieur, qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

---

(242) **191 *.**

Sur les grâces reçues, le recueillement habituel, et l'abandon à Dieu.

18 août 1714.

Il n'y a point d'ame qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des grâces pour la convertir et la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes grâces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casseroit la tête et qui en useroit les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans les amusemens journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte

formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale, avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque, sans vous flatter ni décourager; puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi sans trouble à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre foiblesse, comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre, si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout, et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait, pour vous en faire un appui flatteur; ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'ame, qui la rend simple,

docile, patiente sous les croix, et prête à se laiss
corriger.

Je vous suis très-sincèrement dévoué en not
Seigneur.

192 +.

Sur la vie de foi, le détachement, et la paix intérieure.

16 octobre 1714.

JE reviens d'un assez long voyage pour des visite
J'ai trouvé votre lettre du 30 août, à laquelle
réponds.

1° Marchez dans les ténèbres de la foi et dans
simplicité évangélique, sans vous arrêter, ni au goû
ni au sentiment, ni aux lumières de la raison, ni au
dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'o
béir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie c
Dieu vous a mis.

2° Vous ne devez point vous décourager pour v
distractions involontaires qui ne viennent que de v
vacité d'imagination, et d'habitude de penser à v
affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à c
distractions qui arrivent pendant l'oraison, en vo
donnant une dissipation volontaire pendant la jou
née. On s'épanche trop quelquefois; on fait mên
des bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'a
tivité; on suit trop ses goûts et ses consolations

+ Cette lettre et la précédente ont été publiées en 1718, dans la troisiè
édition des *Prières à l'usage des fidèles,* qui font partie du *Manuel*
piété, que nous avons donné au tome XVIII des *Œuvres.* Celle-ci a
omise dans les diverses éditions des *Lettres spirituelles.*

Die

Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les œuvres les plus secrètes de l'amour-propre.

3° L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les évènemens ne vous trouveroient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne.

4° La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

5° Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir les vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

6° Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes. Ils ne feroient que troubler votre paix, et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée, et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse; il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix. Je

prie Dieu tous les jours à l'autel, qu'il vous maintienne en union avec lui, et dans la joie de son Saint-Esprit.

Je vous suis dévoué avec un vrai zèle.

193.

Avis sur la conduite des domestiques (1).

Un cavalier qui gourmande la bouche de son cheval en fait bientôt une rosse. Au contraire, on élève l'esprit et le cœur de ses gens, en ne leur montrant jamais que de la politesse et de la dignité, avec des inclinations bienfaisantes. Si on n'est pas en état de donner, il faut au moins faire sentir qu'on en a du regret. De plus, il faut donner à chacun dans sa fonction l'autorité qui lui est nécessaire sur ses inférieurs; car rien ne va d'un train réglé, que par la subordination à laquelle il faut sacrifier bien des choses. Quoique vous aperceviez les défauts d'un domestique, gardez-vous bien de vous en rebuter d'abord. Faites compensation du bien et du mal : croyez qu'on est fort heureux, si on trouve les qualités essentielles. Jugez de ce domestique par comparaison à tant d'autres plus imparfaits; songez aux moyens de le corriger de certains défauts, qui ne viennent peut-être que de mauvaise éducation. Pour les défauts du fond du naturel, n'espérez pas de les guérir; bornez-vous à les adoucir, et à les supporter patiemment. Quand

(1) Nous ignorons à qui ce fragment de lettre étoit adressé. Nous l'avons trouvé, aussi bien que le suivant, parmi les lettres de Fénelon à la duchesse de Mortemart.

vous voudrez, malgré l'expérience, corriger un domestique de certains défauts qui sont jusque dans la moelle de ses os, ce ne sera pas lui qui aura tort de ne s'être point corrigé, ce sera vous qui aurez tort d'entreprendre encore sa correction. Ne leur dites jamais plusieurs de leurs défauts à la fois; vous les instruiriez peu, et les décourageriez beaucoup : il ne faut les leur montrer que peu à peu, et à mesure qu'ils vous montrent assez de courage pour en supporter utilement la vue.

Parlez-leur, non-seulement pour leur donner vos ordres, mais encore pour trois autres choses; 1° pour entrer avec affection dans leurs affaires; 2° pour les avertir de leurs défauts tranquillement; 3° pour leur dire ce qu'ils ont bien fait; car il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer qu'on n'est sensible qu'à ce qu'ils font mal, et qu'on ne leur tient aucun compte de ce qu'ils ont bien fait. Il faut les encourager par une modeste, mais cordiale louange. Quelques défauts qu'ait un domestique, tant que vous le gardez à votre service, il faut le bien traiter. S'il est même d'un certain rang entre les autres, il faut que les autres voient que vous lui parlez avec considération : autrement vous le dégraderiez parmi les autres; vous le rendriez inutile dans sa fonction; vous lui donneriez des chagrins horribles, et il sortiroit peut-être enfin de chez vous, semant partout ses plaintes. Pour les domestiques en qui vous connoissez du sens, de la discrétion, de la probité, et de l'affection pour vous, écoutez-les; montrez-leur toute la confiance dont vous pouvez les croire dignes, car c'est ce qui gagne le cœur des gens désintéressés. Les manières honnêtes et gé-

néreuses font beaucoup plus sur eux, que les bienfaits mêmes. L'art d'assaisonner ce qu'on donne est au-dessus de tout.

Ne devez jamais rien à vos domestiques : autrement vous êtes en captivité. Il vaudroit mieux devoir à d'autres gros créanciers mieux en état d'attendre, et moins en occasion de vous décrier, ou de se prévaloir de votre retardement à les payer. Il faut que les gages ou récompenses des domestiques soient sur un pied raisonnable; car si vous donnez moins que les autres gens modérés de votre condition, ils sont mécontens, vous croient avare, cherchent à vous quitter, et vous servent sans affection.

Pour pratiquer toutes ces règles, il faut commencer par une entière conviction de la nécessité de les suivre, et y faire une sérieuse attention devant Dieu; ensuite prévoir les occasions où l'on est en danger d'y manquer; s'humilier en présence de Dieu, mais tranquillement et sans chagrin, toutes les fois qu'on s'aperçoit qu'on y a manqué; et enfin laisser faire à Dieu dans le recueillement ce que nous ne saurions faire par nos propres forces.

194.

Détails sur l'intérieur de Fénelon, et sur les défauts de son caractère.

Je ne veux jamais flatter qui que ce soit, et même dès le moment que j'aperçois, dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment

des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable; mais, d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paroît changer à toute heure. Je ne saurois guère rien dire qui ne me paroisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle, et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur, comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites; et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connoître, en attendant que Dieu me le montre; d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très-mauvais. Ce que je serois tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'aie eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il vrai;

mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant je puis facilement m'y tromper. Vous ne me mandez point si vous avez reçu des nouvelles de N... Si vous en avez, pourquoi ne m'en faites-vous point quelque petite part?

LETTRES DE CONSOLATION.

(12) **195 *.**

Les grandes douleurs sont un remède aux maux de notre nature.

C'est, madame, une triste consolation, que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine; et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs. C'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : sans cela, l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre

cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi notre cœur, blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est bien profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies; il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il par son Saint-Esprit réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités! Je l'en prierai sans cesse, madame, et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens de bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

---

196 *. (13)

Sur la mort d'un ami, qui avoit été éprouvé par de grandes peines.

Dieu a pris ce qui étoit à lui : n'a-t-il pas bien fait? Il étoit bien temps que F..... se reposât de toutes ses peines; il en a eu de grandes, et ne s'y est point regardé : il n'étoit pas question de lui, mais de la volonté de celui qui le menoit. Les croix ne sont

bonnes qu'autant qu'on se livre sans réserve, et qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, monsieur; autrement toute souffrance est inutile. Dieu ne nous fait point souffrir pour souffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes dans l'état où cet oubli est le plus difficile, qui est celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon abbé sur F..... Je sais combien ils étoient unis, et j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il est plus près de nous qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache; le voile même de la foi est levé pour ceux qui ont l'amour pur et désintéressé.

---

(15) 197 *.

Sur la mort édifiante d'une dame.

Vous avez perdu, madame, une bonne amie, et je suis persuadé que vous n'êtes pas insensible à cette perte. Pour moi, je la ressens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus, je suis fort touché, et le serai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reste. Elle est bienheureuse d'être hors de cette vie, et de l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire qu'il ne reste plus rien à expier dans ces personnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, et qui ont eu tant de plaisir à faire pénitence. Le purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces austérités ferventes, que dans les épreuves intérieures. Il me semble qu'il faut avoir fait de grands sacrifices pour avoir purifié tous les restes de l'amour-propre, et pour

avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'Évangile, de se renoncer soi-même par le pur amour. Je prie Dieu, madame, que ce feu consume tout ce qu'il y a de paille et de bois dans notre ouvrage, et qu'il n'y laisse que l'or de la charité désintéressée.

198 *. (20)

Sur la mort d'un ami commun. Être contens que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, et il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout, lors même qu'il a retiré notre cher A..... La surprise est un coup de Providence pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfans de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

Je suis dans une paix très-amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me seroit impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprends point mon état, tout ce que j'en veux dire me semble faux, et le devient dans le moment. Souvent la mort me console.

roit : souvent je suis gai, et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, c'est ce que je ne puis; car je n'en ai point de vraies raisons. A tout prendre, je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir, j'en serois bien aise; mais ne le pouvant, il me suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit, malgré la distance des lieux. Demeurons unis de cette façon, pendant que la Providence nous tient si séparés.

199.

La religion seule nous donne de véritables consolations dans la perte des personnes qui nous sont chères.

A Cambrai, 12 novembre 1701.

Je suis, monsieur, sensiblement touché de la perte que vous venez de faire (1). Elle est grande pour le

(1) Cette lettre nous a été communiquée par M. Aimé Martin, ainsi qu'une autre du 10 novembre 1697, que l'on verra ci-après dans la *Correspondance sur le Quiétisme*. Il en possède les originaux. Le contenu de la dernière montre qu'elle fut écrite, pendant les négociations de Rysvick, à l'un des plénipotentiaires; et les liaisons étroites qu'avoit Fénelon avec Nicolas-Auguste de Harlai de Bonneuil, un des négociateurs de Rysvick, ne permettent guère de douter que la lettre ne lui fût adressée. Celle-ci venant de la même source, nous conjecturons qu'elle fut écrite au même personnage, et que Fénelon lui donne des consolations sur la perte de son gendre, Adrien-Alexandre de Hanivel de Mannevillette, marquis de Crèvecœur, qui avoit été successivement avocat du Roi au Châtelet, conseiller au grand Conseil, enfin président à mortier au Parlement de Paris, et qui venoit de mourir à la fleur de l'âge, en 1701. Fénelon chargea l'abbé de Beaumont de remettre cette lettre; et comme il craignoit alors que ses amis ne fussent inquiétés à son sujet, il témoigna le désir qu'elle fût brûlée, et qu'elle ne parût point. Voyez ci-dessus, dans la *Correspondance de Famille*, la lettre 55; tom. II, pag. 85, 86.

public, et je sais combien il est rare de trouver, dans une place si importante, tant d'estimables qualités. D'ailleurs, je connois la tendresse et la sensibilité de votre cœur, et je comprends tout ce que vous souffrez dans une si triste occasion. Pour moi, je ne saurois jamais, ce me semble, sentir trop vivement tout ce qui vous touche. Plus j'ai éprouvé votre amitié pour moi, plus j'apprends, par votre exemple, à quel point on doit s'intéresser pour ses véritables amis. Que ne puis-je, monsieur, être auprès de vous, pour prendre part à votre douleur, et pour tâcher de l'adoucir ! Vous savez d'où peut venir la véritable consolation dans la perte des personnes qui nous sont chères. La religion ne peut nous mieux consoler, qu'en nous apprenant qu'elles ne sont pas perdues pour nous, et qu'il y a une patrie, dont nous approchons tous les jours, qui nous réunira tous. Ne nous affligeons donc pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. Je suis privé du plaisir de vous voir, mais je compte sur l'écoulement de la vie, et j'espère que nous nous retrouverons bientôt pour toujours en Dieu. Ceux qui meurent ne sont de même, à notre égard, qu'absens pour peu d'années, et peut-être de mois. Leur perte apparente doit servir à nous dégoûter du lieu où tout se perd, et à nous faire aimer celui où tout se retrouve. La sincère religion dont je sais que vous êtes rempli, me fait espérer, monsieur, qu'un coup si rude vous sera salutaire. Dieu ne frappe que par amour, et il n'ôte que pour donner. Je le prie de vous consoler, de conserver votre santé pour laquelle je crains dans cette épreuve, et de tourner entièrement votre cœur vers lui. Heureux

qui vit de foi, qui ne compte que sur Dieu, qui est en ce monde comme n'y étant plus! Personne ne peut vous honorer du fond du cœur, plus que je le ferai toute ma vie. C'est un sentiment qui me fait plaisir, et je ne puis penser à vous sans attendrissement. Après ces termes, je dois, ce me semble, laisser tous les autres qui sentiroient la cérémonie. Je vous les dois; mais je suis sûr, monsieur, que vous m'en dispensez, et que vous vous contentez d'un cœur dévoué sans réserve.

---

(162) **200 * R.**

AU DUC DE CHEVREUSE.

Consolation sur la mort de son fils aîné (1).

(Septembre 1704.)

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Dire : *Sit pro ratione voluntas*, je mets ma volonté en la place de la raison, est un caprice insupportable dans toute créature; mais en Dieu, cela même est la parfaite justice.

(1) Honoré-Charles, duc de Montfort, tué au combat de Belhheim, près de Landau, le 9 septembre 1704. Cette lettre n'a point été insérée dans la *Correspondance avec le duc de Chevreuse*, parce que nous n'avons découvert que depuis peu de temps, dans une Vie manuscrite de Fénelon par Ramsai, qu'elle étoit adressée à ce seigneur.

D'ailleurs, nous entrevoyons toujours, dans les coups les plus rigourenx de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons momens certains hommes fragiles que l'enchantement du siècle auroit peut-être fait retomber : *Raptus est;.. properavit educere illum de medio iniquitatum* [(a)]. Il s'est hâté pour prévenir une chute funeste. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci ! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnoissance éternelle, pour les évènemens qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons dans les ténèbres présentes ni le vrai bien ni le vrai mal. Si Dieu faisoit ce qui nous flatte, il perdroit tout. Il sauve tout en brisant nos liens, et en nous faisant crier les hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache, et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir, pour nous et pour les nôtres, de ce monde vain et contagieux? S'il est vrai que la foi et l'amour de Dieu fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer, parce que Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers? Nous fait-il du mal en abrégeant les jours de misère, de combat, de séduction et de scandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les élus mêmes, s'il étoit possible, succomberoient? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous

(a) *Sap.* IV. 11 et 14.

oublier dans ce lieu d'exil. Dieu nous arrache le poison, et nous pleurons comme un enfant à qui sa mère ôte un joli couteau dont il se perceroit le sein.

M. votre fils réussissoit au milieu du monde empesté : c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours, par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu, et se taire. Que ne puis-je vous aller voir, et vous montrer à quel point je ressens la profonde plaie que je voudrois guérir! Il n'y a que le vrai consolateur dont la société puisse vous consoler. Demeurons donc en silence avec lui; il nous consolera, nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation! Celle-ci est pure et inépuisable.

---

(250) **201 *.**

La perte des personnes qui nous sont chères sert à nous détacher entièrement des créatures.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons, et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instrumens, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette

épreuve, est de vous apprendre, par une expérience sensible, que vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connoît que dans l'occasion, et l'occasion n'est donnée par la Providence, que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre, pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible, et d'un courage très-fragile auquel il se confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperoit point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée; ce seroit un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très-dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère, qu'autant que l'intérieur nous paroît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore, d'une voix secrète, ce qu'il vous disoit si souvent pendant qu'il vivoit au milieu de nous : « Ne vivez que de » foi; ne comptez point sur la régularité de vos œu- » vres ni sur la symétrie de vos vertus; portez en » paix la vue de vos imperfections; abandonnez-vous » à la Providence; ne vous écoutez point vous-même, » n'écoutez que l'esprit de grâce. » Voilà ce qu'il disoit; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de

l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très-souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut, et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion : on est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi, et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyoit avoir perdu.

AVERTISSEMENT

SUR LES

LETTRES A LA COMTESSE DE GRAMONT.

Élisabeth Hamilton, comtesse de Gramont, à qui sont adressées les lettres suivantes, naquit en 1641, de Georges, comte Hamilton, en Écosse, et de Marie Butler. Elle épousa, vers l'an 1660, Philibert de Gramont, fils d'Antoine de Gramont, second du nom, et connu par les *Mémoires* publiés sous son nom (1). Par suite de ce mariage, la comtesse devint bientôt après dame du palais de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Le désir de se donner parfaitement à Dieu l'engagea, vers l'an 1684, à se mettre sous la conduite de Fénelon, qui, sans être son confesseur, la dirigea par ses avis jusqu'à l'époque où il fut éloigné de la cour. Les heureux effets de cette direction ne tardèrent pas à se faire sentir, comme on peut le remarquer en particulier par le *Journal de Dangeau*. « La comtesse de Gramont, dit-il, est tout-à-fait dans la » dévotion. Il y a long-temps qu'elle s'en cachoit; présen» tement elle n'en fait plus mystère. » (15 *octobre* 1687.) La Correspondance de Fénelon avec la comtesse embrasse un intervalle d'environ douze ans, et elle montre que ses avis ne furent pas moins utiles au comte de Gramont qu'à la comtesse son épouse. Une maladie dangereuse, dont le comte fut attaqué en 1692, le fit sérieusement rentrer en lui-même (2), et la comtesse profita de cette occasion pour lui faire aimer et connoître la religion qu'il avoit jusqu'alors entièrement négligée. Le *Journal* déjà cité, parlant de cette maladie, sous la date du 3 décembre 1692, ajoute que le comte reçut les sacremens; et une *note anonyme*, jointe à cet article du *Jour-*

(1) Ces *Mémoires* ont pour auteur Antoine Hamilton, frère de la comtesse. Ils sont écrits avec beaucoup d'esprit et de délicatesse; mais ils n'ont le plus souvent pour objet que les aventures scandaleuses du comte de Gramont.

(2) Voyez les lettres 231, 233 et 234, ci-après.

nal, fait connoître la religieuse sollicitude de la comtesse pour la conversion de son époux : « Elle lui apprit dans » cette maladie les premiers élémens de la religion ; et » comme elle lui récitoit le *Pater*, *Comtesse*, lui dit son » mari, *répétez-moi encore cela ; cette prière est belle : qui » l'a faite?* Telle étoit son ignorance. » Le comte et la comtesse de Gramont honorèrent également leur caractère, en témoignant le plus ferme attachement à l'archevêque de Cambrai dans le temps de sa disgrâce. Toutefois l'exil du prélat fut dans la suite funeste à la comtesse, qui accorda peu à peu sa confiance aux instituteurs de Port-Royal, et se laissa entraîner, par ces nouveaux directeurs, dans un esprit de parti peu convenable à une personne de son sexe et de sa condition. Le comte de Gramont mourut le 30 janvier 1707, âgé de quatre-vingt-six ans, et la comtesse le 3 juin 1708, à l'âge de soixante-sept ans.

Les lettres originales de Fénelon à la comtesse de Gramont se trouvèrent, en 1780, dans la succession de l'impératrice Marie-Thérèse, qui professoit une tendre vénération pour la mémoire et les vertus de l'archevêque de Cambrai. Elle les avoit reçues de miladi Hamilton, propre fille de la comtesse de Gramont, mariée en 1694 à Henri Howard, comte de Strafford, et connu depuis sous le nom de milord Hamilton. A la mort de Marie-Thérèse, ces lettres passèrent dans les mains de la comtesse de Vasquès, sa grande maîtresse, qui les transmit ensuite à sa petite nièce, la comtesse de Wolkenstein, née comtesse de Stahremberg. Elles sont aujourd'hui à Paris, entre les mains de M. le général comte Andréossy, qui les acquit en 1809, pendant son ambassade à Vienne (4).

Nous avons entre les mains la copie de ces lettres, dont M. le cardinal de Bausset a fait usage dans la troisième édition de l'*Histoire de Fénelon*, et qui avoit été tirée en 1807, à Vienne, par les soins de M. le baron Joseph de Retzer, secrétaire aulique, et littérateur distingué. La confrontation de cette copie avec les manuscrits originaux, que M. le comte Andréossy a bien voulu nous communiquer, nous a servi à rétablir plusieurs omissions, à rectifier bien des passages, et à déterminer la date d'un grand nombre de lettres.

(4) Voyez, pour de plus amples développemens, l'*Hist. de Fénelon*, tom. III liv. V, n. 7 ; et les *Pièces justificatives* du même livre, n. 2.

LETTRES
A LA COMTESSE DE GRAMONT.

202.

Moyens de se soutenir au milieu des dangers que l'on rencontre dans le monde.

Paris, 11 juin.

J'ÉTOIS à la campagne, madame, quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire un billet daté de votre ermitage. Je n'aurois pas manqué d'y aller recevoir vos ordres, si j'eusse été à Paris. J'espère que quelque voyage que vous y ferez, ou quelque affaire qui me mènera à Versailles, me dédommagera de ce que j'ai perdu. Ce qui est certain, madame, c'est que je vous souhaite tous les jours, de toute l'étendue de mon cœur, le recueillement et la fidélité à l'esprit de Dieu, dont vous avez besoin pour vaincre tous les dangers de votre état. Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors. Au dehors, le monde vous rit, et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la cour. Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne malgré les meilleures résolutions. Le vrai re-

mède à tant de maux, est de sauver, par préférence à tout le reste, quelques heures réglées pour la prière et pour la lecture. Vous savez, madame, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois là-dessus. Je prie notre Seigneur qu'il vous arrache à tout, plutôt que de vous laisser en proie au monde. Je suis, madame, avec un grand respect, etc.

203.

Sur un scandale qui venoit d'éclater dans le monde.

Mardi, 10 décembre (1686.)

J'APPRENDS, madame, que le scandale qui vient d'éclater renouvelle de justes peines que des aventures semblables vous ont causées. J'y prends une véritable part, et je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire, et en triomphent malignement; les autres en sont troublés, et malgré un certain désir qu'ils auroient de se tourner vers le bien, ils demeurent éloignés de la dévotion par leur défiance de tous les dévots. On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui, ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes dès qu'il a été exposé au monde. Ne savoit-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens foibles ne peuvent se conserver

qu'en fuyant les occasions? Qu'y a-t-il donc de nouveau? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines, et attaqué de tous les vents. Après tout, le monde n'a-t-il pas ses hypocrites de probité comme de dévotion? Les faux honnêtes gens doivent-ils nous faire conclure qu'il n'y en a point de véritables? Quand le monde triomphe d'un tel scandale, il montre qu'il ne connoît guère ni les hommes ni la vertu. On doit être affligé de ce scandale; mais il n'est permis d'être surpris de rien, quand on connoît à fond la misère humaine, et à quel point le peu de bien que nous faisons est en nous comme une chose empruntée. Que celui qui est debout tremble, de peur de tomber; que celui qui est par terre, croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avoient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles, ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste : elle est en Dieu seul, qui est l'immuable vérité. Que tous les hommes montrent qu'ils ne sont que des hommes, c'est-à-dire néant, mensonge et péché; qu'ils se laissent entraîner par le torrent de l'iniquité, la vérité de Dieu n'en sera point affoiblie, et le monde n'en sera que plus abominable, pour avoir corrompu ceux qui cherchoient la vertu.

Pour les hypocrites, le temps les démasque, et ils se démentent toujours par quelque côté. Ils ne sont hypocrites que pour jouir du fruit de leur hypocrisie. Ou leur vie est molle et amusée, ou leur conduite est intéressée et ambitieuse. On les voit se ménager, flatter, faire divers personnages. La sincère vertu est simple, unie, sans empressement, sans

mystère; elle ne se hausse ni se baisse; elle n'est jalouse ni de réputation ni de succès. Elle fait le moins mal qu'elle peut; elle se laisse juger, et se tait; elle est contente de peu; elle n'a ni cabale, ni dessein, ni prétention. Prenez-la, laissez-la, elle est toujours la même. L'hypocrisie peut imiter tout cela, mais très-grossièrement. Quand on s'y trompe, c'est ou défaut d'attention, ou défaut d'expérience de la véritable vertu. Des gens qui ne se connoissent point en diamans, ou qui ne les regardent pas d'assez près, peuvent en prendre de faux comme s'ils étoient fins: mais il est pourtant vrai qu'il y en a de fins, et qu'il n'est point impossible de les discerner. Ce qui est vrai, c'est que, pour se confier aux gens qui paroissent vertueux, il faut avoir reconnu en eux une conduite simple, solide, constante et éprouvée dans les dangers, éloignée de toute affectation, mais ferme et vigoureuse dans l'essentiel.

204.

Agir en tout avec simplicité.

Dimanche, 12 juin (1689.)

Ma santé va bien, Dieu merci, madame; elle est en état de justifier le quinquina, et de faire taire tous ses ennemis. Les marques de bonté que vous me donnez me font un plaisir sensible, et je sais bon gré à ma fièvre de me les avoir procurées. Vous vous moquez, madame, avec vos discrétions. Quand vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir, il n'y a qu'à me donner vos ordres. Une conduite simple et ingé-

nue plaît trop à Dieu, pour choquer les gens qui veulent le servir, et qui doivent parler en son nom, pour recommander la simplicité. Soyez donc simple en tout, madame, et simple à m'ordonner de vous voir, comme à tout le reste. Je souhaite que vous puissiez mettre quelque ordre aux affaires épineuses qui vous mènent à Paris. Je m'imagine que vous verrez une personne bien ivre; car le voyage aura échauffé sa tête. Il y a des ivresses bien différentes. L'Écriture dit : *Malheur à vous qui êtes ivres, et non de vin* [(a)] ! Il y a des ivresses d'orgueil, d'autres de colère et de vengeance; il y en a d'autres de zèle et de ferveur. C'est ainsi que les apôtres paroissoient ivres, quand ils reçurent le Saint-Esprit. A votre retour, madame, je souhaite de vous voir dans cette ivresse. Cependant je prierai de bon cœur pour vous.

(a) *Isai.* XXIX. 9.

205.

Remercîment sur l'intérêt qu'elle prenoit à sa nomination à la place de précepteur du Duc de Bourgogne.

Paris, 25 août 1689.

Je suis bien honteux, madame, de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et de la lenteur avec laquelle je vous en fais mes très-humbles remercîmens; mais personne ne sait mieux que vous, madame, pardonner les fautes qui viennent d'embarras. Vous savez ce que je dois penser sur ce qui vient de m'arriver. Vous qui gémissez à la cour, vous devez, madame, prier Dieu charitable-

ment pour ceux qui y vont. Vous n'y trouverez jamais personne qui soit avec un respect plus sincère que moi, madame, votre, etc.

206 * A.

Dérober quelques heures aux embarras du monde pour nourrir la piété. Ne point se décourager à la vue de ses foiblesses.

Dimanche, 2 octobre (1689.)

Je crois, madame, que vous avez deux choses à faire, l'une dans vos affaires, et l'autre sur vous-même. La première, qui regarde vos affaires, consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais, après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouveroit point de temps pour manger et pour dormir? Le temps donné aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour les affaires mêmes. Si votre santé succombe, comment agirez-vous? et à quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en recueillir le fruit? Je vous dis de même, madame : si vous laissez votre ame s'épuiser et tomber en défaillance faute de nourriture, à quoi aboutiront non-seulement les conversations, mais encore les affaires qui paroissent les plus solides,

* *Sentimens chrétiens*, n. XLIX; *Œuvres spir.* 1740, tom. II, pag. 152.

les plus indispensables et les plus pressées? *Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez pour beaucoup de choses! Marie,* que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée* [a].

Au reste, madame, je ne dis pas tout ceci pour vous jeter dans des scrupules sur les occupations nécessaires; mais soyez persuadée que les occupations nécessaires n'iront jamais jusqu'à ne vous laisser point le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture; car Dieu est trop bon, et vous a trop fait sentir ses miséricordes, pour vous ôter les moyens de le prier, et de vous soutenir dans les sentimens qu'il vous inspire. Songez donc, madame, à sauver les matins et les soirs quelque demi-heure. En faisant semblant de s'éveiller plus tard le matin, et le soir d'avoir quelque lettre à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas moins bien. Il faut aussi mettre à profit tous les petits momens; quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu en un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers, et qu'on n'a qu'à laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, et on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes pour les remplir de choses solides, on court risque d'attendre trop long-temps, surtout dans le genre de vie où vous êtes; mais il faut prendre tous les momens interrompus. Il n'en est pas de la piété comme des af-

(a) *Luc.* x. 41, 42.

faires temporelles. Les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si fortes et si suivies; en un moment on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc, madame, le matin une demi-heure, et une autre demi-heure l'après-midi, pour réparer les brèches que le monde fait; et dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus, pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne vous point décourager, ni par l'expérience de votre foiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu, qui vous fait gémir de cette agitation, et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation de la cour. C'est pourquoi je serois bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire. Vos gémissemens et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, s'il est sincère, au milieu du monde même; comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude, et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patiente et paisible dans les croix de l'état présent, qu'on n'a point choisi, et que Dieu a donné selon ses desseins.

Pour les fautes, elles sont plus amères à supporter; mais elles se tourneront à bien, si nous nous en servons

pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédieroit à rien; ce ne seroit qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes, est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humiliée par ses fautes que vous. Ce n'est que par là que Dieu écrasera votre orgueil, et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice. Jusque-là, il foudroiera tout par vos propres fautes. Laissez-le faire; travaillez humblement sans vous rien promettre. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir de temps en temps, je me rendrai chez madame la duchesse de Chevreuse.

207.

Se réserver des heures de solitude; supporter patiemment les importunités d'autrui et nos propres imperfections; moyens d'acquérir l'humilité.

Jeudi, 23 février 1690.

Je suis fort aise, madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. Ouvrir sa porte fort tard, et faire comme si on étoit encore à dormir; d'ailleurs chercher un asile hors de chez soi : voilà de bons moyens pour se garantir de tous les importuns. Dans le reste du temps, vous pouvez couper un peu court avec certaines gens, qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou

qu'à vous jeter dans leurs affaires au-delà des règles. A l'égard des choses journalières, qui sont des suites attachées à vos devoirs, ou des occasions de providence, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation, de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifians. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangemens, de notre repos, de nos commodités et de notre goût; à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui; à nous confondre toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contre-temps; à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation.

Ce n'est pas qu'il faille s'agiter, et s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent; à Dieu ne plaise! ce seroit tenter Dieu, et chercher le péril : mais, pour les assujétissemens de providence contre lesquels on se précautionne, en se réservant des heures de lecture et de prière, comptez qu'ils se tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même ces choses qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus utiles pour vous humilier, et pour mourir à vous-même, que la solitude la plus profonde. A''

Dieu nous mène, au jour la journée, mettant chaque moment à profit, sans regarder plus loin. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, ou une conversation dont vous seriez charmée, flatteroit votre goût, vous rendroit contente et pleine de vous-même, vous persuaderoit que vous êtes bien avancée, et en vous donnant de belles idées sur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine, et plus sensible contre celles que vous trouveriez sur votre chemin en sortant de tous ces saints exercices. Tenez-vous donc, madame, à cette règle simple; n'attirez rien qui vous dissipe, mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous, pour vous déranger. Quelle illusion! on cherche Dieu bien loin, dans des projets peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possède dès à présent au milieu du tracas, dans un état de pure foi, pourvu qu'on y supporte humblement et avec courage l'importunité des créatures et ses propres imperfections.

Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain, c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus : la vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : Je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain; mais qu'est-ce qui produira l'humilité? Deux choses mises ensemble la produiront; ne les désunissez jamais. La première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air. La seconde est la présence de ce Dieu qui est tout : ce n'est qu'en voyant Dieu, et en l'aimant, qu'on s'oublie soi-même,

qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit éblouis, et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

208.

Ne point se troubler pour les fautes involontairement omises en confession.

Mardi, 21 mars (1690.)

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous troubler sur vos confessions et sur vos communions passées. Si les commencemens ont été irréguliers, du moins ils ont été de bonne foi, et vous y avez fait des fautes par le principe d'une vertu très-contraire à votre caractère naturel, je veux dire, la simplicité dans l'obéissance. D'ailleurs, il faut remarquer que l'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connoissoit alors. Alors vous n'aviez pas la lumière de découvrir dans votre fond beaucoup de mouvemens de la nature maligne et dépravée, qui commencent à se développer. A mesure que la lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyoit; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentimens honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin. On

n'auroit jamais cru les porter dans son sein, et on a horreur de soi, à mesure qu'on les voit sortir. Il ne faut ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchans que nous ne l'étions; au contraire, nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquez, pour votre consolation, que nous n'apercevons nos maux, que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal : c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même. En se laissant aller au torrent, on n'en sent point la rapidité; mais elle commence à se faire sentir, à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Si vous voyez des choses précises et considérables que vous ayez omises dans vos premières confessions, dites-le simplement la première fois que vous vous confesserez. Votre confesseur est droit, discret, et plein de Dieu. Pour tout le reste, allez en paix votre chemin. Comptez que l'humilité, le fréquent silence et le recueillement vous feront plus de bien, que toutes les austérités et tous les troubles par lesquels vous voudriez faire pénitence. Surtout le silence vous est capital. Lors même que vous ne pourrez vous dérober au monde, vous pourrez vous taire souvent, et laisser aux autres les honneurs de la conversation. Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence. Mettez une sévère garde à vos lèvres. La présence de Dieu, qui retiendra vos pa-

roles, gardera aussi toutes vos pensées et tous vos désirs. Cet ouvrage se fera peu à peu. Soyez patiente avec vous comme avec les autres.

210 *.

S'appliquer au silence et au recueillement; utilité des pénitences qui ne sont pas de notre goût.

Je crois, madame, que vous devez travailler maintenant à vous taire, autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence facilite la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugemens dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit, et détache peu à peu du monde; il fait dans le cœur une espèce de solitude, qui réssemble à celle que vous souhaiteriez; il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez : pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des momens libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous. Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile, que la douceur de la prière qui seroit de votre choix et de votre goût.

Vous savez bien, madame, qu'il ne faut point de temps de retraite pour aimer Dieu; quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter:

* *Sentimens chrét.* n. XXIV; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 256.

fiter : jusque-là demeurez en état de foi, bien persuadée que ce qu'il vous donne est le meilleur. Élevez souvent votre cœur vers lui, sans laisser rien voir au dehors : ne parlez que pour le besoin; souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin : vous avez plus de besoin d'être mortifiée, que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état, c'est la dissipation; mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire, quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grâce de ne vous dissiper point en parlant pour les vrais besoins. Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez pas d'en ménager de courts. Un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps ramassés dans la journée, ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage, de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé.

Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût, pour accomplir la volonté de Dieu en s'accommodant à celle du prochain : voilà, madame, votre partage. Trop heureuse de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence ! Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre, comme celles que Dieu

nous distribue lui-même chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté puisse s'appuyer; et comme elles viennent immédiatement d'une providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour, sans regarder plus loin; il nous porte entre ses bras, comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfans. Dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses Écritures [a]: *Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais.*

(a) *Isai.* XLIX. 15.

210.

Changer sans scrupule l'heure des exercices de piété quand les devoirs d'état le demandent. Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne.

A Versailles, 28 mai (avant 1695.)

Vous craignez, madame, d'être infidèle à Dieu sur vos devoirs, et vous avez raison. Rien n'est si opposé à la grâce qu'une ame lâche, qui, par un goût de liberté, refuse à Dieu ce qu'elle sent qu'il lui demande, ou qui retarde de le faire : mais aussi il faut éviter de tomber dans le scrupule. Voyez donc simplement, dans les occasions, ce que les vraies bienséances demandent de vous. Par exemple, dans le moment où vous allez faire votre prière et votre lecture, il sur-

vient une personne de dehors, qui ne vient jamais à cette heure, qui a une vraie affaire avec vous, avec qui vous n'êtes point sur le pied d'une liberté assez grande pour la renvoyer à une autre heure, et qui seroit raisonnablement choquée si vous le faisiez; il ne faut pas douter, madame, que vous ne deviez quitter vos exercices de piété pour remplir ce devoir : mais en ce cas il faut tâcher de reprendre sur quelque autre heure de la journée ce que vous avez perdu à cette heure-là, comme on dîne à deux heures, quand une compagnie survenue à contre-temps a empêché de dîner à midi. Pour les gens qui ne sont point pressés par une vraie affaire, et que vous pouvez remettre plus tard, ou qui ne viennent que par amusement et pour leur plaisir; à ces heures-là, ils ne sont bons qu'à renvoyer : il en faut faire rigoureuse justice.

Jamais personne n'a eu plus de besoin que vous de nourriture intérieure, de silence, de réflexion, de séparation du monde, de défiance d'elle-même et de la pente de son cœur. Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous releverez toujours que trop. Il faut vous apetisser, vous faire enfant, vous emmailloter, et vous donner de la bouillie; vous serez encore une méchante enfant. Toutes les croix que Dieu vous donne, et sous lesquelles il veut vous courber, ne répriment point encore votre hauteur. Ce ne sera qu'à force de renoncer à votre propre esprit, dans le silence devant Dieu, que vous pourrez être apetissée et adoucie par la grâce. Parlez quand vous serez seule : vous ne sau-

riez alors trop parler; car ce sera à Dieu seul que vous parlerez de vos misères, de vos besoins et de vos bons désirs. Mais en compagnie vous ne sauriez presque tomber dans l'excès de trop peu parler. Il ne faut pourtant pas que ce soit un silence sec et dédaigneux; il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui. Je serai ravi que vous parliez pour louer, approuver, complaire, déférer, édifier: mais je suis sûr que, quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu, et que la conversation vous semblera fade. Retranchez-vous donc, madame, à parler peu, à parler simplement et modestement, à préférer les autres à vous en tout, et à conserver le recueillement jusque dans la conversation. Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce contre-poison. Vous savez quel est mon zèle et mon respect pour vous.

211.

Eviter les airs de mépris et de hauteur; supporter patiemment les défauts du prochain.

A Versailles, 22 juin.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, a fait un étrange chemin. Je viens de la recevoir: jugez par là de la diligence. Je comprends que vous souffrez et faites souffrir les autres. Il faut travailler courageusement et sans relâche à se charger du fardeau pour le soulagement du prochain. Tout air de mépris et de hauteur, tout esprit de critique et de moquerie marque une ame pleine d'elle-même,

qui ne sent point ses misères, qui se livre à sa délicatesse, qui met tout son plaisir dans le mal d'autrui. Rien ne devroit être si propre à nous humilier, que ce genre d'orgueil facile à blesser, moqueur, dédaigneux, fier, jaloux de vouloir tout pour soi, et toujours implacable sur les défauts d'autrui. On est bien imparfait, quand on supporte si impatiemment les imperfections du prochain. A tant de maux je ne vois de remède que l'espérance en Dieu, qui est aussi bon et aussi puissant que vous êtes foible et mauvaise. Il vous laissera néanmoins languir long-temps, sans déraciner le naturel et l'habitude; car il vous vaut bien mieux d'être écrasée par votre propre misère, et par l'expérience de votre impuissance d'en sortir, que de jouir tout à coup du plaisir de vous voir perfectionnée. Ne songez qu'à supporter les autres, qu'à détourner vos yeux des gens qui ne peuvent vous édifier, comme on ferme les yeux à une tentation. C'en est une très-dangereuse pour vous. Priez, lisez; abaissez votre esprit par le goût des choses simples. Adoucissez votre cœur par l'union à Jésus enfant et paisible dans l'humiliation. Cherchez votre force dans le silence. Je suis ravi de ce que vous êtes touchée du progrès de Mme de Mortemart; elle est véritablement bonne, et désire l'être de plus en plus. La vertu lui coûte autant qu'à un autre, et en cela elle est très-propre à vous encourager. Personne ne s'intéresse plus fortement que moi, madame, aux choses qui vous touchent le plus.

212.

Contre la crainte excessive de goûter les plaisirs innocens. Suivre avec simplicité les avis des médecins.

Mardi, 27 juin (1690.)

Je suis, madame, sincèrement touché du pénible état où vous êtes; je crois en voir clairement la source. Si vous pouvez vous résoudre à user du remède simple que je vais vous proposer, vous serez bientôt soulagée; mais je crains qu'un scrupule ne vous empêche de vous en servir.

La crainte excessive de goûter du plaisir dans les choses innocentes et nécessaires vous fait plus de mal pour votre avancement spirituel, que ce plaisir ne pourroit vous en faire. Il est vrai qu'il ne faut jamais se flatter soi-même, surtout quand on est obligé à se punir : mais une contention perpétuelle pour repousser jusqu'au moindre sentiment involontaire de plaisir dans une vie réglée, vous cause un trouble très-nuisible. Je voudrois donc retrancher fidèlement les propretés excessives et les délicatesses de goût, toutes les fois que vous les apercevez tranquillement; mais je ne voudrois point cette attention forcée à rejeter sans cesse les plaisirs inévitablement attachés à la nourriture simple et au repos nécessaire. Puisqu'on vous fait prendre du lait pour raffraichir votre sang, vous devez faire, par rapport au jeûne, ce que votre médecin vous dira. Il faut, sans raisonner, se laisser juger, après qu'on a exposé le fait : autrement, on s'entortille à l'infini, et on se ronge soi-même.

Sur toutes les autres choses de votre santé, parlez naïvement au médecin, pour n'être point flattée; puis laissez-le décider, et ne vous écoutez plus vous-même. Mais obéissez tranquillement : c'est à quoi doit se tourner votre fidélité et votre courage. Sans cela, vous n'aurez pas la paix des enfans de Dieu, ni ne mériterez de l'avoir. Portez toutes les peines de votre état, qui est plein d'embarras et de sujétions, en esprit de pénitence : c'est là la pénitence que Dieu vous donne, bien plus sûre que celle que vous choisiriez vous-même. Il n'y a point de lieu au monde où vous ne vous retrouvassiez vous-même avec le goût des plaisirs. La solitude même la plus austère auroit ses épines. Le meilleur état est celui où la main de Dieu vous tient. Ne regardez pas plus loin, et ne songez qu'à recevoir tout de moment en moment, en esprit de mort et de renoncement à votre propre esprit. Mais cet acquiescement doit être plein de confiance en Dieu, qui vous aime d'autant plus qu'il vous épargne moins.

Dormez autant que le médecin le croira nécessaire par rapport à votre tempérament et à votre indisposition présente. Vous devriez avoir du scrupule de vos scrupules mêmes, et non pas de votre sommeil. Personne ne vous est, madame, plus sincèrement et plus respectueusement dévoué que moi.

213 * A.

En quoi consiste la véritable humilité; espérer en Dieu malgré notre indignité.

Samedi, 22 juillet (1690.)

C'EST une fausse humilité que de se croire indigne des bontés de Dieu, et de n'oser les attendre avec confiance. La vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu, pour ses ouvrages, avoit besoin de trouver en nous des fondemens déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce. On peut dire même que le néant de toute créature, joint au péché dans une ame infidèle, est le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes. C'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces ames pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmité, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus foibles du monde*, comme dit saint Paul [(a)], *pour confondre les plus fortes*.

Ne craignez donc point, madame, que vos infidélités passées vous rendent indigne de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde, qu'une

* *Sentimens chrét.* partie du n. VI; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 109.
(a) *I Cor.* I. 27.

grande misère. Il est venu du ciel en la terre pour les pécheurs, et non pour les justes; il est venu chercher ce qui étoit perdu, et tout étoit perdu sans lui. Le médecin cherche les malades, et non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui, avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui! Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui; et moi, je dis que, quand vous lui ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre, tant qu'il lui plaira, un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation que Dieu donne, ou Dieu lui-même sans consolation, que votre cœur cherche? Si c'est la consolation, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de vous. En ce cas, vous ne méritez rien de lui. Si, au contraire, vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve, que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui; quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer unie à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas, madame, qu'on se trompe! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible; on s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide : mais quand on est dans la foi sèche et nue,

alors on se décourage, on croit que tout est perdu. En vérité, c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas. Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitemens que vous en devez recevoir; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut. Vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve; souffrez-la patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse. De votre côté, faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour. Votre amour vous répondra du sien; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devroit point s'adoucir, vous devriez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec Jésus, son fils bien-aimé. Voilà, madame, le pain solide de pure foi et d'amour généreux, dont vous devez nourrir votre ame. Je prie Dieu qu'il la rende robuste et vigoureuse dans les peines. Ne craignez rien : ce seroit manquer de foi que de craindre. Attendez tout; tout vous sera donné : Dieu et sa paix seront avec vous.

Lundi, 24 juillet.

Il y a deux ou trois jours, madame, que cette lettre est écrite : permettez-moi d'y ajouter un mot sur les nouvelles d'Irlande [1]. Personne ne prend plus de part que moi à la juste peine où vous êtes. Je prie

(1) Ceci est relatif à la bataille de la Boyne, en Irlande, perdue par Jacques II le 11 de ce même mois. Le frère de la comtesse servoit dans l'armée du roi Jacques.

Dieu qu'il vous console, et qu'il vous fasse savoir des suites moins malheureuses que les commencemens.

214.

Adorer les desseins de Dieu dans les révolutions de ce monde.

Jeudi au soir (1690.)

Je sais, madame, combien vous êtes sensible aux affaires d'Angleterre. Ainsi je prends part à la peine que vous devez ressentir du mauvais succès du bon parti en Irlande. Dieu sait ce qu'il veut faire, et il est juste que nous l'ignorions. Il faut adorer ses desseins, sans les comprendre. Quand j'ai appris ces mauvaises nouvelles, j'ai appréhendé que vous n'eussiez en ce pays-là quelque parent dont vous fussiez en peine. Vous ne sauriez, madame, avoir rien de fâcheux dont je ne sois sincèrement touché. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir, donnez-moi sans façon vos ordres pour le temps et pour le lieu.

215.

Ne point s'appuyer sur les créatures; s'abaisser sous la main de Dieu.

Vendredi, 17 novembre (1690.)

Je suis très-sincèrement affligé, madame, du malheur de messieurs vos frères; mais, pendant que les hommes les abandonnent, il faut intéresser Dieu par votre patience à les secourir. Il est l'asile de ceux qu'on persécute, et le consolateur des affligés. Il vous

éprouve par les choses qui arrivent à messieurs vos frères; mais il ne vous éprouve que pour vous détacher, et pour vous rendre digne de lui. *Quiconque,* dit-il [a], *aime ou son père, ou sa mère, ou ses frères,* etc. *plus que moi, n'est pas digne de moi.* Il faut lui sacrifier la chair et le sang; il faut vous sacrifier vous-même. Il est le meilleur de nos amis, et le plus proche de nos parens. Hélas! madame, qu'attendiez-vous des hommes? vous ne les connoissiez donc pas. Ils sont foibles, inconstans, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent; les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir, et vous perce la main.

Pour la pratique, voici ce que je pense : Dieu vous a touchée au vif en vous humiliant; le médecin charitable a mis le remède sur l'endroit malade et sensible : tant mieux; c'est qu'il veut vous guérir. Taisez-vous; adorez celui qui vous frappe; n'ouvrez la bouche que pour dire : Je l'ai bien mérité. Tous les discours contre le Roi et la Reine ne serviroient qu'à vous venger, sans vous servir. Vous leur feriez du mal sans vous faire aucun bien; ainsi vous ne pouvez en conscience parler : ce déchaînement seroit scandaleux. Pour moi, je crois que Dieu vous attendoit en cette occasion; elle décidera pour votre avancement spirituel. Si vous perdez le fruit d'une telle croix, vous serez doublement malheureuse, et vous manquerez à Dieu d'une manière très-dangereuse. Mais combien de grâces attachées à cette croix, si

(a) *Matth.* x. 37.

vous la portez courageusement! C'est par là que vous entrerez dans une nouvelle voie pour courir vers la perfection évangélique. N'hésitez donc pas, madame; quelque amer que soit le calice, avalez-le jusqu'à la lie, comme Jésus-Christ. Je le prie de vous en donner la force, et de ne permettre pas que vous vous abandonniez aux saillies injustes du ressentiment. Jésus-Christ est mort pour ceux qui le faisoient mourir, et il nous a enseigné à aimer, à bénir, à aider par nos prières ceux qui nous maudissent et nous persécutent. Redoublez vos prières dans ces temps de trouble et de tentation. Vous trouverez dans le cœur de Jésus-Christ mourant sur la croix, tout ce qui manque au vôtre pour aimer ceux que votre orgueil voudroit haïr et confondre.

216.

Sur la compassion qu'elle doit témoigner à son frère disgracié.

Dimanche, 19 novembre (1690.)

Vous pouvez, madame, témoigner à monsieur votre frère beaucoup de tristesse, de douleur, et même d'accablement, sur les malheurs qui lui arrivent. Vous pouvez y ajouter un grand empressement pour chercher les moyens innocens de le secourir; mais il faut éviter de lui montrer du ressentiment contre les gens qui sont contre lui : ce seroit aigrir son esprit, et autoriser la passion de haine et de vengeance que vous devez tâcher d'apaiser. Ne lui racontez que les faits précis qui lui sont nécessaires pour entendre la suite de ses affaires, et pour prendre les partis convenables

à son véritable intérêt; ne lui dites point les circonstances qui ne vont qu'à envenimer le cœur : vous lui épargnerez non-seulement des tentations, mais encore beaucoup de peine d'esprit. Si vous voulez demain lundi venir dans l'entresol de Mme la duchesse de Beauvilliers, j'y serai à sept heures trois quarts, après l'étude du soir. Je serois ravi, madame, d'aller vous rendre mes devoirs chez vous; mais vous y seriez moins libre, et je serois un peu embarrassé à le faire.

217.

Voir ses fautes avec humilité, mais sans trouble.

Mercredi, 4 avril (1691.)

Je suis bien fâché, madame, de ce que vous faites si mal; mais ce qui m'en console est que vous êtes mécontente de vous. Ce mécontentement sincère vaut mieux qu'une merveilleuse conduite, dont on se sait bon gré. Si vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir ce soir, je serai libre environ à six heures, et je me rendrai dans l'endroit que vous me marquerez. Quoique je tâche de vous endurcir contre vos croix, et même contre le découragement causé par vos fautes, je ne laisse pas d'être touché de vos embarras.

218.

Porter ses croix avec paix et humilité.

Samedi, 2 juin (1691.)

Vous voulez bien, madame, que je me dispense d'aller chez vous, à cause d'un gros rhume qui me fait garder ma chambre. Il ne m'a pas empêché de faire un projet de lettre que je vous envoie. Vous en prendrez sans façon, s'il vous plaît, ce que vous jugerez à propos, et ne douterez point de ma bonne volonté. Je prie Dieu, non de vous délivrer de vos croix, si elles vous sont nécessaires, mais de vous les faire porter avec un courage humble et paisible. La nature n'inspire qu'un courage fier, dédaigneux, et irrité contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier. Soyez donc grande en Dieu et point en vous, grande par la douceur et la patience, petite par l'humilité.

219.

Pardonner facilement aux autres leurs préventions.

A Versailles, 17 juin (1691.)

Vous avez toujours, madame, à souffrir et des autres et de vous-même. Si vous n'aviez à souffrir que des autres, et que vous n'éprouvassiez en vous aucune des misères que vous condamnez en autrui, le pauvre prochain vous paroîtroit un monstre à étouffer. Mais Dieu permet que vous ayez beaucoup à

souffrir de votre humeur hautaine, injuste et révoltée, pour vous apprendre à supporter tout ce qu'il y a d'impatientant dans les personnes imparfaites. Remarquez, madame, que l'amour-propre est insatiable, et qu'il veut toujours murmurer. Vous vous seriez crue trop heureuse, il y a quelques mois, si on vous eût promis la délivrance de monsieur votre frère, et la joie de le voir deux jours avant qu'il s'en retournât servir son roi. Tout cela est venu; et loin de remercier Dieu d'une grâce si inespérée, vous vous plaignez de l'avoir vu si peu. Prenez garde que vous ne le voyiez trop long-temps.

Pourquoi vous irritez-vous contre le roi et la reine d'Angleterre? Peut-être sont-ils, par des raisons secrètes, dans l'impuissance de faire ce que vous voudriez; peut-être demandez-vous trop; peut-être ont-ils d'autres idées que vous, par la prévention où on les aura mis. Quoi! la prévention est-elle chez vous un crime irrémissible? N'est-ce pas une foiblesse ordinaire aux hommes? et où sont ceux qui s'en garantissent, quelque bonne intention qu'ils aient? N'avez-vous jamais été prévenue en rien? ne sauriez-vous pardonner aux autres de l'être? Revenez, madame, aux sentimens d'humanité, en attendant que la charité dompte votre cœur. Si vous ne pouvez entièrement vous modérer et vous retenir, du moins humiliez-vous; gourmandez votre orgueil, sans vous décourager. Tâchez de vous apaiser en silence devant Dieu, comme une mère apaise son enfant sanglottant sur ses genoux. Peu à peu le calme reviendra avec le recueillement. Pourvu que vous profitiez du loisir de Dinan pour être exacte à lire et à prier, tout ira

ira bien. Les croix vous sont nécessaires; et Dieu, qui vous aime, ne vous en laisse point manquer. Je le prie d'y ajouter la force de les porter.

220.

Conserver la paix au milieu des croix; adorer la main qui nous les envoie.

A Versailles, 23 juin (1691.)

Je ne puis, madame, être aussi sensible que je voudrois l'être à votre douleur. J'y vois tant de marques de miséricorde, et une si grande moisson de grâce pour vous, que si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. Vous perdez l'espérance, et sans espérance vous trouvez la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve. Voilà précisément comme Dieu vous veut; il vous pousse jusque-là pour vous détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il, que d'embrasser la croix qu'il vous présente, et de vous laisser crucifier? Quand il vous aura bien crucifiée, il vous consolera. Mais il ne fait pas comme les créatures, qui donnent des consolations empoisonnées, pour nourrir le venin de l'amour-propre; il ne console qu'après avoir ôté toute ressource à la nature superbe et molle. La paix que vous trouvez dans la soumission, sans aucun adoucissement extérieur des affaires, est un grand don. Par là Dieu vous accoutume à être exercée sans être abattue. Quoique la nature lâche et sensible s'abatte, le fond demeure soutenu. C'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche. La vue de Dieu, qui a tout droit sur sa créature, et celle de vos misères, qui ne

méritent qu'humiliation et croix, sont le pain dont il faut vous nourrir dans cette épreuve. Vous y consentez; mais vous ne pouvez comprendre pourquoi Dieu frappe sur l'innocent pour purifier la coupable. Sachez, madame, que personne n'est innocent, et ne peut entrer en jugement avec lui. Que savez-vous si le même coup qui vous humilie, n'humiliera point aussi monsieur votre frère sous la puissante main de Dieu? Il faut adorer ses profonds conseils sans les pénétrer. Peut-être veut-il préparer de loin, par tant de malheurs, monsieur votre frère à se tourner solidement vers lui; peut-être que vous vous réjouirez tous deux un jour de ce qui vous afflige maintenant. Laissez faire Dieu, madame; les hommes ne peuvent rien. Quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter, et à nous relever du précipice par sa seule main. Mais quoi qu'il fasse pour monsieur votre frère, songez à vous, pour accepter la croix, et pour adorer la main qui vous en charge afin de vous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout, qui ne dit jamais, C'est trop; qui compte non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant; qui ne veut de consolation, qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté!

221 * R.

Avantages des croix supportées chrétiennement.

A Versailles, 9 septembre (1691.)

Je suis bien honteux, madame, de n'avoir appris que depuis deux heures que vous avez été malade. On m'avoit bien dit que vous étiez à Paris dans un régime et dans l'usage de certains longs remèdes, que vous m'aviez dit que vous vouliez faire avant le voyage de Dinan; mais je ne savois point que vous fussiez moins bien qu'à l'ordinaire, et je suis tout honteux d'être si mal informé des choses auxquelles je prends tant d'intérêt. On m'assure, madame, que nous aurons l'honneur de vous voir à Fontainebleau, et qu'avec beaucoup de souffrances vous ne laissez pas de sentir que la nature surmonte le mal. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux pour vous dans la maladie; une ressource pour guérir, et en même temps le fruit de la croix. Je prie celui qui vous fait souffrir de vous donner la paix et la soumission dans la douleur.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir, et satisfaire à la justice de Dieu! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines mériterions-nous en rigueur! Une éternité de supplices changés en quelques dartres; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte, où l'on adore avec consolation

* *Sentimens chrét.* partie du n. XXIX; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 278.

et espérance la main dont on est frappé par miséricorde : de telles croix méritent des remercîmens, et non pas des plaintes. Ce sont des grâces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Vous eût-il couverte de la lèpre, il vous épargne encore. La lèpre de l'orgueil, du péché, et de l'idolâtrie de soi-même, étoit bien plus affreuse. C'est de quoi il vous a guérie. Il me tarde, madame, de vous demander à Fontainebleau comment vous vous trouvez de la pénitence et de la retraite où Dieu vous a mise. Celles qu'on choisit ne sont rien; il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

222.

Ne point ajourner ses projets de perfection. Le parfait amour chasse la crainte.

A Versailles, 17 septembre (1691.)

Je suis ravi, madame, d'apprendre que votre santé se rétablit. Les sentimens où vous me témoignez être font voir que la croix n'est jamais sans fruit, quand on la reçoit en esprit de sacrifice. J'espère, madame, que nous aurons l'honneur de vous revoir à Fontainebleau avec un renouvellement de grâce et de détachement du monde. Vous avez bien raison de croire qu'il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme. Cette situation libre n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais, et il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Vous n'êtes point à vous, et Dieu ne vous demande que ce qui

dépend de vous. Les Israélites dans Babylone soupiroient après Jérusalem; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé jusqu'au temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner! Peut-être ferez-vous comme ces Israélites.

Ce que vous me mandez de Mme de la Sablière [1] me touche et m'édifie. Je ne l'ai vue qu'une fois; mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur: c'est l'époux qui est jaloux, et qui écarte tout le reste. Pour la mort, elle ne trouble que les personnes charnelles et mondaines. *Le parfait amour chasse la crainte* [a]. Ce n'est point par se croire juste qu'on cesse de craindre; c'est par aimer simplement, et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime.

(1) Mme de la Sablière est connue pour avoir donné chez elle asile à La Fontaine, qui lui adressa une de ses fables. (Liv. VIII. 1.) Après avoir vécu dans le grand monde et à la cour, où elle se distingua par ses qualités solides et brillantes, par l'étendue et la variété de ses connoissances, la mort de son mari, et le refroidissement du marquis de la Fare qui l'avoit aimée avec passion, la ramenèrent à la pratique de la religion. Elle consacra les dernières années de sa vie à soulager les pauvres et les malades. « C'étoit, dit Dangeau, » (*Journal*, 9 *janvier* 1693) une femme qui avoit une grande réputation par » son esprit, et qui, depuis long-temps, étoit retirée aux Incurables, où elle » menoit une vie fort austère et fort exemplaire. » On a d'elle des *Pensées chrétiennes*, imprimées quelquefois à la suite des *Maximes* du duc de la Rochefoucauld. Elle mourut le 8 janvier 1693. Voyez à son sujet les lettres de Mme de Sévigné des 21 juin et 14 juillet 1680; tom. VI, édit. de Blaise, 1818, in-8°, pag. 335 et 373.

(a) *I Joan.* IV. 18.

Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de grâce.

N'auriez-vous point la bonté, madame, puisque vous écrivez à la malade, de lui témoigner combien je me réjouis selon la foi de ce que Dieu met en elle, et combien j'espère que tous ses maux seront des biens?

223.

Il lui indique un lieu où elle pourra le voir, et badine sur son humeur.

Jeudi, 20 septembre (1691.)

Si vous voulez, madame, venir tantôt vers les sept heures chez Mme la duchesse de Chevreuse, j'espère qu'elle nous recevra charitablement, quoique je n'aie point encore mis le pied à sa porte. Vous voyez par là, madame, que je ne suis pas moins sauvage pour elle que pour vous. Je ne le suis plus même pour vous, ce me semble : vos peines m'ont ôté mon humeur farouche.

224.

Recevoir les humiliations comme venant de la main de Dieu.

A Versailles, 15 novembre (1691.)

Il y a long-temps, madame, que je ne vous ai donné aucune marque de mon respect; mais je n'ai cessé de demander de vos nouvelles à tous ceux qui pouvoient m'en dire, et de parler de vos peines avec

les personnes qui s'y intéressent. Dieu vous a donné une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est douloureux; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine : vous êtes courageuse et dure contre vous-même, pour souffrir patiemment; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre foible : il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même, et à craindre que les autres ne s'en dégoûtent. C'est Dieu qui le fait, et tout ce qu'il fait est bien, et tout ce qu'il fait est miséricorde. Il faut qu'il écrase notre amour-propre et notre orgueil. Adorons sa main, et humilions-nous. Je le prie, madame, de vous donner, pour le corps et pour l'esprit, tout ce que sa bonté doit répandre sur vous.

225.

Félicitations à la comtesse sur l'adoucissement à la disgrâce de son frère.

Vendredi, 30 novembre (1691.)

J'APPRENDS, madame, que l'éloquence de M. le comte de Gramont a fait plus que vous n'osiez espérer pour la liberté de monsieur votre frère. Souffrez que je vous en témoigne ma joie dans ce billet, en attendant que je puisse, dans quelque entresol, ou auprès de la petite cheminée de marbre blanc, vous dire combien je prends de part à cet heureux succès.

226.

Ne point ajourner sa perfection; la faire consister dans la fidélité aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

J'AURAI de la peine, madame, à me souvenir des choses que je vous dis dimanche dernier. Toute l'idée qui m'en reste est, ce me semble, que je vous dis deux choses : la première, que nous devions nous sanctifier dans l'état où la Providence nous a mis, sans nous faire des projets ou des desseins de vertu pour l'avenir ; et la seconde, que nous devions avoir une fort grande fidélité à Dieu dans les plus petites choses.

La plupart des gens passent la meilleure partie de leur vie à connoître et à regretter leur manière de vivre, à se proposer de la changer, à se faire des règlemens pour un temps qu'ils espèrent avoir et qui souvent ne leur est point donné, et à perdre ainsi en résolutions un temps qu'ils devroient employer à faire de bonnes œuvres, et à travailler utilement à leur salut.

Il faut, madame, regarder ces sortes d'idées comme une tentation fort dangereuse. Notre salut est l'ouvrage de tous les jours et de tous les momens de notre vie. Il n'y a point de temps plus propre pour le faire, que celui que Dieu nous donne maintenant par sa miséricorde, parce que nous l'avons aujourd'hui, et peut-être nous ne l'aurons pas demain. Le salut ne se fait point en désirant de le faire, mais en s'y appliquant de tout son mieux. L'incertitude

dans laquelle nous vivons nous doit faire comprendre que notre volonté doit être arrêtée par cette seule affaire, et que toute autre occupation est indigne de nous, puisqu'elle ne nous conduit point à Dieu, qui doit être la fin de toutes nos actions, et qui est le *Dieu de notre salut,* qui est le nom que David lui donne souvent dans les Psaumes.

Pourquoi, madame, faisons-nous des projets de perfection? C'est que nous les croyons nécessaires pour nous sauver. Pourquoi différons-nous donc de les exécuter, puisqu'il est aussi nécessaire que nous travaillions aujourd'hui à notre salut, que d'ici à dix ans; à la cour, comme dans une vie plus retirée? Il faut toujours prendre le plus sûr dans l'affaire de son salut : ou on perd tout, ou on gagne tout. L'état de la vie auquel Dieu nous a appelés est sûr pour nous, quand nous y remplissons tous nos devoirs. Si Dieu eût prévu que dans les cours des princes on n'eût pas pu se sauver, il nous auroit commandé de n'y jamais demeurer. Bien loin de nous avoir fait ce commandement, c'est lui qui fait les rois et qui règle leurs cours, et qui permet que la naissance ou les emplois qu'on y a y donnent entrée. Il veut donc qu'on s'y sauve, et qu'on y trouve le chemin qui conduit au ciel, qui consiste dans l'attachement à la vérité, à cette vérité, dis-je, que Jésus-Christ nous a dit nous devoir délivrer [a], c'est-à-dire, nous retirer de tous les dangers auxquels on est exposé en ce monde.

Tant plus, madame, vous en rencontrez dans l'état où vous êtes, tant plus aussi vous devez veiller sur

(a) *Joan.* VIII. 32.

vous-même, pour n'y pas succomber. Veiller sur soi, c'est être attentif à Dieu; c'est l'avoir toujours présent; c'est rentrer en soi-même; c'est ne se point dissiper ou distraire volontairement parmi les créatures; c'est aimer, autant qu'on le peut, la retraite, les saints livres et la prière; c'est *répandre*, comme dit le Prophète [a], *son cœur en la présence de Dieu*; c'est le trouver en soi-même; c'est le chercher par la ferveur de ses désirs; c'est l'aimer plus que toutes choses, et éviter tout ce que nous savons lui déplaire. Cette vertu, madame, est la vertu de tous les états; elle est d'un merveilleux secours à la cour, et je ne trouve rien qui puisse aider davantage à n'aimer point le monde, au milieu du monde, que l'usage qu'on en sait faire. Rendez-vous-la donc familière, madame, et tâchez de n'oublier jamais que vous êtes avec Dieu, et que Dieu est en vous, afin que vous vous conserviez toujours fidèle à son service.

Accoutumez-vous à adorer souvent sa sainte volonté par une humble soumission de la vôtre à ses ordres et à sa providence. Priez-le qu'il vous soutienne, de peur que vous ne tombiez. Suppliez-le qu'il achève en vous son ouvrage, et que vous ayant inspiré le désir de vous sauver dans l'état où vous êtes, vous vous sauviez en effet dans l'état où il vous a mise. Il ne demande pas de vous de grandes choses pour y réussir. *Le royaume de Dieu est au dedans de vous-même*; c'est ce que Jésus-Christ nous dit dans son Évangile [e] : nous l'y rencontrons quand nous le voulons. Faisons ce que nous savons qu'il dé-

(a) *Ps.* LXI. 9. — (e) *Luc.* XVII. 21.

mande de nous; mais dès que nous connoissons sa volonté, ne nous épargnons point, et soyons-lui très-fidèles. Cette fidélité ne doit pas seulement nous engager à faire de grandes choses pour son service, et pour notre salut, mais toutes celles indifféremment qui se présentent, et qui sont de l'état où nous sommes. Si on ne se sauvoit que par de grandes actions, il y auroit peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes, quand Dieu les demande de nous : elles ne sont petites qu'en elles-mêmes; elles sont toujours grandes, dès qu'elles sont faites pour Dieu, qu'elles nous conduisent à Dieu, et qu'elles nous servent de moyens pour le posséder éternellement.

Souvenez-vous, madame, qu'il nous a dit dans l'Évangile [(a)], que *celui qui seroit infidèle dans les petites choses le seroit aussi dans les grandes, et que celui qui seroit fidèle dans les plus petites le seroit aussi dans les plus considérables*. Il me semble qu'une ame qui désire être très-sincèrement à Dieu, n'examine jamais si une chose est petite ou grande. Il lui suffit de savoir que celui pour l'amour duquel elle le fait est infiniment grand, et qu'il mérite que toutes les créatures soient uniquement occupées à lui donner la gloire qui lui est due, et qu'on ne lui rend que dans l'accomplissement de sa volonté.

Pour vous, madame, je crois que vous devez recevoir vos croix comme votre principale pénitence; les

(a) *Luc.* XVI. 10.

importunités du monde doivent vous détacher de lui, et vos misères doivent vous détacher de vous. Portez en paix ce fardeau perpétuel, et vous ne cesserez d'avancer dans la voie étroite. Elle est étroite par les peines qui serrent le cœur; mais elle est large par l'étendue que Dieu donne au cœur par le dedans. On souffre, on est environné de contradictions, on est privé des consolations même spirituelles; mais on est libre, parce qu'on veut tout ce qu'on a, et on ne voudroit pas s'en délivrer. On souffre sa propre langueur, et on la préfère aux états les plus doux, parce que c'est le choix de Dieu. Le grand point est de souffrir sans se décourager.

227.

Dispositions qui conviennent au temps de l'Avent.

Le temps de l'Avent nous doit inspirer, madame, de grands désirs de nous donner à Dieu, de préparer notre cœur pour recevoir la plénitude de ses grâces, et nous disposer à renaître avec Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, à profiter des fruits de sa naissance par l'union que nous devons avoir avec lui, et que le seul amour de Dieu peut former en nous.

Nous devons nous persuader qu'on dit à chacun de nous en particulier ce que saint Jean disoit autrefois aux Juifs, pour les exciter à faire pénitence : *Préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers* [a], afin qu'il trouve vos cœurs en état de le recevoir et d'y répandre ses bénédictions.

(a) *Matth.* III. 3.

Cette préparation du cœur consiste dans un désir ardent de le posséder. C'est pourquoi la sainte Eglise nous fait souvenir en ce temps des désirs des saints patriarches qui soupiroient après la venue du Messie, qui, pour cela, est appelé dans les saintes Écritures le Désiré ou le Désir de tous les peuples. Nous excitons en nous ces désirs dans l'oraison, lorsque nous répandons nos cœurs en la présence de Dieu, et que nous le supplions de venir en nous pour en prendre possession. Jésus-Christ nous a lui-même enseigné cette manière de prier, quand il nous a ordonné de demander à son Père que son règne arrive, c'est-à-dire qu'il règne paisiblement en nous, et que nous soyons par amour attachés à ses lois et à son Évangile.

Nous ne pouvons mieux former en nous ces désirs que dans la solitude. C'est pourquoi, madame, je vous conseille de vous retirer le plus souvent et le plus long-temps que vous le pourrez, pour attirer sur vous les grâces de Dieu; étant persuadée que, comme Dieu fit autrefois entendre sa voix à Jean-Baptiste dans les déserts, et que ce fut dans ces lieux écartés de la foule du monde, qu'il donna au peuple la connoissance du Messie, il vous éclairera aussi, et vous remplira de ses grâces et de son esprit, quand, dans la retraite, vous tâcherez de vous occuper de lui, et le prierez de vous donner part à ses mérites.

Je crois donc, madame, qu'il est à propos que vous employiez beaucoup de temps à la prière, et que vous preniez pour le sujet de vos oraisons le troisième chapitre de saint Matthieu, une partie du premier chapitre de saint Marc, le troisième de saint Luc, et le premier de saint Jean. Vous y trouverez

les sujets des exhortations de saint Jean-Baptiste au peuple, qui contiennent ce que nous devons faire pour nous disposer à profiter de la venue de Jésus-Christ dans le monde et dans nos cœurs.

Nous pouvons réduire tout ce qu'il a dit aux choses suivantes :

1° A la pénitence, qui nous doit porter à nous éloigner du monde, à pleurer l'attachement que nous y avons pu avoir, et à embrasser les maximes de l'Evangile pour marcher dans la voie étroite;

2° A des sentimens d'une profonde humilité, nous estimant indignes de paroître devant Jésus-Christ, beaucoup plus de nous unir à lui, et de le recevoir en notre cœur;

3° A un grand courage et une fermeté inébranlable pour le bien, ne nous décourageant jamais à la vue des difficultés qui s'y rencontrent, et résistant avec vigueur au torrent du monde.

228.

Avantages des croix.

A Versailles, 22 décembre (1691.)

Je vous assure, madame, que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a causé une sensible joie. J'y apprends que vous vous portez mieux, que vous devez revenir ici au commencement de l'année, et ce qui est encore meilleur, que vous avez tâché de faire un bon usage de vos croix. Ce qui attaque votre délicatesse et votre propreté dédaigneuse va droit au but. Dieu sait bien choisir ce qu'il nous

faut, et tous les coups dont il nous frappe sont des miséricordes. Votre mal vous vaut mieux que tous les talens naturels qui vous ont attachée au monde. Vous êtes fort heureuse de faire cette pénitence; elle doit vous apprendre à ne mépriser rien, à n'avoir horreur de rien, à ne vous préférer à personne, à supporter les misères d'autrui. La lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre, et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paroîtroit bien plus horrible et plus contagieuse que les plus sales maladies, qui ne défigurent que la chair. J'attends, madame, avec une sincère impatience votre retour; personne n'en sera plus touché que moi, et n'a plus de respect pour vous.

229.

Dérober quelques heures aux embarras, pour se fortifier par les exercices de piété.

Vendredi, 21 mars (1692.)

Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir; c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. Je n'oserois vous aller chercher entre M. le comte de Gramont et tous ces autres gens qui vous tiennent si bonne compagnie : à parler bien sérieusement, je vous plains de vos embarras. Vous auriez grand besoin de certaines heures libres, où vous pussiez vous recueillir. Tâchez de les dérober, et comptez que ces petites rognures de vos journées seront le meilleur de votre bien. Surtout, madame, sauvez

votre matin, et défendez-le comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns; nettoyez la tranchée, et puis renfermez-vous dans votre donjon. L'après-dinée même est trop longue, pour ne reprendre point haleine.

Le recueillement est l'unique remède à vos hauteurs, à l'âpreté de votre critique dédaigneuse, aux saillies de votre imagination, à vos impatiences contre ceux qui vous servent, à votre goût pour le plaisir, et à tous vos autres défauts. Ce remède est excellent, mais il a besoin d'être fréquemment renouvelé. Vous êtes une bonne montre, mais dont la corde est courte, et qu'il faut remonter souvent. Reprenez les lectures qui vous ont touchée; elles vous toucheront encore, et vous en profiterez mieux que la première fois. Supportez-vous vous-même, sans vous flatter ni décourager. On trouve rarement ce milieu; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne intention, ou bien on désespère de tout. N'espérez rien de vous; attendez tout de Dieu. Le désespoir de notre propre foiblesse, qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondemens de tout l'édifice spirituel. Quand vous n'aurez pas de grands temps à vous, ne laissez pas de profiter des moindres momens qui vous restent. Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce qu'on souffre. Voilà le vrai royaume de Dieu au dedans de nous, que rien ne peut troubler.

230.

230.

Sur la mauvaise santé du comte de Gramont.

A Versailles, 1 novembre (1692.)

Je ne puis, madame, savoir la continuation de la mauvaise santé de M. le comte de Gramont, sans vous témoigner la part que je prends à votre peine. Elle vient dans un temps où vous sembliez avoir plus besoin de soulagement que de croix et d'épreuves; mais Dieu seul sait ce qu'il nous faut, et il n'y a qu'à le laisser faire aux dépens de la nature. Je souhaite donc, madame, qu'il vous donne un redoublement de patience et de courage, pour secourir le malade, et pour satisfaire à tous ses besoins. Ceux du corps ne sont pas les plus grands, et je prie Dieu de vous donner des paroles assez fortes, pour lui mettre dans le cœur les vérités du salut. Personne ne vous sera jamais, madame, plus sincèrement ni plus respectueusement dévoué que moi.

231.

Fruits que l'on doit retirer des embarras et des contradictions de la vie.

Mardi, 4 novembre (1692.)

Vous ne devez point douter, madame, de ce qui fait votre consolation dans vos embarras. C'est Dieu qui les veut faire servir à vous détacher de vous-même et des commodités de la vie. Le recueillement et la ferveur seroient moins propres à rabaisser votre hau-

teur naturelle, et à crucifier vos sens trop amollis. Par votre propre choix tendez toujours à la lecture, à la prière, à la solitude et au silence. Tenez ferme; retranchez-vous, surtout le soir, pour vous préparer une matinée plus libre; mais quand la Providence vous entraîne dans des embarras inévitables, ne vous troublez point; vous trouverez Dieu partout où il vous aura menée, dans les affaires les plus embrouillées, comme à l'oraison la plus tranquille. Vous y trouverez, avec la nourriture intérieure, la mort à vous-même. Quand les dames dont vous parlez seront ici, je serai ravi qu'elles me procurent l'honneur de vous voir. Cependant je prie Dieu de tout mon cœur qu'il soit votre lumière dans les conjonctures où vous vous trouvez. En vérité, madame, je pense souvent à vous, et aux grâces dont vous avez besoin, lors même que vous croyez peut-être que je n'y songe pas. Rien ne surpasse le zèle avec lequel je vous suis dévoué.

232 * R.

Sur la maladie du comte de Gramont. Avantages des croix.

A Versailles, mercredi 12 novembre (1692.)

Je suis ravi, madame, des bonnes nouvelles que vous me faites l'honneur de me donner de M. le comte de Gramont. Je lui souhaite plus que jamais une longue et heureuse vie, puisqu'il pense sérieusement à en faire un bon usage. Si je croyois que je pusse le

* *Sentimens chrét.* partie du n. XXIX; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 274.

voir sans l'incommoder, je tâcherois de me dérober un de ces jours dans l'entre-deux de nos études du matin et du soir, pour aller le féliciter sur ses bonnes intentions; mais je ne voudrois aller faire l'empressé, pour courir sur le marché des autres, ni prendre un ton de harangue. D'ailleurs je ne sais même si ma santé me le permettra; car elle est assez mauvaise depuis quinze jours. Ayez donc, s'il vous plaît, madame, la bonté de pressentir doucement M. le comte sans m'engager à rien. Il a tous les meilleurs secours que vous pouvez lui souhaiter. Si je faisois ce voyage, ce seroit non pour son besoin, mais pour vous témoigner mon zèle, et avoir simplement l'honneur de vous voir tous deux. Mandez-moi sans façon ce que vous pensez là-dessus.

Pour vous, madame, vous n'avez qu'à porter patiemment votre croix. Les choses pénibles que vous croyez qui se mettent entre Dieu et vous ne seront que des moyens pour vous unir à lui, si vous les souffrez humblement. Les choses qui nous accablent, et qui confondent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous recueillent et qui nous animent. Vous avez plus de besoin qu'un autre d'être abattue, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en vous-même. Plus la plaie est profonde, plus il faut que l'incision soit grande et douloureuse. Tout ce que vous souffrez, c'est l'opération de la main de Dieu qui veut vous guérir d'un mal que vous ne sentiez pas, et qui est mille fois plus grand que ceux dont la nature se plaint. L'orgueil est plus sale que vos abcès, et vous n'en avez pas horreur. Ne perdez point courage, madame :

livrez-vous à la main de Dieu, qui vous frappe par miséricorde, et au dehors par vos embarras, et au dedans par l'infirmité. Il vous aime, et veut que vous l'aimiez avec Jésus-Christ sur la croix. Attendez tout de lui, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

233.

Il souhaite que le comte de Gramont agisse noblement avec Dieu, comme il a fait avec le monde.

A Versailles, 25 janvier (1693.)

Je fus bien fâché, madame, de n'avoir point l'honneur de vous voir quand vous vîntes ici la dernière fois. J'espère que la bonne santé de M. le comte de Gramont vous permettra d'y revenir bientôt, et d'y demeurer plus long-temps. Cette bonne santé est, dit-on, admirable; elle est le don de Dieu, et il ne seroit pas juste de s'en servir contre lui. Il faut que M. le comte ait un procédé net et plein d'honneur avec Dieu, comme il l'a toujours eu avec le monde. Dieu s'accommode des sentimens nobles. La vraie noblesse demande de la fidélité, de la fermeté et de la constance. Un homme si reconnoissant pour le Roi, qui ne donne que des biens périssables, voudroit-il être ingrat et inconstant pour Dieu, qui donne tout? Je ne saurois le croire, et je ne veux pas seulement le penser. Je crois avoir vu son bon cœur, et j'en espère un courage à mépriser la mauvaise honte et les froides railleries. Vous saurez mieux que personne, madame, le précautionner contre les habitudes et les engagemens insensibles des compagnies. Il doit pen-

ser sérieusement que sa guérison, qui retarde sa mort, ne fait que la retarder un peu, et que la plus longue vie sera toujours courte. Pour moi, qui ne veux point prêcher, je me borne à me réjouir avec vous, madame, de cette heureuse guérison. Il me tarde d'avoir l'honneur de vous voir tous deux ici en pleine santé, et dans les mêmes sentimens. Vous savez, madame, mon zèle et mon respect.

234.

Ne faire aucun pas, même dans le bien, sans prendre conseil; exhortation à la petitesse et à la simplicité d'esprit.

A Versailles, 28 mars (1693.)

Je vous remercie très-humblement, madame, de m'avoir fait part de cette lettre [1] : elle est bonne et touchante. J'aime encore mieux son humilité et sa défiance de lui-même, que toute sa ferveur. Pourvu qu'il ne fasse aucun pas, même dans le bien, que par les conseils d'une personne sainte et expérimentée, tout ira à merveille; mais le bien n'est plus bien dès qu'on le fait à sa mode. Le premier et l'unique bien solide est de mourir sans réserve à sa propre volonté et à son propre jugement. Je vous plains dans vos embarras; mais pourvu que vous soyez fidèle à tout ce que vous pouvez, Dieu suppléera par lui-même à ce que vous ne pouvez pas, dans la sujétion continuelle où sa providence vous met. Ce que je vous souhaite le plus, est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion lumineuse,

(1) C'étoit vraisemblablement une lettre du comte de Gramont à la comtesse.

haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple, et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce.

235 * R.

Eviter la prévoyance inquiète de l'avenir; fruits que nous devons retirer des contradictions intérieures; vanité des biens de la terre.

A Issy, 25 mai (1).

Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes, par une prévoyance inquiète de l'avenir, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre, et en nous efforçant de suppléer à sa providence par notre providence propre. Le fruit de notre sagesse est toujours amer, et Dieu le permet pour nous confondre, quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous : peut-être n'y sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avons prévu. Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache, et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond con-

* *Sentimens chrét.* partie du n. XXIX; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 279.

(1) On lit au dos de l'original cette note, de la main de l'impératrice Marie-Thérèse : *Lettre de M. L. de F. sur le paines qui viennent de la part du prochain.*

seil. Adorons sans voir; taisons-nous; demeurons en paix.

Les croix du moment présent apportent toujours leur grâce, et par conséquent leur adoucissement avec elle; on y voit la main de Dieu qui se fait sentir. Mais les croix de prévoyance inquiète sont vues au-delà de l'ordre de Dieu : on les voit sans grâce pour les supporter; on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce. Ainsi tout y est amer et insupportable : tout y est noir; tout y est sans ressource, et l'ame qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve plus que mort et révolte sans consolation au dedans d'elle-même. Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu, et que d'oser violer son secret dont il est jaloux. *A chaque jour,* dit Jésus-Christ, *suffit son mal;* le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur, et cela suffit : il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse; qu'il frappe ou qu'il console; qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures; qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage, et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie, et que sa volonté s'accomplisse en nous? Sortons de nous-mêmes; plus d'intérêt propre, et la volonté de Dieu, qui se développe à chaque moment en tout, nous consolera aussi en chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous, ou en nous aux dépens de nous-mêmes. Les contradictions des hommes, leur inconstance, leurs injustices mêmes,

nous paroîtront les effets de la sagesse, de la justice, et de la bonté invariable de Dieu : nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles et corrompus.

Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très-réel, et digne d'éternelle louange du côté de Dieu. Les hommes, quelque grands qu'ils paroissent, ne sont rien en eux-mêmes : mais que Dieu est grand en eux ! C'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur ses élus. Il emploie et le dedans et le dehors, et la corruption des autres hommes, et nos propres imperfections, et notre propre sensibilité; en un mot, il emploie tout à notre propre sanctification; il remue le ciel et la terre; rien ne se fait que pour nous purifier, et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est point Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante, que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement, que l'homme nouveau naît en nous.

Quoi! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre ! C'est ce que

nous souhaitons tous les jours qu'il fasse, et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons; notre lâcheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu. Je dis que nous éprouvons, dans les peines de la vie, le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu : le néant, parce qu'il y a un vide infini dans tout ce qui n'est pas le bien infini et l'unique bien; de plus, on y trouve le mensonge. La créature promet beaucoup, et elle ment. Le néant paroît quelque chose; mais il n'est rien qu'un néant menteur. Que ne fait-il point espérer! mais, dans le fond, que donne-t-il? Vanité et affliction d'esprit de toutes parts sous le soleil, mais surtout dans les plus hautes places. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs; car il est également rien partout : mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse, mais qui est plus ornée; elle allume les espérances, elle irrite les désirs, mais elle ne remplit jamais le cœur. Ce qui est vide soi-même, ne sauroit rien remplir. Ces créatures foibles et malheureuses, qui sont les divinités de la terre, ne peuvent donner la force et le bonheur qu'elles n'ont pas. Va-t-on puiser de l'eau dans une fontaine tarie? Non, sans doute. Pourquoi donc vouloir aller puiser la paix et la joie chez ces grands qu'on voit soupirer, qui mendient eux-mêmes de l'amusement, et que l'ennui vient dévorer au milieu de tous les appareils de plaisir? Que ceux-là soient faits semblables à eux, qui mettent leur confiance en eux, ainsi que le prophète le disoit pour ceux qui adoroient les idoles [a]. Mettons nos espé-

(a) *Ps.* CXIII. 8.

rances plus haut, et dans un lieu plus inaccessible aux accidens de cette vie.

Enfin j'ai dit que la vanité et le mensonge se trouvent dans tout ce qui n'est pas Dieu : par conséquent ils se trouvent aussi en nous-mêmes. Le néant : hélas! qu'y a-t-il de si vide et qui soit plus néant que notre cœur? Le mensonge : qu'est-ce que nous ne nous promettons pas à nous-mêmes? Mais nos promesses sont pleines de mensonge; heureux celui qui en est à jamais détrompé! Notre cœur est aussi vain et aussi faux que tout ce qu'il y a au dehors de plus corrompu. Ne méprisons donc point le monde sans nous mépriser nous-mêmes : nous sommes plus méprisables que lui, puisque ayant plus reçu de Dieu, nous sommes plus ingrats et plus infidèles. Consentons que le monde, par une secrète justice, nous trompe, nous manque et nous maltraite, comme nous avons voulu tromper Dieu, comme nous lui avons manqué, et comme nous avons tant de fois fait injure à l'esprit de grâce. Plus le monde nous dégoûtera de lui, plus il avancera l'œuvre de Dieu; et il nous fera autant de bien, en voulant nous faire du mal, qu'il nous auroit fait de mal, si nous avions reçu tous les faux biens qu'il sembloit nous devoir faire.

Je prie Dieu, madame, que votre foi se nourrisse chaque jour de ces vérités, qu'elles germent dans votre cœur, qu'elles y jettent de profondes racines, et surtout qu'elles vous aident à vous renouveler dans l'esprit de Jésus-Christ pendant votre retraite. *Que la paix de Dieu,* dit saint Paul [a], *qui surpasse tout*

(a) *Philip.* IV. 7.

sentiment, garde en Jésus-Christ vos cœurs et vos intelligences! Coupons toute racine d'amertume, et rejetons toute tristesse qui trouble la paix et la confiance simple des enfans de Dieu. Tournons-nous vers notre Père dans tous nos maux; enfonçons-nous dans ce sein si tendre, où rien ne peut nous manquer; réjouissons-nous en espérance, et goûtons, loin du monde et de la chair, la pure joie du Saint-Esprit. Que notre foi soit immobile au milieu des tempêtes; tenons-nous attachés à cette grande parole de l'apôtre [a] : *Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qu'il a choisis selon son bon plaisir.*

(a) *Rom.* VIII. 28.

236.

S'accoutumer au recueillement; voir ses fautes sans trouble; se donner à Dieu sans réserve.

Mercredi, 17 novembre (1694.)

Je crois, madame, que vous devez tâcher, sans aucun effort pénible, de vous occuper de Dieu toutes les fois que le goût du recueillement, et le regret de ne pouvoir le pratiquer, touchent votre cœur. Il ne faut point attendre les heures libres, où l'on peut fermer la porte, et ne voir personne. Le moment qui nous fait regretter le recueillement peut nous le faire pratiquer. Aussitôt tournez votre cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les momens les plus entrecoupés sont bons, non-seulement en carrosse ou en chaise, mais encore en s'habillant, en se coiffant, même en mangeant, et en

écoutant les autres parler. Les histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de vous fatiguer, vous soulageront, en vous donnant des intervalles. Au lieu d'exciter votre moquerie, elles vous donneront la liberté de vous recueillir. Ainsi tout se tourne à profit pour ceux qui cherchent Dieu.

Une autre règle très-importante, c'est de vous abstenir d'une faute toutes les fois que vous l'apercevez avant que de la faire, et d'en porter courageusement l'humiliation, si vous ne l'apercevez qu'après qu'elle est commise. Si vous l'apercevez avant que de la faire, gardez-vous bien de résister à l'esprit de Dieu, qui vous avertit intérieurement, et que vous éteindriez. Il est délicat, il est jaloux; il veut être écouté et suivi. Si on le contriste, il se retire; la moindre résistance lui est une injure : que tout lui cède en vous, dès qu'il se fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit, qui commence à parler dans le fond de l'ame.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les racommoderont jamais : au contraire, ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ces fautes, est donc de s'en humilier en paix. Je dis en paix, parce que ce n'est point s'humilier, que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner sa faute, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et sans se décourager, mais profitant en

paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi on tire du serpent même le remède pour se guérir du venin de sa morsure. La confusion du péché, quand elle est reçue dans une ame qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché même : mais ce n'est pas être humble, que de se soulever contre l'humiliation.

Un peu de présence de Dieu pendant les repas, surtout quand ils sont longs, et qu'on y est souvent de loisir, servira beaucoup à vous retenir dans les bornes de la sobriété, et à vous fortifier contre votre excessive délicatesse. Il y a encore certains momens de la table où la première faim fait qu'on parle peu ; alors on peut, en mangeant, penser un peu à Dieu : mais tout cela ne doit se faire qu'à mesure que la vue et le goût en viennent, sans se gêner.

Il y a un autre article sur lequel je vous avoue que je suis en peine, et dont nous n'avons point parlé aujourd'hui ; mais il faut le remettre à la prochaine occasion où j'aurai l'honneur de vous voir. Vous le comprendrez aisément. Je suis très-convaincu que vous devez y user d'une extrême fermeté contre vous-même, et vous défier de vos meilleures intentions. Peut-être arrêteriez-vous par là toutes les grâces que Dieu vous prépare. Souvent tout ce que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut. Ce qu'il veut le plus de nous, c'est ce que nous voulons moins lui donner, et que nous craignons qu'il ne nous demande. C'est Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion. Tout le reste n'est rien à ses yeux, et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parce que sa béné-

diction n'est point dans ce travail d'une ame partagée; il veut tout, et jusque-là point de repos. *Qui est-ce*, dit l'Écriture [a], *qui a résisté à Dieu, et qui a pu être en paix?* Voulez-vous y être, et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien; coupez jusques au vif; brûlez, n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grâce, quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait, sans hésiter, les derniers sacrifices! Je prie notre Seigneur, et je le prierai chaque jour, madame, de vous en donner le courage.

(a) *Job.* IX. 4.

---

237 * R.

Supporter les tentations avec paix et humilité (1).

Je ne me souviens pas trop bien, madame, de ce que je disois, et que vous m'avez ordonné d'écrire; mais il me semble qu'il étoit question de la trop grande sensibilité qu'on éprouve au dedans de soi, et qu'on ne peut modérer. Bien des gens se tourmentent et se chagrinent mal à propos là-dessus.

Cette sensibilité ne dépend point de nous. Dieu nous l'a donnée avec notre tempérament, pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous exercer. Entrons donc

* *Sentimens chrét.* n. XXX; *Œuvres spir.* tom. II, pag. 1.

(1) On lit sur l'original cette note, de la main de Marie-Thérèse : *Escrit de M. L. de F. sur la sensibilité dans les croix.*

dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires; il ne s'agit que de n'y succomber pas. Celles du dedans sont comme celles du dehors; elles tendent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne. Celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations, que le monde même. Supportons donc avec une humble confiance et une paix inaltérable nos soulèvemens intérieurs, et toutes les tentations qui naissent de notre propre fond, aussi bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres, pour nous faire mourir à nous-mêmes.

C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète, et qui se décourage de voir tant de révoltes opiniâtres au dedans, pendant qu'il voudroit voir toutes les passions soumises, pour se nourrir de cette gloire, et pour se complaire en sa propre perfection. Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les ébranlemens de la nature; et laissons faire Dieu, quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés, si sa puissante main ne nous en préservoit. Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous, corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes. Ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu; mais faisons-

le simplement et sans trouble. Relevons-nous, et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager de notre chute.

---

238 * R.

Comment les passions humaines s'entrechoquent; le renoncement et l'[illegible], unique moyen de conserver la paix.

TANDIS que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice. Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entrechoquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes. Notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, et où l'on ne sauroit jamais contenter ce *moi* si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche. De là vient qu'on est dans le commerce du prochain, comme les malades qui ont langui long-temps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade, et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écor-

* *Sentimens chrét.* partie du XXIX; *Œuvres spir.* tom. I, pag. 283.

ché.

ché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connoît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens : voilà tous les enfans d'Adam qui se servent [illegible] supplice les uns aux autres; voilà la moitié des [illegible]mes qui est rendue malheureuse par l'autre, et [illegible] la rend misérable à son tour; voilà dans toutes [illegible]tions, dans toutes les villes, dans toutes les com[illegible]tés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux [illegible] martyre de l'amour-propre.

[illegible]que remède est donc de sortir de soi pour tr[illegible] la paix. Il faut se renoncer, et perdre tout in[illegible] pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindr[illegible] à ménager. Alors on goûte la vraie paix réser[illegible]ux hommes de bonne volonté, c'est-à-d[illegible] ce[illegible] n'ont plus d'autre volonté que celle qu[illegible]ent la leur. Alors les hommes ne pe[illegible]us rie[illegible]r nous; car ils ne peuvent plus n[illegible]dre pa[illegible] désirs ni par nos craintes : alors [illegible]ulons to[illegible] nous ne voulons rien. C'est êtr[illegible]essible à l[illegible]mi; c'est devenir invulnérable. [illegible]mme ne peu[illegible] ce que Dieu lui donne de fai[illegible] tout ce que [illegible]ui donne de faire contre n[illegible]nt la volonté [illegible] est aussi la nôtre. [illegible]at, on a mis son tre[illegible] peut y atteindre pour nous le r[illegible]era notre réputation; mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés; tant mieux : c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos at-

tachemens. On est importuné, assujéti, gêné; mais Dieu le fait, et c'est assez. On aime la main qui écrase; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix, qui nous suit jusques à la croix! On veut ce qu'on a; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi : si tout lien étoit rompu, la liberté seroit sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort, viennent fondre sur moi; j'entends Jésus-Christ qui me dit [a] : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont foibles, lors même qu'ils ôtent la vie! que leur puissance est courte! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort, qui est une délivrance; après quoi, on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

(a) *Matth.* x. 28.

239.

Peinture de la vie de la cour.

A Versailles, 4 juillet (1695.)

Il y a long-temps, madame, que j'ai envie de réveiller votre souvenir, et d'avoir l'honneur de vous écrire; mais vous savez que la vie se passe en bons désirs sans effets, sur des matières encore plus importantes que les devoirs de la société. Mon bon pro-

pos a été donc, madame, de vous demander de vos nouvelles; et beaucoup de vilains petits embarras m'en ont toujours ôté la liberté. Je n'ai pourtant pas ignoré l'état où vous êtes; car M. le comte de Gramont me l'a expliqué. Si Bourbon vous est aussi favorable qu'à lui, je ne m'étonne pas qu'il vous fasse oublier la cour. Bourbon est pour lui la véritable fontaine de Jouvence, où je crois qu'il se plonge soir et matin. Versailles ne rajeunit pas de même; il y faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir: on n'a pas ce qu'on veut; on a ce qu'on ne voudroit pas. On est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui; on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie, et on court après leur estime. On est importuné, et on seroit bien fâché de ne l'être pas, et de demeurer en solitude. Il y a une foule de petits soucis voltigeans, qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir; ils se relaient pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins. Voilà ce qu'on appelle la vie du monde, et l'objet de l'envie des sots. Mais ces sots sont tout le genre humain aveuglé. Tout homme qui ne connoît point Dieu qui est tout, et le néant de tout le reste, est un de ces sots qui admirent et qui envient un état très-misérable. Aussi le Sage a-t-il dit que *le nombre des sots est infini* [a]. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez *le bon esprit* que Dieu *donne*,

(a) *Eccles.* I. 15.

comme il est écrit dans l'Evangile [a], *à tous ceux qui le lui demandent*. Ce remède, pour guérir les cœurs, est préférable aux eaux, qui ne guérissent que le corps. Il faut songer à rajeunir en Jésus-Christ pour la vie éternelle, et laisser vieillir cet homme extérieur, qui est, selon saint Paul [e], *le corps du péché*. C'est vous faire un trop long sermon. Pardonnez-le, s'il vous plaît, madame, à un homme qui a gardé un long silence.

FR. DE FÉNELON, n. Arch. de Cambrai [1].

(a) *Luc*. XI. 13. — (e) *Rom*. VI. 6.

(1) Cette lettre, où Fénelon signe *nommé arch. de Cambrai*, sert à montrer que son sacre n'eut pas lieu le 10 juin 1695, comme le marque l'*Histoire de Fénelon*, liv. II, n. 27. D'ailleurs on sait que cette cérémonie ne peut se faire que le dimanche ou à certaines fêtes, et le 10 juin tomboit cette année au vendredi. Il faut donc substituer le 10 juillet, à l'endroit indiqué.

240.

Adieux à la comtesse, partant pour les eaux de Bourbon.

Mercredi, 31 juillet (1697.)

Je ne puis, madame, avoir l'honneur d'aller chez vous, parce que l'étude des princes va commencer. Je vous souhaite un heureux voyage, une santé parfaite, un profond oubli de toutes les épines que vous quittez, et autant de consolations que j'ai de croix. Je prie Dieu qu'il vous sanctifie, et qu'il vous comble de ses grâces. Soyez persuadée, madame, que je conserverai toute ma vie un attachement très-respectueux pour vous.

241.

Dispositions de Fénelon par rapport au livre des *Maximes*.

A Cambrai, 12 septembre (1697.)

J'AI toujours été très-sensible, madame, aux marques de votre bonté. Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans des circonstances où le reste du monde manque de mémoire. C'est le pur amour, que d'aimer les gens qui ne sont plus à la mode. L'amour intéressé est celui de la cour. C'est le pays du monde où l'on entend plus mal, et où l'on devroit mieux entendre cette distinction. Je suis ravi, madame, que vous soyez contente de Mme la duchesse de Beauvilliers; elle est véritablement bonne, et désire de bonne foi de vaincre en elle tout ce qui peut être moins conforme à Dieu. Elle vous rend bien les sentimens que vous avez pour elle.

Je suis ici dans l'attente et dans la soumission d'un enfant de l'Église, qui doit lui être plus soumis qu'un autre, parce qu'il doit plus à l'Église à cause de sa place, et qu'il n'est digne d'être pasteur qu'autant qu'il est brebis docile. Si je me trompe, je serai celui qui gagnera le plus à cette affaire; car je serai détrompé. La vérité est bien plus précieuse qu'un triomphe.

Je ne puis finir, madame, sans vous supplier de dire à M. le comte de Gramont que je n'oublierai de ma vie qu'il n'a point rougi de moi, et qu'il m'a confessé sans honte devant les courtisans à Marli.

Il n'entendra pas ce langage inconnu à la cour; mais vous aurez la bonté de le lui expliquer. Souffrez, madame, que je dise aussi deux mots pour la bonne compagnie que je laissai dans votre chambre la dernière fois : ce sont des gens que j'aime et que j'honore. Il n'y a que vous, madame, qui n'aurez aucun compliment de moi. Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain, un esprit simple comme la colombe et prudent comme le serpent, pour écarter tout ce qui peut vous dissiper; enfin un véritable détachement du monde et de vous-même, dont la pratique soit réelle et constante. Toutes nos affaires vont bien, quand nous avançons celle-là; car celle-là est l'unique pour nous. Succès, réputation, faveur, talent, commodités, ne sont que des pièges.

LETTRES

A LA COMTESSE DE MONTBERON.

242 * R. (63)

Caractère de saint François de Sales. En quoi consiste l'esprit de foi.

29 janvier 1700.

Le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour vous l'esprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez par ses *Lettres* et par sa *Vie*, qu'il recevoit avec la même paix, et dans le même esprit d'anéantissement, les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration, et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses, et pour connoître le cœur humain, ne songeoit qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connoissoit mieux que lui la plus haute perfection; mais il se rapetissoit pour les petits, et ne dédaignoit jamais rien. Il se faisoit tout à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner

à Jésus-Christ et non à soi. Voilà, madame, l'esprit du saint que je souhaite de voir répandre en vous.

Compter pour rien le monde, sans hauteur ni dépit, c'est vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix : voilà, madame, la véritable vie des enfans de Dieu. Vous serez heureuse, si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente : *Malheur au monde à cause de ses scandales* [a] ! Ses discours et ses jugemens ont encore trop de pouvoir sur vous; il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint étoit autant désabusé de l'esprit que du monde; et en effet, ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfans d'Adam, si Dieu ne la redresse, en corrigeant nos jugemens par les siens, et en nous donnant son esprit, pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde, ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts mondains; n'ayez plus d'autre

(a) *Matth.* XVIII. 7.

esprit que celui de l'Évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi, qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foibles, petites et grossières. O que la délicatesse dont le monde se glorifie, est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

---

243 * R. (64)

Exhortation à l'entière confiance en Dieu.

Lundi, 22 février (1700.)

Ne croyez point, s'il vous plaît, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. On ne peut être plus touché que je le suis de tout ce qui vous regarde. Je vois vos bonnes intentions, et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. Si je suis réservé, ce n'est que par pure discrétion pour vous (1); et comme je ne le suis que pour vous, c'est à vous à régler la manière dont il convient que je le sois. Du reste, j'aimerois mieux mourir que de manquer aux besoins des ames qui me sont confiées, et surtout de la vôtre qui m'est très-chère en notre Seigneur.

(1) Fénelon, dans cette lettre et dans plusieurs des suivantes, parle de la réserve qu'il étoit obligé de garder dans la fréquentation même de ses parens et de ses amis, pour ne pas les entraîner dans la disgrâce où il étoit tombé lui-même à l'occasion du livre des *Maximes*.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu : pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez-en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberoit du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleroient des rochers. Ne craignez donc que de manquer à Dieu, et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même, comme on supporte le prochain, sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentimens; vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût, et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux ames simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bienheureux les pauvres d'esprit* qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité, et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serois ravi, si je vous voyois négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps! Je ne parle point à madame la comtesse ...., mais j'en suis très-édifié.

244 * R. (65)

Eviter l'activité inquiète dans le service de Dieu; avis pour la conduite ordinaire.

Mercredi, 3 mars (1700.)

Si je n'ai point eu l'honneur, madame, de vous répondre plus tôt, c'est que je n'ai pas eu un moment de libre. Je prends la liberté de vous répéter que je ne suis réservé que par discrétion pour vous. Quoique vous n'ayez point de ménagemens politiques pour votre personne, celle de M. le comte de Montberon et sa place en demandent.

Vous ne vous trompez pas, madame, en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut modérer, même dans le service de Dieu, et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement, dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses les altère, et vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu, que vous prenez davantage sur vous par pure bienséance, pour la renfermer avec effort toute entière au dedans. Un peu de simplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort, madame, qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée, qui tâche de se renfermer dans ses devoirs, et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de

vie et d'amour la nourriture, la consolation, et la force pour porter vos croix, et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même, et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard des confessions, je ne saurois vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il manque à votre besoin, si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grâce demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira. Si vous êtes gênée, faites-le moi savoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai sur les doutes que vous me proposerez.

Je ne saurois vous dire des choses assez précises et assez proportionnées sur vos lectures et sur vôtre oraison. Je ne connois pas assez votre goût, votre attrait, votre besoin : une demi-heure de conversation me mettroit au fait; après quoi je pourrois vous écrire, et même vous entendre sur un billet d'une demi-page. Voyez là-dessus ce qui convient, sans vous engager à rien faire de trop par rapport aux conjonctures présentes.

A l'égard de vos habits, il me semble que vous devez avoir égard au goût et à la pente de M. le comte de Montberon : c'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos, pour payer ses dettes. S'il veut que vous souteniez un certain extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croirez apercevoir qu'il veut, et rien au-delà

par votre propre goût ou jugement. S'il ne veut rien à cet égard, et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre : alors on ne renonce à la grandeur, que par une manière éclatante d'y renoncer. Le milieu est insupportable à l'orgueil : on paroît manquer de goût, et se croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté. C'est trop en apparence, et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à M. de Montberon, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

245.

Il croit à propos d'avoir une conversation avec la comtesse, sur ses dispositions intérieures.

Lundi, 15 mars (1700.)

Nous aurons, madame, quand il vous plaira, une conversation particulière sur vos exercices de piété. Je la crois à propos, puisque vous ne voyez rien qui doive l'empêcher, et ce sera dans le lieu que vous choisirez. Je n'ai eu jusqu'ici de ménagemens que pour vous et pour votre maison. Quand on a la peste, on craint de la donner aux gens qu'on aime : moins

ils la craignent, plus on la craint pour eux. Une demi-heure de conversation simple fera plus que cent lettres, et nous mettra à portée de rendre toutes les lettres utiles, en les rendant proportionnées aux vrais besoins. En attendant, je me réjouis de ce que le conseil de pratiquer la médiocrité vous entre dans le cœur. Vous ne deviendrez simple que par là. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation raffinée. La médiocrité, qui ne se fait point remarquer, ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

---

(66) **246 * A.**

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, et quelques autres articles.

Jeudi, 15 avril (1700.)

J'AI ressenti, madame, dans la conversation d'aujourd'hui, une joie que je ne puis vous exprimer, et que vous auriez peine à croire. Il me paroît que Dieu agit véritablement en vous, et qu'il veut posséder tout votre cœur.

Pour l'oraison, faites-la non-seulement dans les temps réglés, mais encore au-delà, et dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur,

pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société; demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faisant taire votre esprit délicat et inquiet. Pour les distractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point distraite par la crainte des distractions, et que, sans vous en mettre beaucoup en peine, vous reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aime beaucoup; car sans une grâce bien forte, votre naturel scrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures, je ne crains point de consentir que vous lisiez la plupart des livres de l'Écriture sainte, puisque vous en avez l'attrait, que vous les avez déjà lus avec consolation, que vous ne voulez point les lire par curiosité, et que vous avez toute la docilité nécessaire pour vous édifier des choses que vous ne pourrez point approfondir. La permission que je vous donne à cet égard vous doit mettre en paix, et je vous supplie de ne consulter plus là-dessus pour finir tous vos scrupules. Les livres que je vous conseille principalement sont ceux du Nouveau Testament; mais évitez les questions profondes de

l'*Épître aux Romains* jusqu'au douzième chapitre. Si vous les lisez, n'entrez point dans les raisonnemens des savans. Vous pouvez lire aussi les livres historiques de l'Ancien Testament, avec les *Psaumes;* certains livres qu'on nomme *Sapientiaux,* tels que les *Proverbes,* la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique,* et certains endroits les plus touchans des prophètes; mais n'abandonnez ni l'*Imitation* de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses *Lettres* et ses *Entretiens* sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre : vous le reprendrez assez quand l'oraison cessera. Lisez peu chaque fois; lisez lentement et sans avidité; lisez avec amour.

Ne songez plus à vos confessions générales, qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feroient plus que vous troubler. Ce seroit un retour inquiet et hors de tout propos, qui seroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveilleroit vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piège dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée : ce n'est pas lui donner trop; cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Les deux hommes que vous voyez sont bons. L'un vous aide moins; mais aussi il court moins de risque de vous gêner, et de vous retarder dans votre voie. L'autre entend mieux et est plus secourable; mais faute d'expérience en certaines choses, il pourroit vous embarrasser, et vous rétrécir le cœur. Si cet

inconvénient

inconvénient vous arrivoit, avertissez-m'en, et tâchez de le prévenir, en ne retouchant point avec lui les choses déjà réglées, comme, par exemple, la lecture de l'Écriture sainte.

Ne soyez point martyre des bienséances, et d'une certaine perfection de politesse : cette délicatesse dévore l'esprit, et occupe toujours une ame d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Pour M[lle] votre petite fille, n'agissez point avec elle suivant vos goûts naturels. Ne lui parlez qu'en présence de Dieu, suivant la lumière du moment où il faudra lui parler. Si vous y êtes fidèle, vous ne la gâterez jamais, et personne ne lui sera aussi utile que vous. Laissez-la ou auprès de vous, ou ailleurs, comme M. le comte de Montberon, M. son père et M[me] sa mère le souhaiteront; mais évitez, si vous le pouvez, un couvent. Le meilleur la gênera, l'ennuiera, la révoltera, la rendra fausse, et passionnée pour le monde.

Je suis, madame, uni à vous en notre Seigneur, et zélé pour tout ce qui vous touche, au-delà de tout ce que j'aurois cru, quoique je vous honorasse infiniment.

(66) **247 * A.**

Eviter la trop grande activité dans l'oraison.

Vendredi, 16 avril (1700.)

NE soyez en peine de rien, madame. Je n'ai voulu que vous parler franchement sur la réserve que vous vous reprochiez d'avoir eue dans notre conversation; pour moi, je ne manquerai point de vous parler et de vous écrire, selon les occasions, avec tout le zèle dont je suis capable. Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parce que cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, et éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, et cause souvent une espèce de langueur. Votre foible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son amour.

(67) **248 * A.**

Comment il faut suivre les différens attraits de la grâce dans l'oraison.

A Mons, 30 avril (1700.)

ON ne peut être plus éloigné que je le suis, madame, de toute inégalité de sentimens à votre égard. Si vous en voyez des marques extérieures, ma volonté n'y a aucune part. J'ai souvent des distractions et des négligences; mais je ne change point, surtout pour vous, madame, et je suis touché de plus en plus du

désir de votre sanctification. Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières, qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et d'un fonds de grâce. C'est ainsi qu'on commence à penser, quand Dieu ouvre le cœur, et qu'il veut mettre dans la vie intérieure. L'homme qui vous a parlé est bon, sage, pieux, et solide dans ses maximes; mais il n'a pas l'expérience des choses sur lesquelles vous le consultez, et faute de cette expérience, il vous retarderoit, en vous gênant, au lieu de vous aider. Ne quittez point vos sujets d'oraison, ni les livres d'où vous les tirez; mais quand vous éprouvez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparoître votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même, en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond, et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnemens les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevez que vous êtes en distraction ou en sécheresse, et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir; si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraie et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux

en présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion, quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne se permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans les temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu; qu'on revient à la méditation des sujets, dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux; qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes, pour juger de l'arbre par le fruit des vertus.

Je ne sais si vous avez bien lu les livres de saint François de Sales; mais il me semble que vous pourriez lire fort utilement ses *Entretiens*, quelques-unes de ses *Épîtres*, et divers morceaux de son grand *Traité de l'amour de Dieu*. En parcourant, vous verrez assez ce qui vous convient. L'esprit de ce bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour une autre. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que votre santé soit bonne, et que vous croissiez en notre Seigneur Jésus-Christ selon ses desseins sur vous. Rien ne peut vous être dévoué en lui au point que je le suis pour toute ma vie.

249 * R. (68)

De l'abandon à la Providence à l'occasion de la perte de nos amis. Suivre sans crainte l'attrait qu'on éprouve dans l'oraison pour le simple recueillement.

Dimanche, 13 juin (1700.)

Je prends véritablement part, madame, à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de Mlle .... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature, que cette suspension entre une foible espérance et une forte crainte : mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines, comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces ; mais nous ne connoissons ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connoît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir, sans nous écouter. Ce que nous croyons impossible, ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant, n'accable que l'orgueil et l'amour-propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve, dans ce juste accablement du vieil homme, de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie, madame : voudriez-vous la lui refuser? voudriez-vous la

mettre entre vous et lui, comme un mur de séparation? Que sacrifieriez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvoit que souffrir ici-bas, et voir son salut en danger? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre amie étoit droite et solide, plus elle est digne de ne vivre pas plus longtemps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères, et qu'il est rude de les perdre : mais on ne les perd point, et c'est nous qui courons risque de nous perdre, jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison, ne craignez rien, madame. Il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence occupé de son admiration et de son amour, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections, et le besoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs, et pour l'intérieur et pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos supérieurs. Ne hésitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourrissez-vous-en. L'hésitation gêneroit votre cœur, troubleroit l'opération de la grâce, et vous jeteroit dans une conduite pleine de contrariétés, où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous

occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté, sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'Époux: *Attirez-moi après vous, je suivrai l'odeur de vos parfums* [a]. Ne donnez de bornes à votre recueillement, qu'autant que le besoin de ménager votre santé, et de remplir les devoirs de votre état, le demandera. Prenez garde seulement que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, et la plus exempte de raisonnement, ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles, et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion, dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

(*a*) *Cant.* I. 3.

250 * A. (69)

En quoi consiste l'oraison de silence; excellence et effets de cette oraison.

Jeudi, 17 juin (1700.)

Vous avez raison, madame, de croire que *dans les momens de recueillement et de paix,* dont vous m'avez parlé, *on ne peut qu'aimer, et se livrer à la grâce qu'on reçoit.* Ce que vous ajoutez a encore un sens très-véritable. Vous dites que *vous avez cru*

sentir que notre travail doit cesser, quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce, et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoissez vous-même qu'alors *on aime et on se livre à la grâce.* L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grâce* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes *dans ces momens de recueillement et de paix,* où vous dites que *notre travail doit cesser.* Ce sont des *momens* où *Dieu veut bien agir par lui-même,* c'est-à-dire, prévenir l'ame par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence, pour écouter ses intimes communications; mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime; elle se livre à la grâce,* c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'Époux qu'elle écoute intérieurement; c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'Époux, et à tout ce qu'il demande par sa grâce; c'est-à-dire que l'ame s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paroissent qu'une disposition de l'ame; et ils sont si généraux, qu'ils paroissent confus : mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas, madame, de suivre l'attrait intérieur *dans ces momens de recueillement et de paix.* Ces *momens*

ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration, que *la conduite de Dieu est aimable, et proportionnée à nos besoins*. Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne, par l'expérience de ses communications, qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui. *Cette confiance,* comme vous le dites très-bien, *appartient toute à l'amour, et ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale. Au contraire, on ne craint jamais tant de contrister l'Époux, que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'ame craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures, on ne sent point les privations de Dieu; mais quand on se détache des créatures, et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations sont très-rudes, et elles font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très-pur : il faut être prêt à ces deux états. Laissez votre amie entre les mains du parfait ami, qui est le seul lien des vraies et pures amitiés : il fera sa volonté, qui sera la vôtre. J'espère, madame, que j'aurai l'honneur de vous voir à.....

251.

Consolation sur la mort d'une des amies de la comtesse.

A Cambrai, 23 juin (1700.)

J'ai voulu, madame, vous laisser tout le temps d'apprendre par d'autres la perte de votre amie. Dieu l'a retirée des pièges de ce monde, après l'y avoir préparée par une assez longue maladie, et il a voulu vous détacher d'une personne fort estimable, qui contentoit la délicatesse de votre goût. Tout ce qu'il fait paroît rigueur, et n'est que miséricorde. Bientôt tout ceci sera fini, et nous verrons, à la lumière de la vérité, combien Dieu nous aime, quand il nous donne quelque croix. Mon zèle et mon respect pour vous, madame, sont très-grands et très-sincères.

(69. 70)

252 * A.

Abandon simple et enfantin à la conduite de la Providence; ardeur et vivacité de l'amour naissant.

Au Câteau, 26 juillet 1700.

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité chrétienne) que personne au monde

ne peut être à vous avec plus d'union de cœur, de zèle et d'attachement à toute épreuve, que moi.

Vous êtes emmaillotée; mais on démaillotte les enfans à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne vouloit point que ses apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfans de venir à lui. C'est à eux qu'appartient le royaume du ciel, et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine, que cette grandeur roide et hautaine des sévères Pharisiens.

Quand Dieu accoutume une ame à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il a une délicatesse et une pénétration de jalousie, qui va au-delà de tous les raisonnemens des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi, et suivre l'amour.

Je suis ravi de ce que vous aimez sainte Magdeleine. Elle me charme : en elle, tout est vie de grâce et d'amour simple, mais transporté. Je la joins à la troupe de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste. J'aime bien aussi le disciple bien-aimé, qui est le docteur de l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connoît plus; on croit songer les yeux ouverts.

Recevez et ne tenez à rien; aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'Époux qui donne; grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage en chaque moment. L'amour rend libre, en simplifiant sans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies, ne rejetez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement. Ce qui est le plus vif et le plus sensible, n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'ame les principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mamelle des divines miséricordes. Aimez, comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

Votre chute ne vous a point effrayée : est-ce que vous n'êtes plus timide? Je voudrois bien savoir comment vous avez été en cette occasion. Ne vous troublez point par trop de retours sur vos fautes. C'est votre pente qui est à craindre. Je lirai assez votre écriture. Dieu soit tout en vous : rien que lui.

253 * R. (71)

Sur les douceurs que Dieu fait éprouver aux commençans; fidélité à suivre l'attrait de la grâce.

Jeudi, 5 août (1700.)

Votre dernière lettre, madame, m'a fait un sensible plaisir. Je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne; demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science : il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu enivre de son vin nouveau, parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent pas, et qu'on n'a point encore senti soi-même, on l'exprime comme on peut, et on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Si l'Église trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on est tout prêt à se corriger, et on n'a que docilité, que simplicité en partage. On ne tient ni aux termes ni aux pensées. Une ame qui aime dans le véritable esprit de désappropriation, ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne sauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuse, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer; elle sera une très-bonne oraison. Si vous apercevez qu'elle tombe,

et que vous soyez oisive ou distraite, prenez alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection; c'est un empressement naturel, et une recherche des goûts spirituels : mais Dieu se sert de cette imperfection, pour tenir les commençans dans un plus grand dégoût, et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes les heures, il tette même quelquefois étant presque endormi; il n'y a point de repas réglés : l'enfant est avide; mais il se nourrit, et croît sensiblement. L'unique chose à observer, est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de ravoir les livres; ne les lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à faire. Peut-être ne serez-vous pas fâchée de les relire en certains momens, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grâce, qui sont si originaux, ne sont pas précisément ce qu'on éprouve; mais c'est quelque chose de la même source. Les paroles propres des saints sont bien autres que les discours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes est un prodige d'amour. Le Frère Laurent est grossier par nature, et délicat par grâce. Ce mélange est aimable, et montre Dieu en lui. Je l'ai vu, et il y a un endroit du livre, où l'auteur, sans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente conversation que j'eus avec lui sur la mort, pendant qu'il étoit fort malade et fort gai.

254 * R. (72)

Combattre les scrupules, en allant à Dieu avec une confiance et une simplicité sans réserve.

A Cambrai, 2 septembre (1700.)

Je suis ravi, madame, non-seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne, pour me le confier. Je voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos confessions, que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu : cette lenteur avec laquelle il opère, sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendans de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse, et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses. Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, sans vous confesser, les jours de communion, où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier; il ne réserve rien; il ne ménage rien; il se montre dans tous ses premiers mouvemens au bien-aimé. Quand on a encore des ménagemens à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude,

qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection, et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesureroit toujours sa confiance, pour ne la laisser jamais aller au-delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime, et comme vous devriez m'aimer. Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être plus jaloux! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent, ou qui vous gênent; je suis content, pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures; et à l'égard de l'oraison, que l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens, quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage. Ces amusemens innocens ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Vous pouvez compter, madame, sur les deux choses dont nous avons parlé. Je ne vous manquerai jamais, s'il

s'il plaît à Dieu, en rien. Je suis sec et irrégulier; mais Dieu est bon dans ceux qui ont besoin de bonté pour faire son œuvre, et dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu, et ne regardez que lui seul. C'est le bon ami, dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même, et non de lui. Il est jaloux; mais sa jalousie est un grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour: il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut y rien souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte, on est enivré d'un torrent de volupté, qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillemens indifférens; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'ame au dedans, la martyrise plus que mille dépouillemens extérieurs, Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux.

255.

Avec quelle simplicité les amis doivent agir entre eux.

A Cambrai, 2 novembre 1700.

J'ATTENDS, madame, sans impatience, mais de bon cœur, samedi ou lundi. Vous avez bien raison de compter sur moi. Dieu ne laisse aucune cérémonie entre les siens, quand ils sont siens sans réserve. Il met à la place des délicatesses de l'amour-propre, celles de la charité, qui sont infinies, sans être gê-

nantes ni contraires à la simplicité. Je me réjouis des bons sentimens de M[lle]..., et j'espère qu'elle se soutiendra dans le bien, puisque Dieu a soin de redoubler ses coups. Pour M[me] de N...., prenez tout pour vous, s'il vous plaît, madame, et ne me renvoyez rien. Je l'honore assez sincèrement pour être bien aise qu'elle pense ce qu'il faut sur vous, et je me réjouis encore davantage de ce que l'attention du monde ne vous touche guère.

---

(37) **256 * R.**

Source des scrupules ; moyens d'y remédier.

Dimanche au soir, 7 novembre.
Cette lettre est écrite d'hier au soir, lundi 8 novembre (1700.)

On ne peut, madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous regarde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feroient des torts irréparables, si vous les écoutiez : c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber, et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [(a)] ; où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre, et un amour excessif de soi. O que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes! On n'aime guère le bien-aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu, pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert : rien ne

(a) *II Cor.* III. 17.

coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique en buvant augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente, et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire, et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison, et non pas la confession qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car franchement, je vous trouve un peu déchue et affoiblie : mais cet affoiblissement se tournera à profit; car l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre foiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire, et de questionner.

Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux; avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte; mais le monde me paroît comme une mauvaise comédie, qui va disparoître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde: je mets tout au pis aller; et c'est dans le fond de ce pis aller pour toutes les choses d'ici-bas, que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix, est de les lais-

ser venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent, qu'on voit entrer et sortir de sa chambre, sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas?

(38)

257 * R.

Tort que font les scrupules outrés.

Dimanche, 12 décembre 1700.

J'AI toujours pour vous, madame, au cœur ces paroles : « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. » Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules, et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu; tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison : l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison, vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus. L'oraison ne fait pas que ce qui étoit autrefois très-innocent, devienne mauvais ou dangereux. L'oraison ne fait pas que vos anciens directeurs aient mal réglé ce qu'ils ont réglé indépendamment de toute oraison, et sur quoi ils sont uniformes.

La seconde chose qui doit vous rassurer, est le pré-

judice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous vous éloignez de l'oraison, et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel; vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. En vérité, tout cela est-il de Dieu? est-ce en suivant l'attrait de sa grâce, qu'on s'éloigne tant de lui? A mon retour, je vous trouvai si déchue, et si prête à vous dissiper entièrement, que je ne vous connoissois presque plus. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? y reconnoissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu, si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis, et je les suppose de vrais péchés : du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier, et travailler fortement à se corriger; mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Mais vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes. Est-il permis, sous prétexte de rechercher les plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de

l'oraison, et de se faire tant de grands maux, pour en subtiliser de petits? Ce n'est pas pour le temps présent que je vous dis toutes ces choses : vous n'en avez pas besoin maintenant; mais le besoin en peut revenir. Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule, et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Voici une lettre qui étoit déjà faite, madame, et à laquelle je n'ajouterai rien, sinon que je me servirai d'une voie particulière qui se présente, pour faire la réponse qu'on attend, sans craindre l'inconvénient que vous craignez.

---

(75) **258 * R.**

Le véritable amour de Dieu humilie, et dissipe les scrupules.

Dimanche, 26 décembre 1700.

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus Dieu que nous : c'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque

chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. O qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement! L'amour est emprunté; on sent qu'il fait tout, et que rien ne se feroit, s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas! qu'aimerois-je, si ce n'est moi-même, si je n'aimois que de mon propre fond? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés : on sent une foiblesse et une imperfection étonnante dans tout ce qui est propre; mais on sent par emprunt un transport d'amour, qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on enlève bien haut, bien loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber, si on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il en occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement, avec une vivacité perçante, jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme, madame, pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au-delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut

les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au-delà, vous trouverez non-seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse, qui vous apportera un profond discernement sur le piège de vos scrupules, et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu; mais dans le fond on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection, par un attachement naturel à soi. On se trompe pour se tourmenter, et pour se distraire de Dieu sous prétexte de précaution.

---

(74) **259 * R.**

Comment l'amour de Dieu apprend à souffrir; différence entre le courage qui vient de l'homme, et la résignation que Dieu inspire.

A Cambrai, 5 janvier 1702.

Je suis touché, madame, de ce que votre malade souffre; mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit *le Chrétien intérieur* (1) : « Ceux qui ne veulent point souffrir n'ai- » ment point, car l'amour veut toujours souffrir pour » le bien-aimé. » Vous ne vous trompez point, en distinguant *la bonne volonté du courage*. Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment, avec laquelle on surmonte tout. Pour les ames que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut

(1) Cet ouvrage a pour auteur M. de Bernières-Louvigny, mort en odeur de sainteté, à Caen, le 3 mai 1659, âgé de cinquante-sept ans.

laisser que le sentiment de leur propre foiblesse, elles font tout ce qu'il faut, sans trouver en elles de quoi le faire, et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi, qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin, comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne pensent point à bien souffrir; mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui, et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher, elle en perdroit la simplicité, et sortiroit de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paroît moins, et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire *courage*. La bonne eau ne sent rien; plus elle est pure, moins elle a de goût. Elle n'est d'aucune couleur; sa pureté la rend transparente, et fait que, n'étant jamais colorée, elle paroît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat ni couleur par elle-même: elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit, pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien!

C'est à vous, madame, à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain, qui vous est si cher. Ne hâtez rien, ne prévenez rien, ne vous empressez sur rien; mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne : il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique, que de l'empressement.

Je souhaite que votre malade ne nous empêche point d'avoir l'honneur de vous revoir samedi. Aurez-vous la bonté de dire un mot pour moi aux deux personnes chez qui vous êtes?

---

(75) **260 * A.**

Proportionner les pratiques de piété aux forces corporelles.

Vendredi au soir, 28 janvier 1701.

Puisque vous êtes foible, madame, reposez-vous, et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec vous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodoit à toutes les foiblesses des corps et des esprits. L'amour aime partout. La foiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant, que quand il se repose dans le sein du bien-aimé. Vous avez apparemment trop pris sur vous dans votre voyage : c'est un reste de courage naturel et de délicatesse de sentiment qui vous a menée au-delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langueur ne vous per-

mette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que, si saint François de Sales étoit au monde, et qu'il fût votre directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas. Il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête, vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la foiblesse et dans la simplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête. Si vous croyez pouvoir aller à l'église, n'y demeurez que le temps d'une messe; mais défiez-vous de vous-même, et condamnez-vous à n'y aller pas, si peu que la chose vous paroisse douteuse, selon la première pente de votre cœur sans réflexion.

Bonsoir, madame; je n'ai pas eu un moment pour vous répondre plus tôt. Je vous irai voir dès demain, si je le puis.

---

261 * A. (75)

Même sujet.

Samedi matin, 29 janvier 1701.

Je vous conjure encore une fois, madame, de ne songer point encore aujourd'hui à entendre la messe, si votre foiblesse et votre langueur ne vous le permettent pas. Vous manqueriez à Dieu et au saint par ce défaut de simplicité, vertu que le saint a tant aimée et recommandée. Mais si votre santé se trouvoit assez fortifiée pour entendre une messe, venez simplement à onze heures et demie entendre la mienne dans la chapelle de céans. Nous nous unirons ensemble au

bon saint. Il m'a donné le jour de sa fête les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour, il y a précisément quatre ans, que mon livre [1] fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniversaire de ce jour crucifiant pour moi.

Je reviens à votre santé. Si elle demande que vous ne partiez point du coin de votre feu, ne hésitez pas à le faire. Pour la langueur intérieure, vous ne la guérirez point avec le P. S., ni par vos recherches. La paix en la souffrant est le vrai remède.

(1) L'*Explication des Maximes des saints*.

262.

Se confesser sans inquiétude et sans scrupule.

Mardi, 8 février 1701.

Je vous rendrai, madame, en main propre, la lettre de M. le comte de Montberon. Vous pouvez compter que j'accepte de plein cœur ce que Dieu m'envoie; soyons fidèles à le suivre.

Je crois que vous pouvez vous confesser un de ces jours-ci; mais à condition que vous bornerez votre confession à dire les fautes qui se font remarquer sans peine, et qu'après les avoir dites simplement selon la lumière que vous en aurez alors, vous n'y penserez plus après votre confession, et que vous en laisserez tomber la pensée avec la même fidélité qu'il faut avoir contre une pensée de tentation. Je prie Dieu, madame, qu'il vous fasse telle qu'il veut que vous soyez.

263 * R. (76)

Se supporter soi-même, comme on supporte le prochain; travailler paisiblement à la correction de ses défauts.

Samedi, 19 février 1701.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement, sans se flatter, comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connoît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui : on y travaille de bonne foi et sans mollesse; mais on fait pour soi comme on feroit pour une personne que l'on conduiroit à Dieu. On fait le travail avec patience; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes; on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour. On condamne sans adoucissement ses plus légères imperfections; on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume. On ne néglige rien pour se corriger; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentimens forts et paisibles que la grâce nous inspire pour la correction de nos défauts. Ces dépits si cuisans ne servent qu'à décourager une ame, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de l'amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagemens contraires à sa grâce, qu'à la dessécher, qu'à

la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer une espèce de dégoût, et de désespoir de pouvoir achever sa route. Rien n'arrête tant les ames, que ces dépits intérieurs, quand on s'y laisse aller volontairement; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer, et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix, et par conséquent en sources de grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance, comme on laisse passer un accès de fièvre ou une migraine, sans faire aucune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure, et dans ses devoirs extérieurs, autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue; l'amour en est moins vif et moins sensible; la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante; les devoirs extérieurs mêmes en sont remplis avec moins de facilité et de goût : mais la fidélité en est encore plus grande, lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles, et c'est tout ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs, en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent. Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs. Ils ne les écoutent point, et font comme s'ils ne les sentoient pas.

Je vous conjure bien sérieusement, madame, de ne supprimer point les lettres que vous m'écrivez; il

est bon que je vous voie au naturel dans ces premiers mouvemens. Les supprimer, c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Les tours et retours sont contraires à la simplicité. Faut-il s'étonner que nous soyons foibles, inégaux et épineux?

264 * R. (39)

Surmonter les scrupules, en se défiant de la vivacité de l'imagination.

Vendredi, 3 mars 1701.

Il s'en faut bien, madame, que je ne sois rebuté. Je vous plains, et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celle de ne pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrois que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits sans malignité, et sans aucune véritable conséquence pour le prochain, que vous dites en conversation. En vérité, est-ce là de quoi se troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules; vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive, et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'a point été assez réprimée, vous fassent de la peine; mais il seroit temps de vaincre ces

obstacles, qui vous arrêtent dans la voie de Dieu. Au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles, et vous dérobe la vue des plus grandes choses; enfin être docile, et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos scrupules; ne vous découragez point de les vaincre. C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain, sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu, si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom, et pour l'amour de lui.

265.

Maladie du Dauphin; mort de M. de Croisilles. S'ouvrir avec simplicité au directeur.

Mardi, 22 mars 1701.

MONSEIGNEUR le Dauphin tomba dimanche en apoplexie, et on lui tira d'abord cinq palettes de sang: nous n'en savons pas davantage; mais cette nouvelle se répandra bientôt avec toutes ses circonstances. En attendant, je vous supplie, madame, de n'en point parler.

Mon bon ami M. de Croisilles [1] est mort en vrai chrétien. J'en suis bien touché; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous.

Vous n'êtes point simple avec moi, et vous supposez que je ne veux point entrer simplement dans les des-

(1) Frère du maréchal de Catinat.

seins

seins de Dieu sur vous. Vos besoins sont des droits que vous avez de me demander du secours. Puisque Dieu le veut, je le veux aussi; mais je vous demande deux choses: l'une est de ne rien cacher, et l'autre, de faire ce que je vous dirai pour vaincre vos scrupules. Que si vous y manquez, au moins faut-il m'en avertir de bonne foi. Je prie notre Seigneur qu'il vous élargisse le cœur, qu'il vous désoccupe de vos vains scrupules sur des bagatelles, et qu'il vous empêche de lui manquer véritablement en résistant à son attrait. Rien ne guérit tant du scrupule, que de le forcer sans hésitation. Dieu vous aidera : rien ne lui est impossible. Croyez, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

266 * A. (40)

Elargir son cœur par la confiance.

Samedi, 2 avril 1701.

Je vous envoie, madame, ma réponse pour madame d'Oisy. Il me paroît qu'elle hasarde trop, en écrivant avec confiance par la voie d'un petit garçon. Je lui fais néanmoins réponse, de peur de la peiner en la laissant trop en suspens.

Pour vous, madame, je vous conjure de communier demain sans vous confesser, et de forcer tous vos scrupules, pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger ni votre conscience ni la mienne; mais votre conscience a besoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il se perfectionne, chasse

la crainte [a]; et quand il ne le fait pas, c'est qu'on le gêne, et qu'on l'arrête dans sa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, et par une délicatesse déplacée pour Dieu, résister à Dieu même? J'aurai l'honneur de vous voir dès que vous croirez en avoir besoin.

(Même jour.)

Communiez demain, je vous supplie, et priez pour quelque chose que je recommande à Dieu. J'ai les Lettres de madame de Chantal : les voulez-vous lire? Pardon du mécompte pour ma réponse à Oisy. Dieu soit avec vous, et toutes choses lui seul en vous.

(a) *I Joan.* IV. 18.

---

(40) **267 * A.**

Même sujet.

Lundi (4 avril 1701.)

Ne hésitez point, madame, à communier aujourd'hui. O la grande et l'aimable fête [1]! C'est l'anéantissement du Verbe fait chair : anéantissons-nous avec lui. Cet anéantissement est le prodige de l'amour. O que la vie du Fils de Dieu étoit cachée en cet état! O que ce mystère est intérieur!

Ce qui n'est point du tout volontaire, et que nous avons sujet de croire de bonne foi étranger à notre volonté, n'est ni péché ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez pas.

(1) La fête de l'*Annonciation*, qui cette année tomboit dans la semaine sainte, avoit été transférée à ce jour.

268.

Résignation dans les pertes et les revers.

Mardi, 26 avril 1701.

Tout est *pot au lait* en ce monde; chacun de nous est la pauvre *Perrette*[1]. Qu'y faire, madame? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu. Là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse. En ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

Ne communiâtes-vous pas dimanche? Je crois que vous devriez prendre des règles fixes avec le bon père, surtout pour le temps de mon absence. Vous le mènerez au but mieux que personne.

Si M. le comte de Montberon pouvoit arriver dimanche, ou même lundi, nous pourrions encore dîner ensemble, et cela seroit fort joli; sinon, il sera bien joli d'en être privé; car tout est joli dans la volonté qui décide.

Dieu vous bénisse. J'aurai l'honneur de vous voir et de vous écrire avant mon départ.

(1) Allusion à la fable de La Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*, liv. VII, fable x.

(42) **269 * A.**

Eviter les raisonnemens et les retours subtils sur soi-même.

Vendredi, 6 mai 1701.

Il faut que je parte de bonne heure, madame, pour aller dire la messe à Saulsoir (1), où je vais faire la visite en passant; mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. *La paix soit avec vous.* Elle y sera, si vous êtes simple; et vous mériterez de la perdre, si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience, et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre, et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même, est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnmens, et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos. Le bon père, que vous avez vu depuis peu, vous sera utile pour vous faire passer outre, quand vos subtilités vous arrêteront.

Je vous envoie une lettre pour Mme d'Oisy; mais je crains que vous vous incommoderez à l'aller voir. Rien n'est plus opposé à votre grâce que de prendre trop sur votre santé; car c'est aux dépens de votre corps déjà foible, nourrir votre esprit naturel et votre amour-propre, qui se plaît à ces sortes de délicatesses et de politesses pour le prochain. Tâchez de faire

(1) Voyez la note (2) de la lettre 88 de la 1re section, tom. I, pag. 244.

entendre au P.... le mal qu'on vous fait en vous écoutant. On fait que vous vous écoutez, et on vous accoutume à ne supprimer jamais ce qui ne se surmonte jamais bien qu'en le supprimant.

Ne m'oubliez pas, je vous conjure, en écrivant à Tournai et à Malines. Je vous manderai au plus tôt le temps précis de mon séjour à Saint-Denis [2]. Je suis véritablement fâché de n'avoir pas vu Mme la comtesse de Souastre. Je prie Dieu qu'il vous garde contre vous-même : c'est la seule chose dont je suis en peine. Il voit, madame, et il fait tout ce qui est dans le fond de mon cœur par rapport à vous.

(2) Abbaye de Bénédictins du diocèse de Cambrai, située près de Mons en Hainaut.

270.

Itinéraire de sa visite épiscopale.

A Valenciennes, 7 mai 1701.

Je dois, madame, vous rendre compte de mes projets. Je ne compte point de m'arrêter à Mons, et je vais droit à Saint-Denis. La mission ne peut commencer à Binch, que le jour de la Pentecôte, ce qui me donne une semaine pour la visite des environs de Saint-Denis, et pour aller à Enghien voir Mme la duchesse d'Aremberg. Si M. le M. de M. veut venir au désert, nos deux abbés le possèderont à certaines heures, et je me délasserai le soir, de mes visites de la journée, en trouvant une si bonne compagnie, avec laquelle nous nous promènerons dans des bois assez agréables. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, dans

le lieu où vous voulez aller. Je suis fort touché de bien des choses, et entr'autres de la dernière lettre. Portez-vous bien, madame. Ne regardez point derrière vous, si vous voulez aller en avant. Je ne vous dis rien de mon zèle et de mon respect.

271.

Ordre de sa visite épiscopale. Elargir le cœur par la confiance.

A Binch, 15 mai, jour de la Pentecôte, 1701.

J'AI reçu, madame, deux paquets de vous, et rien de vous-même : pas un mot qui m'apprenne comment vous vous portez. Cela est bien sec : mais tout est bon, pourvu que vous vous portiez bien, et que vous soyez en paix. J'eus l'honneur de vous écrire de Valenciennes, pour vous dire que je serois à Saint-Denis toute la semaine qui vient de finir. En effet, j'y ai passé tout ce temps-là, pensant souvent à M. le M. de M. que j'eusse été ravi de posséder dans cette solitude, où les promenades sont très-agréables pendant les beaux jours. Mais je ne me flattois d'aucune espérance, sachant combien il doit être assujéti à sa résidence, par le voisinage d'un certain homme qu'il doit vouloir contenter, et qui ne se contente pas facilement. J'espère qu'il se trouvera quelque autre temps plus favorable que la Providence nous fournira pour nous voir en liberté. Me voici fixé pour une dixaine de jours. Je compte qu'après la fête du saint Sacrement, je pourrai aller vers Maubeuge. De là, je me rapprocherai insensiblement de Cambrai, où je souhaite de tout mon cœur de vous trouver avec un cœur

plus large que celui que vous rétrécissez si souvent. Si quelque peine vous arrête, ne hésitez pas à parler au P. R....., en cas que le P. S..... ne vous décide pas assez nettement. Surtout que le soleil ne se couche pas sur vos hésitations; car plus elles durent, plus elles deviennent difficiles à guérir.

Je vous envoie une lettre pour Mme d'Oisy, qui a besoin d'être donnée sûrement en main propre; mais n'y allez pas, je vous conjure : il suffit d'y envoyer une personne sûre. N'allez pas faire des merveilles d'amitié, qui prennent trop sur votre santé : ces merveilles sont des ragoûts d'amour-propre.

Mlle d'U.... a besoin et mérite d'être soutenue par des lettres d'amitié et d'édification, qui la consolent et qui l'encouragent. Répondez-lui bonnement. Mme la C. de S. (*Souastre*) n'a-t-elle point passé à Cambrai, et n'y est-elle point encore? Si elle y est, je vous conjure de lui dire mille choses, qui ne sont point des complimens. Je n'espère pas de la trouver chez vous à mon retour; mais j'ai bien envie d'avoir l'honneur de l'aller voir chez elle. Je souhaite fort que M. le comte de Montberon fasse cet été de petits tours à Cambrai, et que Tournai nous le prête.

Je suis toujours, madame, l'homme du monde qui vous est le plus dévoué. Je souhaite que l'esprit de simplicité, de vérité, de paix et d'amour, descende et repose sur vous; que son feu consume en vous tout ce qui n'est pas de lui, et qu'il soit l'ame de votre ame.

(78) 272 * A.

Eviter les prévoyances; vivre de foi et d'abandon à Dieu.

A Cambrai, 10 juin 1701.

J'avois compté, madame, que je vous trouverois ici, et cette espérance me faisoit un grand plaisir: mais Dieu vous a envoyée à ..... La bonne place est celle où il met: toute autre est d'autant plus mauvaise, qu'elle flatteroit notre goût, et seroit de notre propre choix. Êtes-vous libre à ..... pour être seule? D'ailleurs n'y êtes-vous point embarrassée par vos confessions? Je suis fort aise que l'homme que vous avez vu soit propre à vous soulager le cœur, et à vous aider. Je l'aime et je l'estime beaucoup. Je suis persuadé qu'il pourra souvent vous faire du bien: mais je ne veux point cesser de vous donner mes soins. C'est une union que Dieu a faite, et qui, étant de son ordre, doit durer. Je ne vois rien qui puisse m'éloigner de ce pays, et ce qu'on vous a écrit ne peut avoir aucun fondement. Ne songez donc point à des choses éloignées. Cette inquiétude sur l'avenir est contraire à votre grâce. Quand Dieu vous donne un secours, ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour, comme les Israélites prenoient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre.

La vie de pure foi a deux choses: la première est qu'elle fait voir Dieu sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache; la seconde est de tenir une ame sans cesse en suspens. On est toujours comme

en l'air, sans pouvoir toucher du pied à terre : la consolation d'un moment ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fidèle dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obscurité, et cette paix de l'ame dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, est un vrai martyre intérieur et sans bruit : c'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne, qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'ame qui la souffre, qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il saura bien le remplacer, ou par d'autres instrumens, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans sa main des enfans d'Abraham [a]. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite, dans un désert inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi, et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne seroit peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour, que le corbeau vous apporte. *A chaque jour suffit son mal. Le jour de demain aura soin de lui-même* [e]. Celui qui nourrit aujourd'hui est le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert, plutôt que de laisser les enfans de Dieu sans nourriture. Mais, encore une fois, ce qu'on vous a mandé n'est rien : les choses sont à une distance infinie de ce que vous craignez.

Je serai ravi de revoir M. le comte de ..... Ne

(*a*) *Luc.* III. 8. — (*e*) *Matth.* v. 34.

pourrois-je point vous le mener à ...., et l'y laisser? Je pourrai cet été aller faire quelque petit séjour au Câteau, et profiter de votre voisinage. La continuation des incommodités de M[me] la comtesse de Souastre m'afflige : je l'honore du fond du cœur.

Mon Dieu, que M[me] d'Oisy me fait de pitié! elle auroit besoin du corbeau de saint Paul. Elle n'avoit de consolation que de vous. J'irai la voir; mais je ne puis le faire qu'une fois. Ne pourriez-vous point l'inviter à vous aller voir à .....? Pour des lettres, je n'en crois pas devoir confier à M[lle] de ..... pour les donner à une femme inconnue.

---

(42) **273 * A.**

Recevoir les dons de Dieu avec reconnoissance et humilité; mort de Monsieur, frère de Louis XIV.

A Cambrai, 16 juin 1701.

JE suis ravi, madame, de vous savoir en paix et en abondance; mais ne dites point *dans votre abondance* intérieure : *Je ne serai jamais ébranlée* [(a)]. Quand on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance, sans vous l'approprier.

Je suis ici depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir au concours. Dès que j'en serai sorti, j'irai voir cette pauvre recluse, qui me fait grand pitié : elle a été ici gardée à vue.

(a) *Ps.* XXIX. 7.

La mort de Monsieur [1] a été un coup de foudre : il est tombé comme roide mort. Dieu veuille qu'il ait eu à son jubilé les pensées sérieuses qu'on lui attribue ; mais le monde trouve bien sérieux ce qui ne l'est guère.

Ne faites rien qui déconcerte votre petite santé. Pour la crainte des consolations, elle va trop loin : prenez simplement celles qui vous viennent, au hasard d'en être châtiée, si votre cœur n'y est pas assez sobre. Il ne faut jamais passer outre, dès qu'on sent intérieurement la jalousie de l'Epoux sacré ; mais on retomberoit dans les réflexions contraires à la simplicité, et dans le trouble, si on vouloit prévenir toutes les jalousies de l'Epoux : il y auroit même une volonté propre, et une espèce de délicatesse pour soi-même, à aimer mieux renoncer aux consolations pour être délivré des épreuves qu'elles attirent. Ce seroit vouloir décider, et rejeter le bénéfice de peur des charges. Je conclus que je vous enverrai dimanche un relais à S..... pour venir coucher à Cambrai. Je comprends que vous voudriez que j'allasse le mardi à ....., et c'est à quoi je suis tout prêt.

Souvenez-vous toujours de ce que vous dîtes : *Mes dispositions sont moins sensibles, moins connues, et plus vraies*. J'aime la jalousie de Dieu : il faut la laisser détruire tout autour d'elle ; elle ne divise que pour mieux réunir.

(1) Philippe de France, duc d'Orléans, second fils de Louis XIII, et frère unique de Louis XIV, mort subitement à Saint-Cloud, le 9 juin précédent, à l'âge de soixante-un ans.

274.

La docilité, seule ressource contre le scrupule.

A Cambrai, 27 juin 1701.

La lettre de Mme d'Oisy est fort touchante, madame. Il étoit trop tard, quand je la reçus, pour l'avertir que je prêchois hier : mais je prêcherai encore dimanche prochain, et je l'en avertirai de bonne heure. Il me tarde beaucoup d'aller à .....; mais j'ai plusieurs chevaux boiteux, qui me font retarder. Mon impatience regarde plus Mme la comtesse..... que vous, madame. Je suis presque fâché, depuis votre départ d'ici. Vous ne voulûtes jamais me promettre ce que j'avois raison de vous demander. Il est vrai qu'il ne faut pas promettre, sans vouloir tenir; mais il faut vouloir tenir tout ce qui est bien demandé. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité : elle est très-contraire au véritable esprit d'oraison. Pardonnez ce reproche. D'ailleurs, j'entre dans vos peines, et je vous plains; mais il faut être fidèle, et ferme dans la voie droite.

275.

Discrétion dans la pratique des austérités.

A Cambrai, 11 juillet 1701.

J'AI fort au cœur cette parole : *La personne que vous aimez est malade* [a]. Vous m'êtes en vérité très-chère en notre Seigneur. Jugez par là, madame, combien il me tarde de vous savoir guérie. Je crains que vous ne vous soyez épuisée, sans y prendre garde. On prétend même que vous avez fait diverses austérités. Si vous les avez faites sans consulter, votre propre volonté s'y trouve. C'est cette propre volonté qu'il étoit bien plus important de mortifier, qu'un corps déjà si affoibli. Ménagez vos forces, je vous en conjure. Je ne perdrai pas un moment pour vous aller voir. Je suis ravi de penser que Mme la C. de S. est unie de cœur avec vous dans votre solitude. Ne me faites aucune réponse, et ne songez qu'à rétablir votre santé.

(a) *Joan.* XI. 4.

276 * A. (41)

Obéissance simple et aveugle, seul remède contre les scrupules.

A Cambrai, 30 juillet 1701.

JE ne fais, madame, aucun remercîment ni à vous, ni à Mme la comtesse de........ il y en auroit trop à faire, et je ne suis pas bien préparé à cette fonction.

Venons à vous, dont je suis fort en peine. Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore, et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps il vous rejette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y auroit que l'obéissance qui pourroit remédier à un mal si pressant : mais elle vous manque, et j'avoue que j'en suis scandalisé. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfans se taisent, et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que de hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité. Ce qui mine votre santé minera tout votre intérieur, et vous réduira à une certaine vivacité d'imagination sur l'amour, sans aucune docilité. Pour moi, je souffre de voir ce que vous souffrez contre l'ordre de Dieu. Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous, si vous ne me promettez les choses suivantes :

1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture, afin de rentrer à cet égard dans le premier état.

2° Vous suivrez la règle du P. R. pour vos confessions.

3° Vous chercherez simplement les consolations et les soulagemens d'esprit qui vous conviennent.

Je demande là-dessus une réponse prompte, franche et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites.

277.

Même sujet.

A Cambrai, 1 août 1701.

Si mes paroles sont dures, madame, n'oubliez pas, s'il vous plaît, mes expériences. Les termes modérés ne sont pas assez forts pour réprimer vos scrupules. Vous savez bien que mon cœur est très-éloigné de vous traiter durement. Ma peine très-sensible sur votre état montre assez qu'il n'y a en moi rien de dur que l'expression. Voulez-vous que je vous laisse dépérir pour l'intérieur et pour l'extérieur par vos scrupules? Puis-je être uni à vous en notre Seigneur, contre l'attrait de la grâce de notre Seigneur même? Je puis bien continuer à vous honorer, respecter et plaindre; mais pour cette union intérieure de grâce, c'est vous qui la rompez par votre indocilité obstinée dans vos scrupules. Si j'étois plusieurs jours de suite avec vous, je vous contraindrois à me dire certaines vérités sur le prochain, que vous regardez comme des médisances, et qui ne sont rien.

Je ne m'effraie point de votre activité involontaire, mais seulement de votre indocilité et de votre réserve volontaire, qui rend inutiles tous les secours de la direction, et qui vous replonge dans vos maux. Vous désobéissez, et ensuite vous ne parlez plus, parce que vous craignez qu'on ne vous ramène de votre égarement, et que vous ne voulez pas être re-

dressée. La docilité seroit le remède de tous vos maux. L'indocilité rend tous les remèdes inutiles; par là on est toujours à recommencer. Vous avez comme un bandeau qui vous couvre les yeux, et vous ne voyez pas combien vous devriez être scrupuleuse sur vos vains scrupules, pendant que vous vous endurcissez sur les désobéissances les plus contraires à l'esprit de Dieu. C'est quelque chose, que vous reconnoissiez et confessiez de bonne foi votre tort sur la diminution du sommeil et des alimens; mais vous y retomberez bientôt, si vous continuez à écouter vos scrupules qui vous rongent, et à faire des confessions qui vous épuisent. Je reviens donc aux règles du P. R., et je demande absolument pour condition essentielle, que vous les observerez, et que vous tournerez vos scrupules de ce côté-là.

Je compte que j'irai mercredi au Câteau, et de là à ..... Nous parlerons du lieu où vous devez demeurer, et je vous déclare par avance, quoiqu'il ne faille pas prévoir de si loin, qu'Oisy ne me paroît point un lieu qui vous convienne. Je prie notre Seigneur de vous faire surmonter ce qui vous éloigne de lui. Dès le moment que vous reviendrez sur vos pas, vous sentirez le besoin de la communion, et vous en serez affamée. Dès que la maladie cesse, le besoin de la nourriture se fait sentir.

278.

278.

Même sujet.

Au Câteau, vendredi 5 août (1701.)

C'EST avec le plus sensible regret, madame, que je vous ai affligée; mais j'ai été le premier affligé par votre indocilité, et par votre véritable résistance à Dieu. Je lui manquerois, si je vous laissois sans scrupule sur ces résistances, pendant que vous êtes scrupuleuse sur des riens qui vous tuent.

Je compte d'aller aujourd'hui à ....., et j'y arriverai en effet au sortir de votre dîner, après avoir achevé quelques affaires que j'ai ici. Si vous voulez me venir voir demain, j'en serai ravi. Il me tarde infiniment de me raccommoder avec vous, madame, et beaucoup plus encore de vous raccommoder avec Dieu, dont vous vous éloignez à force de vouloir hors de propos vous en rapprocher par des confessions scrupuleuses. Pardonnez-moi des duretés que vous avez rendues inévitables.

279.

Calmer l'imagination; ne pas entretenir le trouble par des réflexions scrupuleuses.

Au Câteau, 7 août 1701.

JE vous envoie, madame, une lettre pour Mme d'Oisy. Je vous conjure d'y ajouter un bon commentaire de votre façon; elle a besoin de ce secours, et le mérite

fort. Plus je la vois, plus je l'estime, et espère que Dieu la prendra toute à lui. Ce qui se passera dans les repas ne sera point sur son compte, et la compagnie ne saura que trop que rien ne roule sur ses soins : ainsi ce qu'elle sacrifiera à M....., ou plutôt à Dieu même, en cette occasion, n'est pas grand chose.

Je vous conjure, madame, de demeurer dans votre lit autant que vous y demeuriez autrefois, et d'y attendre le sommeil quand il vous a échappé. Il revient, quand on l'attend en paix; mais quand on suit son imagination, on l'éloigne de plus en plus. Je n'aurai bonne opinion de votre état intérieur, que quand vous posséderez assez votre ame en patience, pour bien dormir. Je ne vous demande que calme et docilité. Vous me direz que le calme de l'imagination ne dépend pas de nous. Pardonnez-moi; il en dépend beaucoup. Quand on retranche toutes les inquiétudes auxquelles la volonté a quelque part, on diminue beaucoup celles-là mêmes qui sont involontaires. Moins on s'agite volontairement, plus on se met en état de ne s'agiter d'aucune façon, et de tempérer une imagination trop émue. Une petite pierre qu'on fait tomber dans l'eau, la trouble quelque temps, et on ne pourroit d'abord en arrêter l'agitation; mais cessez de l'agiter, elle se calme peu à peu d'elle-même. Dieu aura soin de votre imagination, dès que vous n'en entretiendrez plus le trouble par vos réflexions scrupuleuses.

J'aurois voulu pouvoir parler hier à Mme la C....., et je me sentois le cœur fort ouvert pour elle; mais l'occasion ne fut pas favorable, il falloit se séparer.

Dites-lui, je vous prie, que je suis véritablement occupé d'elle devant notre Seigneur, et que je lui souhaite une simplicité au-dessus de toute sagesse humaine et de tout courage naturel. Si vous voulez être enfant devant Dieu, et bien petite, vous ne devez avoir en partage que docilité et obéissance.

280 * A. (43)

Déclarer ses peines avec simplicité; écouter Dieu dans ceux qui le représentent.

A Cambrai, 14 août 1701.

Je voudrois bien, madame, n'avoir qu'à vous consoler; mais souffrez que je commence par vous gronder un peu; vous en avez besoin. Vos peines, qui devroient m'engager à vous épargner, sont ce qui me presse de vous en faire reproche. Faut-il que vous soyez si long-temps à passer, comme vous le dites, par le fer et par le feu, sans en dire un mot? Est-ce être simple? est-ce être fidèle à l'attrait de Dieu? est-ce être sincère? Si vous cachez votre cœur, on ne peut en guérir la plaie : une plaie cachée ne fait que s'envenimer. Je voyois bien en gros que vous souffriez; mais vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me le laisser ignorer. Au nom de Dieu, ne soyez point si forte pour vous passer de conseil et de consolation, et soyez-le un peu plus contre vos scrupules.

J'avoue néanmoins que votre dernière lettre me fait un sensible plaisir, et qu'elle achève de nous raccommoder. Non-seulement vous me dites que vous avez souffert de longues peines, mais encore vous ajoutez un trait de vraie ingénuité, contraire à votre

naturel : c'est de me demander sans façon quelque lettre qui vous console. O je prie le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, de répandre abondamment la sienne dans votre cœur! Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous. Amen.

Si je savois en détail vos peines, je tâcherois de vous dire en détail des choses proportionnées à vos besoins; mais nous sommes encore trop heureux de savoir en gros que vous avez le cœur malade. Si c'est de scrupule, j'avoue que c'est un martyre; mais l'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même, vous vous rongerez le cœur, et dépérirez tous les jours : écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent, la paix renaîtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur, et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [a]? Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point, et qui vous étoit nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle, qui, par fantaisie, quitte le lait, et veut manger du pain dur sans avoir des dents. Revenez à la mamelle des divines consolations. *Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux* [e]. Vous le sentirez, pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le; croyez-moi du moins pour l'essai. Priez bonnement et ingenument Dieu de vous soulager, et de vous élargir le cœur : cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

(a) *Job.* IX. 4. — (e) *Ps.* XXXIII. 9.

Je ne manquerai pas de dire tout ce qu'il faut à M[me] d'Oisy. L'avenir n'est pas à nous; laissons-le à Dieu. Soyons-lui fidèles dans le présent qui nous est donné.

---

281 * A. (44)

Réprimer l'activité de l'imagination; se tenir dans le calme pour écouter Dieu.

A Cambrai, 21 août 1701.

Je ne voudrois, madame, vous donner que de la consolation, et je ne puis éviter de vous contredire. Votre vivacité vous fait imputer aux hommes comme à Dieu, ce qu'ils n'ont jamais pensé. Sur quel fondement pensez-vous que je veuille me décharger de votre conduite, et vous renvoyer au père...? Je n'ai, en vérité, jamais eu cette pensée. Je crois bien qu'il peut vous être fort utile pour vous soutenir en mon absence contre vos scrupules, et contre vos impatiences de vous confesser : mais je ne vais pas plus loin; et si vous vouliez me quitter pour vous mettre absolument dans ses mains, je crois que je vous dirois avec simplicité : Ne le faites pas. Quoique j'estime fort sa grâce et son expérience, il me semble qu'il ne vous convient pas tout-à-fait, et que vous manqueriez à Dieu en quittant l'attrait qu'il vous a donné pour me croire. Demeurez donc en paix; n'écoutez point votre imagination trop vive et trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse consume votre corps, et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment vou-

lez-vous que Dieu parle de cette voix douce et intime qui fait fondre l'ame, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides? Taisez-vous, et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleuse en désobéissant. Loin de vouloir quitter l'autorité, je voudrois la prendre; et c'est vous qui me la refusez, en ne voulant pas me croire sur vos confessions.

J'ai dit à M. le comte de Montberon, que j'apercevois combien vos scrupules nuisoient à votre santé, afin qu'il sentît combien vous avez besoin du séjour de Cambrai. Il m'a paru croire que la lecture de sainte Thérèse et des autres livres spirituels avoit réveillé vos scrupules par des idées de perfection. Je n'ai pas insisté, de peur qu'il ne me crût prévenu. Vous voyez ce que fait votre activité, sur laquelle vous n'êtes point docile.

Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine, sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules, et les fleuves d'eau vive couleront, selon la promesse. Vous recevrez selon la mesure de votre foi; beaucoup, si vous croyez beaucoup; rien, si vous ne croyez rien, et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions, qui se multiplient à l'infini.

Mme la comtesse de..... m'a promis de gouverner votre santé. Je la conjure de me tenir parole, et de prendre, malgré vous, à cet égard, une véritable autorité. Vous déshonorez le pur amour. Vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes nos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simpli-

cité. Je prie notre Seigneur de vous soutenir contre vous-même, et de vous rendre la véritable paix.

282.

Réprimer l'activité trop naturelle dans le service de nos amis.

A Cambrai, 25 août 1701.

M. l'abbé de... a égaré la lettre de recommandation que vous aviez eu la bonté de lui donner pour monsieur votre frère. Son procès presse, et je vous supplie, madame, de vouloir m'en envoyer promptement une autre pour ce bon abbé. Je sais comment vous faites, dès qu'il s'agit d'amitié : ainsi je n'ai rien à ajouter. Vous n'avez que trop de vivacité et de délicatesse pour vos amis. N'allez pas croire que c'est une louange que je vous donne : non, c'est un vrai blâme. Dieu ne veut cette vivacité et cette délicatesse, ni pour lui, ni pour les siens. C'est ce qui fait faire tant de dépense en réflexion superflue, et ce qui cause tant d'insomnie. C'est ce qui cause tant de scrupules sur les devoirs vers Dieu et vers les hommes. Je prie Dieu qu'il vous fasse sentir la vérité de cette parole de David : *J'ai couru dans la voie de vos commandemens, quand vous avez élargi mon cœur* (a).

(a) *Ps.* CXVIII. 32.

(44) **283 * A.**

Être ferme contre soi-même dans la pratique de l'obéissance.

A Cambrai, 7 septembre 1701.

On vous aura dît, madame, la faute que je fis à..., oubliant de dire que M. le comte de Montberon partoit pour Tournai. Je suis le premier homme du monde pour supposer que j'ai dit ce que je ne dis point, et pour vouloir que l'on comprenne sans que je parle. Vous avez vu une troupe assez joyeuse. Comment ne le seroit-elle pas? On marche sur sa foi, mais il faut être bien sage pour ne réveiller aucune inquiétude.

Je reviendrai ici, comme vous le savez, après la procession de Valenciennes (1), pour traiter la capitation avec M. le comte de M... En attendant que j'aie l'honneur de vous revoir, soyez ferme contre vous-même. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre; mais vous connoissez les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violens. Tout dépend de la fidélité à repousser simplement les premières impressions. Dès qu'elles sont reçues, vous n'êtes plus maîtresse de vous. Je prie notre Seigneur de vous garder.

(1) Fénelon a fait en latin, pour le Duc de Bourgogne, une description de cette singulière procession. Nous l'avons donnée tom. XIX des *Œuvres*, pag. 494.

284.

Le scrupule ferme à Dieu la porte de notre cœur.

A Valenciennes, 9 septembre 1701.

Je n'ai qu'un moment, madame, pour vous remercier. Je pars d'ici quand la bonne compagnie y doit arriver. J'avoue néanmoins que je ne suis pas fâché d'en partir; car je trouve ici trop de gens à voir, et trop de choses inutiles à dire. Pendant mon voyage, je déroberai des momens pour vous demander de vos nouvelles et de celles de votre amie. Ce que vous me mandez de votre état me donne une joie sensible. Vous voyez que Dieu a la patience de revenir, toutes les fois que le scrupule ne lui ferme point votre cœur. Il n'y a rien à vous dire, sinon que vous demeuriez comme vous êtes. J'aime de tout mon cœur la femme forte, et vous n'avez rien à souhaiter de moi là-dessus. Dieu l'aime : pourquoi ne l'aimerois-je pas? Si elle avance, comme elle le doit, elle deviendra moins forte d'une certaine façon, et plus petite. Dieu soit toutes choses en vous, madame, et nous, une seule en lui.

285.

Demeurer avec simplicité dans l'état où Dieu nous met.

A Cambrai, 27 septembre 1701.

Voila, madame, une lettre de votre amie. Quelque petit nuage avoit obscurci les derniers jours; mais M.... a tout raccommodé. Il faut souvent re-

commencer avec certaines têtes. Je prends part, madame, à votre joie sur l'arrivée de M. le M. de M. Il me paroît capital qu'il s'explique à fond en honnête homme[1]. Il ne lui est point permis de laisser aller les choses plus loin, sans les vouloir mener de bonne foi et de tout son cœur jusqu'au bout. Il doit cette franchise à monsieur son père, qui est si passionné pour ses intérêts, et à une famille qui montre tant d'inclination pour le préférer à d'autres. Il n'y a pas un moment à perdre là-dessus. Dieu veuille que tout se tourne heureusement!

Je me console des incertitudes et des longueurs qui me tiennent ici, dans l'espérance que vous y reviendrez peut-être avant mon départ. Demeurez comme Dieu vous met, et souvenez-vous que vous serez en paix, toutes les fois que vous ne sortirez point de votre place par inquiétude. On quitte Dieu pour chercher sa sûreté en soi-même.

Je ne saurois révérer ni chérir en notre Seigneur, plus que je le fais, la femme forte. Il me semble qu'elle va toujours uniment comme une bonne pendule. La fidélité simple au moment présent est le trésor du cœur. C'est la manne du désert, qui a tous les goûts selon les divers besoins, et qui rassasie sans cesse. On a tout ce qu'on veut, car on ne veut que ce qu'on a. Le moment présent est une espèce d'éternité, qui prépare à la véritable, et qui en est un avant-goût.

(1) Ceci a rapport à un mariage dont il s'agissoit pour le marquis de Montberon. Voyez ci-après la lettre 290.

286 * R. (45)

Recevoir les grâces et les consolations sans s'y attacher.

Samedi au soir, 8 octobre 1701.

Je suis ravi, madame, de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez, quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les grâces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir, et de n'y point tenir; c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout prêt à en porter la privation, quand il plaira à Dieu de les ôter.

J'aime mieux que vous veniez demain communier de ma main, à la chapelle de Notre-Dame, après la grand'messe. Bonsoir, madame. Dieu sait ce que je vous suis à jamais en lui.

287 * R. (46)

Ne point exiger d'une ame plus qu'elle ne peut encore porter.

A Tournai, 16 octobre 1701.

Vous me pressez, madame, de retourner voir les personnes dont je dois prendre soin; et vous, qui m'attendez, vous ne songez qu'à vous enfuir, dès que je serai revenu. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'écrire à Mme d'Oisy; mais j'espère que vos lettres

ne lui manqueront pas. Elle a du courage et de l'amitié : ces deux choses la portent au-delà de ses forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites la touche; mais son fond n'est pas encore capable de tous les sacrifices que vous lui demandez. Jésus-Christ, qui connoissoit mieux ses disciples qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, leur disoit [a] : *Vous ne pouvez à présent porter ces choses*. Il leur disoit [e] : *Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit*. Saint Pierre soutenoit que pour lui il n'en seroit rien. *Quand même*, disoit-il, *tous les autres seroient scandalisés, pour moi, je ne le serai pas. Quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais*. Jésus-Christ insiste, et lui prédit qu'il le reniera trois fois, avant que le coq chante; et en effet, l'interrogation d'une servante lui fait renier son maître avec serment. Voilà l'homme; voilà ce qu'il donne, dès qu'il donne du sien, et qu'il se promet quelque force de soi.

Laissez Mme d'Oisy lire, goûter, prier, se nourrir. Il faut donner patiemment aux ames, avant que de leur demander. Il faut qu'elles aient été nourries intérieurement de l'oraison, et avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir espérer qu'elles fassent certains travaux extérieurs. Que fait la mère à son petit enfant? elle l'allaite et le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher, il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il cherche à former ses premiers pas. Il faut donc attendre et porter l'enfant, pendant qu'il est encore

(a) *Joan*. XVI. 12. — (e) *Marc*. XIV. 27 et seq.

à la mamelle. Quand Dieu commencera à se faire sentir assez pour demander un dernier adieu au monde, ce sera le moment où il faudra aider l'ame pour cette douloureuse décision. Mille sincères complimens à la femme forte. Je vous suis dévoué sans réserve.

288.

Se mettre en liberté pour le dedans et pour le dehors.

A Tournai, dimanche 30 octobre 1701.

Je n'ai eu, madame, aucun moment à moi, et je suis encore aujourd'hui surchargé de travail. Pardonnez mon silence; je l'ai gardé avec beaucoup de peine. Voilà mes visites finies. Je serai encore ici trois ou quatre jours, pour les communautés de la ville, et pour les civilités à rendre. Ainsi j'arriverai à Cambrai avant la fin de la semaine. Mais je ne vous y trouverai pas : c'est de quoi je suis bien fâché. Je ressens encore plus la cause de votre absence, que votre absence même; car je suis plus sensible à ce qui vous afflige, qu'à ce qui me prive d'une grande consolation. Je vous offre tout ce qui dépend de moi; c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, et si vous êtes simple, vous en userez simplement.

J'aime beaucoup en notre Seigneur votre bonne et chère fille : cultivez-la pour lui. Je plains votre pauvre amie, et je souhaite qu'elle puisse vous aller voir à .... Je ne négligerai rien pour sa consolation; mais je ne puis presque rien tout seul. Dieu supplée, et on ne manque de quelque chose, que quand on man-

que de foi. Ma santé s'est soutenue comme le beau temps. Je crains pour la vôtre les politesses et les complaisances. Mettez-vous en liberté pour le dedans et pour le dehors.

289.

Excuses à la comtesse, pour un oubli.

A Cambrai, 9 novembre 1701.

J'AI fait, madame, une faute ridicule, en oubliant de faire ce que j'avois promis à Mme la C. D. Il s'agissoit d'avoir l'honneur de vous écrire. Jugez si cette omission peut venir d'ailleurs que d'un pur défaut de mémoire. Raccommodez-moi, s'il vous plaît, avec la personne à qui j'ai manqué. Vous n'aurez pas grande peine; car elle me paie de mes fautes par des présens. Si ces lapins sont bons, je courrai risque d'être souvent de mauvaise mémoire. J'aurois à vous demander des nouvelles de M. le comte de Montberon, et des affaires d'Auvergne. Je voudrois aussi vous dire combien les causes de votre absence m'affligent, et combien vous devez user librement de tout ce qui est à moi. Mais je n'ai que le temps de fermer cette lettre.

290.

Sur la bienséance des habits et des compagnies. Sur un mariage projeté pour un fils de la comtesse.

A Cambrai, 20 novembre 1701.

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous gêner pour aller chercher les compagnies; mais seulement qu'il ne vous convient point de reculer quand les gens vous cherchent. Pour vos habits, je ne vous demande aucune attention forcée. Contentez-vous de suivre la médiocrité et la bienséance, quand les avis d'autrui ou vos propres vues vous font penser.

Il me tarde bien de savoir l'état présent de notre mariage. Je le souhaite autant que je puis souhaiter ce que je ne sais point s'il est de la volonté de Dieu. Mais je vous avoue que je m'affectionne pour notre beau-père. S'il compte qu'au défaut des deux cent mille francs de ..., il trouvera vos biens et ceux de M. le C. de Montberon pour la sûreté du douaire, etc. je souhaite fort qu'on prenne des mesures justes, afin qu'il ne coure pas risque de se mécompter. Pour M..., il ne peut être que très-bien reçu. Si l'affaire réussit, il sera triomphant, et vous savez combien on est d'humeur d'applaudir à ceux qui triomphent. Si, au contraire, tout va mal, je me croirai en obligation de le consoler. Quoi qu'il arrive, il mérite de grandes louanges. L'affaire est excellente, possible, bien conduite. Le cœur de M.... attendrit le mien. Le malheur ajoute au mérite un nouveau lustre.

Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi; je ne

sais qu'en dire ni qu'en penser. Il me semble que j'aime Dieu jusqu'à la folie, quand je ne recherche point cet amour. Si je le cherche, je ne le trouve plus. Ce qui me paroît vrai en le pensant d'une première vue, devient un mensonge dans ma bouche, quand je le veux dire. Je ne vois rien qui soulage mon cœur; et si vous me demandiez ce qu'il souffre, je ne saurois vous l'expliquer. Je ne désire rien; il n'y a rien que j'espère ni que j'envisage avec complaisance. Mon état ne me pèse point, et je suis surmonté des moindres bagatelles. D'un autre côté, les moindres bagatelles m'amusent; mais le cœur demeure sec et languissant. Dans le moment que j'écris ceci, il me paroît que je mens. Tout se brouille. Dans ces changemens perpétuels, je ne sais quoi ne change point, ce me semble.

Je ne sais, madame, si l'on prend garde à Paris que sept mille livres de rentes en belles terres d'Auvergne, portables, bon an, mal an, à Paris, valent plus de deux cent trente mille francs, et même deux cent cinquante mille. Si peu qu'on y joignît de pierreries et de meubles, avec l'espérance très-solide de l'entière succession, cela ne vaudroit-il pas mieux que Mlle de ..., avec cent mille écus sujets à des recherches? Les terres d'Auvergne s'estiment communément au denier quarante, et ne se vendent guère moins. Vous n'avez pas tant besoin de revenu que d'autres, pendant la vie de M. le comte de Montberon, qui a de gros appointemens de charges. Ce seroit un engagement pour garder souvent votre belle-fille auprès de vous. La mère est hors d'apparence d'avoir

d'avoir des enfans. Il est naturel que cette famille s'affectionne à la vôtre. Si le père et la mère vivent ensemble encore un peu de temps, ils verront des enfans qui les attacheront. Le péril diminuera tous les jours, et l'espérance augmentera. Sans ce péril, ces gens-là trouveroient les plus grands partis.

291.

Sur quelques affaires de famille.

A Cambrai, 21 novembre 1701.

Je ne puis m'empêcher, madame, de vous envoyer les deux lettres que j'ai reçues, l'une de M. le comte de Montberon, et l'autre de Mme d'Oisy. Vous verrez, dans l'une et dans l'autre, une candeur et une bonté touchante. Je suis ravi que le mariage ne soit point rompu par un mécompte de la part de madame votre sœur. Le procédé de monsieur votre fils vaut cent fois mieux que toutes les fortunes les plus éclatantes. Je ne comprends rien à celui de M. de Colombines. Sa femme et lui sont-ils de concert pour vouloir chacun se remarier, en cas de mort de l'autre?

Mandez-moi votre pensée sur ce voyage de madame d'Oisy à Paris. Je ne le goûte point; il n'est pas nécessaire pour remercier : elle n'a que trop son excuse. L'affaire même est trop incertaine et trop partagée, pour mériter tant de pas. S'il lui en revient quelque bonne somme, c'est ce qu'on ne pourra savoir de long-temps. Les frais du voyage seroient réels et grands; les profits petits et incertains. Elle doit épargner les frais de son voyage à ses créanciers.

Ce voyage pourroit réveiller les mauvais rapports, et les ombrages de M. d'Oisy. Je craindrois même que ce voyage ne facilitât la prétention d'entrer chez Madame. Tout cela ne me plaît point. Mais il me semble qu'on peut lui conseiller d'attendre de voir clair dans le revenant bon, et en attendant de ne parler plus d'aller remercier. Je laisserois le reste à la Providence, et j'attendrois que la grâce la disposât peu à peu à laisser tomber cette pensée. Ayez soin de notre excellente *pendule :* c'est à vous à la monter. Le cœur est droit et réglé, mais sec. Il faut lui donner un peu d'onction au dedans.

---

(44) **292 * A.**

Sur quelques affaires de famille; s'abstenir des réflexions superflues.

A Cambrai, 15 décembre 1701.

Je vous envoie, madame, la lettre que je viens de recevoir : vous y verrez de très-bons sentimens, et un triste état; mais Dieu sait mettre tout à profit. Mme d'Oisy eût été ravie d'aller faire la cérémonie pour Mme la maréchale de Boufflers, par rapport à vous et à Mme la comtesse de Souastre; mais vous savez combien elle est en tutèle. Il y a des momens où sa patience paroît à bout; mais son naturel courageux et un sentiment de religion la soutiennent. On va encore bien loin, dit le proverbe, depuis qu'on est las.

Pour moi, je suis fort content des nouvelles que M. ..... me donne de votre santé. Il assure que votre mal est fini, et que vous êtes en très-bon chemin.

Dieu le veuille! mais je me défie un peu de vous; ce n'est pas sans fondement. Vous avez, par scrupule et par délicatesse, des réserves, des duplicités, des indocilités, comme d'autres en ont par intérêt. Si vous deveniez ingénue et simple sur vos besoins, je croirois que vous auriez plus sacrifié à Dieu, que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui feroit tant de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au bien-aimé? Vous ne lui voulez donner que des privations de soulagemens dont vous avez un vrai besoin, et qu'il ne veut point recevoir; mais pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnemens subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sur de beaux prétextes. Je vous demande sérieusement et absolument que vous ayez soin de vous, comme vous auriez soin de Mme la comtesse de Souastre. On dit qu'elle se porte bien, et j'en ai une sensible joie. Je prie pour elle, et je désire fort sa sanctification, aussi bien que la vôtre.

293.

Avis à la comtesse, pour elle et pour sa fille. Avantages de l'oraison.

(Décembre 1701.)

Je me réjouis, madame, de l'heureux accouchement de Mme la comtesse de Souastre, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur; mais je ne cesse point

d'être en peine de votre santé. Vous avouez qu'il vous reste une petite fièvre ; elle ne peut être que dangereuse dans un état d'épuisement et de langueur. Vous ne dites rien des eaux de Spa, que M. Bourdon vous conseilloit. Je vous conjure de suivre ses conseils, et de ne rien négliger pour le rétablissement de votre santé. Pour Mme la comtesse de Souastre, je lui souhaite, après sa couche, assez de santé et de calme, pour pouvoir s'accoutumer un peu à suspendre les occupations extérieures, et à ne s'occuper que de Dieu dans des temps réglés. Elle sentira combien l'oraison nourrit le cœur, détache du monde, et prépare à faire en paix toutes les choses extérieures, qui sont dans l'ordre de la Providence. Vous la persuaderez mieux que personne, en lui racontant vos expériences.

Je souhaite fort pour Mme d'Oisy, qu'elle puisse aller au plus tôt vous voir : c'est lui souhaiter consolation et profit. De plus, j'espérerois qu'elle prendroit soin de vous bien gouverner pendant que Mme votre fille ne peut le faire. J'espère que nous verrons avant la fête M. le comte de Montberon. Je prie l'amour qui s'est incarné, d'opérer son mystère en vous dans cette fête d'anéantissement, d'enfance et de vie toute cachée.

---

(77) **294 * R.**

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères, quand on est accoutumé

à sentir les dons de Dieu : mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau, que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes, et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché, que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations, n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu : mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez, pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendroit en paix, votre paix conserveroit votre oraison, et votre oraison seroit votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grâce.

Pour l'état de sécheresse et de privation sensible, il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise, et on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mère caresse moins les grands enfans que les petits.

---

295 * A. (43)

S'appliquer à la mortification intérieure bien plus qu'à l'extérieure.

A Cambrai, 5 janvier 1702.

Je reviens, madame, d'un voyage de huit jours, et je trouve ici de vos nouvelles, moins mauvaises que celles des temps passés : mais il s'en faut beaucoup que

je ne sois rassuré sur votre santé. M. Bourdon va vous voir, et je vous conjure, au nom de notre Seigneur, de faire, pour vous remettre, tout ce qu'il règlera. Si vous avez quelque confiance en moi, vous ne hésiterez pas à lui obéir. C'est une des plus sensibles peines que je puisse avoir, que celle de vous trouver indocile. Vous feriez encore plus de mal à votre ame qu'à votre corps, et vous résisteriez encore plus à Dieu qu'à M. Bourdon.

Vous prenez le change en cherchant à contre-temps les mortifications corporelles : ce n'est point ce que Dieu demande de vous. C'est votre imagination trop vive, et non pas votre corps, qu'il faut affoiblir. La moindre docilité contre vos scrupules vous feroit plus mourir à vous-même, que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules, ce seroit l'holocauste de votre cœur. Encore une fois, si vous croyez que Dieu nous ait unis en lui, je vous demande, par son amour, d'avoir soin de vous, et de croire le médecin.

On travaille à votre petit tableau de Moïse exposé : il sera très-joli, et le peintre réussit très-bien. Je vois avec attendrissement et complaisance, dans cet ouvrage, l'amour jaloux qui pousse aux plus affreuses extrémités ceux qu'il veut sanctifier, et qui sacrifie en apparence celui dont il veut faire de si grandes choses. C'est ainsi qu'il traite ses favoris : voilà le fondement de ses ouvrages.

J'écrirai au plus tôt à notre bonne et digne *pendule.*

Je ferai volontiers tout ce que voudra votre amie; mais il faudra prendre un temps où vous serez en tiers : autrement nous serions fort embarrassés. Je

l'estime et l'aime en notre Seigneur de plus en plus. Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir! Quand sera-ce?

296.

Il redemande à la comtesse le traité *de l'Existence de Dieu*, et lui recommande le soin de sa santé.

A Cambrai, 6 janvier 1702.

Je vous supplie, madame, d'avoir la bonté de me renvoyer l'écrit que je vous ai donné pour monsieur votre fils, où j'ai ramassé diverses preuves de la Divinité, tirées de l'art qui éclate dans toute la nature. J'aurois besoin de le revoir. Vous n'en avez aucun besoin présentement. M. le comte de Montberon pourra me l'apporter à son retour.

Au nom de Dieu, ayez soin de vous. Je ne vous demande point des soins extraordinaires : je souhaite seulement que vous ayez la pleine volonté de faire pour vous ce que vous feriez pour une autre, et de vous laisser sans réserve à la décision du médecin; après quoi vous suivrez ce dessein sans vous gêner, suivant que vous en aurez la lumière en chaque occasion.

Je prie Dieu qu'il vous délivre d'un certain zèle, qui n'est pas moins contraire à votre grâce, qu'à votre foible santé.

297.

Proportionner les pratiques de piété aux forces du corps.

A Cambrai, 18 janvier 1702.

JE comprends bien, madame, qu'il ne faut songer qu'à vous consoler et qu'à vous guérir; mais quel moyen de le faire, si vous vous abandonnez toujours à vos ferveurs et à vos scrupules, aux dépens de votre foible santé? Combien de fois m'avez-vous promis des merveilles! C'est toujours à recommencer, et en recommençant vous vous poussez à bout. J'ai le déplaisir de vous voir tuer votre corps, et faire languir votre ame, contre le véritable attrait de votre grâce. Puisque vous êtes persuadée que Dieu veut que vous me croyiez, pourquoi ne me croyez-vous pas? Pourquoi ne faites-vous point de scrupule de passer au-delà des règles que je vous ai données, pendant que vous en faites à tout moment sur des riens qui vous troublent? Que peut-on faire de solide, quand le fondement de la docilité manque? Vous me faites entendre que vous avez souffert, parce que je n'ai pas continué à vous confesser, et que vous avez remarqué en moi une répugnance pour vous donner ce secours. Souffrez que je vous représente que, quand on croit qu'une liaison est de Dieu, comme vous supposez la nôtre, il faut s'éclaircir simplement, et ne vouloir jamais deviner. Toute mon hésitation ne regardoit que M. le comte de Montberon, par rapport à la cour et au public. Si vous m'eussiez ouvert votre cœur sur votre désir, je vous aurois répondu

que de ma part je n'avois aucune mesure à garder pour vos confessions, et que toute ma pente étoit de vous donner les secours nécessaires. C'eût été à vous à prendre vos mesures du côté de M. le comte de Montberon. Quand on veut pénétrer, au lieu de demander ingénument, on devient ingénieux à se peiner soi-même, et la délicatesse se tourne en gêne d'esprit. Vous m'avez assez déclaré qu'Arras n'est point le lieu où votre cœur est au large, et que votre paix intérieure ne se trouvoit qu'à Cambrai. Cependant vous êtes partie sans m'avoir consulté. Je comprends bien que certains embarras ..... [1].

(1) La fin de cette lettre manque.

---

298 * A. (234)

Défiances de la comtesse sur le zèle de son directeur. Abandon simple et absolu aux opérations de la grâce.

A Cambrai, 27 janvier 1702.

Ne croyez pas, je vous conjure, madame, que votre lettre m'ait fait d'autre peine que celle de prendre part à ce qui vous afflige. Vos défiances sur mon zèle pour vous vous ont coûté beaucoup de travail d'esprit, et vous pouvez juger par là de vos délicatesses. En vérité, je n'ai jamais eu qu'une véritable pente à faire tout ce qui pourroit vous être bon, et je n'ai été retenu que par des égards pour votre situation. Puisque votre mal ne vous permet pas d'aller en carrosse, il faut demeurer tranquille à ....., jusqu'à ce que vous soyez en état de marcher. Alors ne vous gênez en rien pour la dépense : vous n'en ferez ici

aucune de sensible au-dessus de celle que votre domestique y fait déjà. Vous pourrez vous servir de la raison de votre santé, qui n'est que trop bonne, pour ne sortir point. Vous aurez même des chevaux et un carrosse de céans à vos ordres. De plus, vous pouvez compter sur telle somme qu'il vous plaira, sans que personne en sache rien. Il n'y aura aucune exception. Vous me paierez à votre très-grande commodité. Vous ne répondez rien à tout cela, et vous devriez bien répondre simplement. Vous devriez faire un vrai scrupule d'être si réservée, puisque vous êtes convaincue que Dieu veut de l'ouverture et une entière simplicité. Comment auriez-vous la paix pendant que vous résistez à Dieu?

M. Bourdon m'a soulagé le cœur, en me disant que les remèdes qu'il vous a conseillé de prendre, en attendant les eaux, peuvent avancer beaucoup votre guérison, et qu'elle sera achevée par les eaux prises au mois de juin.

Votre amie est bonne, et s'affermit dans ses bons désirs. Ses croix sont grandes; mais il les lui faut aussi grandes qu'elle les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et trop peu en un autre; trop sur votre santé et sur votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse : toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on y ajoute n'est pas un retranchement véritable; c'est, au contraire, une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et

cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

Je ne saurois vous rien dire de moi, car très-souvent je n'en sais pas de grandes nouvelles. Quand j'en cherche, j'en trouve de fort tristes. Je suis fort occupé de détails d'affaires, et de lettres à écrire. Les heures et les jours coulent en paix sèche, avec un certain soulagement de me sentir bien loin du monde. Dieu vous fasse simple et petite!

299.

Suivre avec simplicité les ouvertures que donne la Providence.

A Cambrai, 4 février 1702.

Je vous envoie, madame, une lettre de votre amie. En vérité, elle est en bon chemin, et son cœur est trop droit pour n'être pas agréable à Dieu. J'espère que nous la verrons telle que ces bons commencemens la promettent. J'irai la voir un de ces jours. Sa santé n'est pas bonne. Comment va la vôtre? Ne pourriez-vous pas m'en mander simplement l'état, ou prier Mme la comtesse de Souastre de le faire? J'attends le retour de M..... pour en savoir la vérité. Dieu soit avec vous! Je voudrois bien vous voir, et je voudrois que vous voulussiez simplement tout ce que vous pourrez vouloir là-dessus. Quand il ne tiendra point à vous que cela n'arrive, je m'accommoderai de tout dans l'ordre de Dieu. Ce que Dieu empêche est bien empêché; mais ce que nous empêchons, faute d'être assez simples, est un dérangement de sa providence, qui ne peut causer que du trouble et de l'imperfection.

Encore une fois, Dieu soit avec vous, et rien en vous que son seul esprit.

J'ai été fâché de ne pas voir dans la promotion [1] M. le C. de..... M. le M. de..... y mériteroit une place; mais il y a de ses aînés qu'on veut bien traiter, et qu'on a laissés comme lui.

(1) Le Roi venoit de faire une promotion de dix-sept lieutenans-généraux, cinquante maréchaux de camp, etc. Voyez le *Journal de Dangeau*, 29 janvier 1702.

300.

Suivre avec simplicité et sans scrupule les avis du médecin.

A Cambrai, 15 février 1702.

Je crains, madame, autant que je le dois, de vous fatiguer en l'état où vous êtes; mais je ne puis m'empêcher de vous représenter l'obligation de conscience où vous êtes, de renoncer à la consolation d'aller à l'église les jours ouvriers. On assure que vous y allez deux fois chaque jour, et M. Bourdon ne hésite pas à croire que vous ne pouvez point ces jours-là descendre de votre appartement, ni même sortir de votre lit. Je ne puis douter ni de l'habileté très-grande, ni de la piété sincère et exacte de M. Bourdon. Il ne raisonne point sur votre rapport : ainsi vous ne devez pas craindre de vous être flattée en lui rapportant l'état de votre santé. Il ne décide que sur ce qu'il a vu, et sur les faits dont personne ne peut douter. De plus, quand même vous vous tromperiez en exagérant vos maux, et que M. Bourdon, trompé par vous, vous tromperoit à son tour, et vous dispenseroit d'aller à l'église les jours ouvriers sans né-

cessité, vous devriez suivre sans scrupule sa décision. Il ne s'agit que d'une chose qui n'est pas de précepte dans l'Église, et vous ne commettriez pas le plus léger péché véniel en obéissant. D'ailleurs, je suis votre pasteur, et je vous connois beaucoup plus que la plupart des pasteurs et des directeurs ne connoissent les ames qu'ils conduisent. Je prends entièrement la chose sur moi devant Dieu. Quand même vous croiriez voir clairement que vous vous êtes flattée, et que vous êtes cause que M. Bourdon vous flatte dans sa décision, vous devriez vous défier de votre fond scrupuleux. Ne vaut-il pas mieux obéir à votre médecin très-habile, à votre époux très-pieux, à votre pasteur qui vous connoît à fond, et qui ne veut point engager témérairement sa conscience? Autrement, à force de vouloir assurer votre conscience, vous l'exposerez par présomption au plus grand péril; car vous préférerez votre propre sens à l'ordre de Dieu, et à l'autorité légitime de tous les supérieurs que la Providence vous a donnés pour votre conduite. Que répondriez-vous à Dieu, s'il vous disoit: Vos supérieurs ont décidé; vous leur avez représenté toutes vos raisons; ils les ont pesées; ils ne les ont pas crues suffisantes pour vous laisser aller à l'église? Vous avez persisté à désobéir; vous avez préféré vos scrupules à l'obéissance et à la docilité; vous vous êtes tuée vous-même par indocilité. Vous auriez été déchargée à mon jugement, quand même vous auriez manqué à garder le précepte, ne le faisant qu'après avoir représenté toutes vos raisons, et par pure obéissance à vos supérieurs, qui ne les ont pas jugées bonnes [1].

(1) Nous n'avons point trouvé la suite de cette lettre.

301.

Craintes et délicatesses de la comtesse sur le zèle du prélat à son égard.

A Cambrai, 13 mars 1702.

Mme d'Oisy me fit comprendre hier confusément et à la hâte, quand j'allois prêcher, ce que je n'avois pas encore compris. En vérité, madame, j'en ai le cœur pénétré. Je ne raisonne point pour savoir si votre peine est bien fondée; je commence par me donner un tort infini, et je ne songe qu'à compatir du fond de mon cœur à la peine du vôtre. Mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais cru vous manquer en rien. Je ne le dis ni par politesse, ni par envie de vous consoler. Il sait que rien ne pourroit me faire dire ce que je ne croirois pas exactement vrai. Mais laissons tout le passé, et ne regardons que le présent. Supposons que je vous aie manqué : est-ce une bonne raison pour faire à Dieu ce que je vous ai fait, et pour lui manquer comme je vous ai manqué? Voulez-vous que Dieu soit aussi mécontent de vous, que vous l'êtes de moi? Vous croyez que Dieu veut que je vous aide à le servir et à faire sa volonté : je suis prêt à le faire; je m'y offre de toute l'étendue de mon cœur. Dieu voit que je ne saurois aimer en lui une sœur plus cordialement, et que je donnerois ma vie pour vous; il voit combien vos peines m'affligent, et à quel point je souhaite de les guérir.

Prenez-moi tel que je suis, sec, rebutant, irrégulier, négligent, manquant d'attention et de délicatesse. Je veux me corriger pour vous, et l'envie de

bien faire à votre égard me redressera. Mais enfin, regardez en moi, non mes défauts naturels, mais le dessein de Dieu, dont je ne suis que le vil et indigne instrument. Mes défauts serviront plus que mes bonnes qualités à vous rendre telle que Dieu vous veut. Je suis tout propre à vous faire mourir à vous-même par ma sécheresse. Votre délicatesse excessive a besoin de mes irrégularités et de mes négligences. Si vous cherchez à satisfaire votre goût, vous manquez à Dieu. Si vous ne cherchez que Dieu seul, il faut me regarder d'une vue de pure foi, et sacrifier toutes les délicatesses de votre amour-propre. Encore une fois, Dieu veut que je vous aide, et je veux vous aider. Ne vous serviriez-vous pas d'un Arabe ou d'un Chinois, si Dieu vous le donnoit pour guide?

Je n'ai aucune peine à vous confesser; je vous donnerai avec plaisir le temps nécessaire. En vous offrant ce secours, je ne crois vous rien offrir. Ne me comptez pour rien; mais voyez ce que Dieu demande, et ne lui opposez pas vos délicatesses. C'est aux siennes que toutes les vôtres doivent céder. Ce que je vous demande pour la paix de votre cœur, et pour l'accomplissement des volontés de Dieu sur vous, c'est que vous reveniez ici dès le moment que votre santé vous le permettra. Je souffre beaucoup d'une très-opiniâtre douleur de dents depuis près de trois semaines; mais rien ne m'empêchera de vous aller voir, si vous me laissez espérer que ma visite vous sera utile et consolante. Au nom de Dieu, madame, ne lui résistez pas pour vous priver d'un secours auquel il veut vous assujétir.

(59) **302 * A.**

Recevoir avec reconnoissance les dons de Dieu, quel que soit le canal par où il les communique.

A Cambrai, 18 mars 1702.

Quoique votre réponse, madame, ne me donne pas tout ce que je souhaite, elle ne laisse pas de me faire sentir une véritable joie. Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grâce, n'est qu'une délicatesse d'amour-propre : oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinemens de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même? Vous, madame, qui faites tant de scrupule d'une pensée involontaire, et par conséquent très-innocente; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule, et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit pendant une année, par une délicatesse d'amour-propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter?

Eh! qu'importe quand vous recevriez les dons de grâce comme les pauvres mendians reçoivent du pain? Ces dons n'en seroient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en seroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même? est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi?

foi? est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même? A quoi vous servent les lectures sur l'amour le plus pur, et vos oraisons fréquentes? comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non-seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'ame? il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grâce, qu'à condition que vous la ferez passer par quelqu'un à qui je n'arrache rien, et qui contente la vaine délicatesse de mon cœur? Lui oseriez-vous dire : Je suis jalouse? Ne vous répondroit-il pas : Et moi, je suis jaloux; mais la jalousie n'appartient qu'à moi seul, et c'est à la mienne qu'il faut sacrifier la vôtre? O mon Dieu! ramenez ce cœur; montrez-lui l'horrible danger de cette tentation. Rendez-la jalouse pour vous, et non pour elle; ôtez-lui ces indignes délicatesses pour elle, et donnez-lui toutes celles de votre pur amour.

Mes dents ne me tourmentent plus. J'irai bientôt vous voir, et je compte qu'ensuite vous viendrez ici. Je loue Dieu de ce que le mal est découvert; la découverte est la guérison. Ne vous troublez point, mais soyez simple et petite. Abandonnez-vous à Dieu avec confiance.

303.

Il la félicite sur la simplicité avec laquelle elle a découvert ses peines intérieures, et l'exhorte à reprendre avec calme ses exercices ordinaires.

A Cambrai, 30 mars 1702.

VOTRE lettre, madame, me donne une des plus sensibles consolations dont je sois capable. J'y vois renaître dans votre cœur les principes de grâce, qui étoient comme étouffés par la peine d'esprit. C'est l'enfant qui revient à sa mère, et qui la reconnoît. Béni soit celui qui rend la paix à ses enfans! Ma joie présente vous répond de ma bonne intention passée. Je ne rappelle point le passé pour me justifier, mais seulement pour vous épargner une peine à vaincre; je veux dire celle de croire que j'ai bien voulu vous abandonner dans votre besoin. Donnez-moi tous les autres torts que vous croirez me devoir donner; mais, au nom de Dieu, ne me donnez jamais celui d'avoir voulu vous refuser le secours que vous me demandiez. Mon intention n'a jamais été que de faire pour vous tout ce que votre besoin et mon attachement pouvoient demander. N'y pensons plus, et reprenons avec simplicité, en parfaite union de cœur, tout ce que la tentation a interrompu. *Vous marchiez si bien*, dit l'apôtre aux Galates [a] : *vous auriez arraché vos yeux pour me les donner. Qui est-ce qui vous a enchantés, afin que vous n'obéissiez plus à la vérité?*

Ne vous étonnez point que vos peines se réveillent,

(a) *Galat.* IV. 15; V. 7.

et vous ébranlent. C'est une croix qu'il faut porter patiemment comme les autres. Elle diminuera chaque jour, si vous ne la grossissez point, en vous l'exagérant à vous-même, et si vous rentrez avec foi dans vos lectures et dans votre oraison. C'est là que vous trouverez tout ce qui vous manque. Il faut remettre peu à peu votre cœur flétri et resserré, comme on remet peu à peu un malade, en l'accoutumant par un régime presque insensible aux alimens solides, dont sa langueur l'avoit privé.

Notre *pendule* est excellente; elle m'édifia et me contenta infiniment, quand je la vis dans votre cabinet. Je ne saurois la blâmer de m'avoir tout dit sur les lettres. Je n'en dirai jamais rien à votre amie, et ce que je sais est comme si je ne le savois pas. Je n'en ferai aucun usage que pour me corriger, et pour agir avec plus d'attention, si je le puis, et si vous le voulez. Il me tarde de vous voir ici. J'espère que j'en aurai la joie, si vous avez bien soin de votre santé pour pouvoir revenir d'abord après Pâque. En attendant, prenez quelquefois le bon saint que vous avez tant aimé. Je ne saurois croire qu'il soit hors de votre cœur. Il vous parlera mieux que moi, et en faisant sa paix, il fera la mienne. Il n'est pas sec et irrégulier comme moi : vous ne sauriez tenir contre lui. Il vous renouvellera en notre Seigneur, en vous faisant sentir l'onction de l'esprit de Dieu.

304.

Sur le combat de la partie inférieure de l'ame contre la partie supérieure.

A Oisy, 6 avril 1702.

Je ne saurois, madame, assez louer Mme la comtesse de Souastre qui m'a apporté vos deux lettres. La seconde avoit besoin de la première pour me consoler. On ne peut vous plaindre plus que je le fais, ni être moins en peine de votre état. Les deux personnes que j'aperçois en vous ne m'étonnent point. Chacune parle sa langue naturelle : il faut que l'une cède à l'autre; c'est de quoi je ne saurois douter. Les sentimens et les discours de la personne révoltée ne sont pas de votre véritable fond. L'autre personne est la véritable, qui veut ce qu'elle pense et ce qu'elle dit. Vous le voulez lors même que vous ne croyez plus le vouloir, et vous ne voulez ni ne croyez jamais ce qui passe par l'imagination et par le sentiment de cette autre personne, qui assure tout ce qu'elle sent et imagine. Il n'y a que l'expérience des peines intérieures qui donne la clef de ce mystère. Encore une fois, je suis très-sensible à votre peine, mais nullement en doute de ce que Dieu veut et fait en vous. Je vous réponds de votre cœur, et je suis sûr de sa fidélité uniforme dans toutes ces variétés apparentes.

Je vais savoir de M. Bourdon le temps précis où vous pourrez nous revenir voir. Dieu sait quelle sera ma joie. Je retarderai mon départ le plus que je pourrai, pour avoir l'honneur de vous entretenir à

Cambrai avant mon départ. Demandez à notre bon saint, qu'il vous obtienne la paix et l'élargissement de votre cœur. Unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions pour l'œuvre de Dieu en vous. Notre visite se passe gaîment; mais elle eût été bien plus jolie, si chacun n'eût pas senti que vous y manquiez. Notre bonne *pendule* est toute d'or : rendez-lui tous les secours qu'elle vous donne.

305.

Suivre avec simplicité l'attrait divin.

A Cambrai, 12 avril 1702.

M. Bourdon, que j'ai entretenu depuis son retour d'Arras, pense que vous pourriez, madame, revenir ici la semaine de Pâque, c'est-à-dire avant le dimanche de *Quasimodo*. Mon Dieu, que je serois aise de vous y voir avant mon départ! S'il ne falloit que le différer un peu pour vous attendre, je n'y manquerois pas : mais j'espère que vous viendrez dans ce temps que M. Bourdon propose. Si vous ne venez point dans ce temps-là, il croit qu'il faudra retarder d'un mois votre retour. C'est sur quoi je conjure Mme la comtesse de Souastre de prendre des mesures justes; car je ne me fie à vous, madame, qu'à demi sur ce chapitre. J'espère qu'elle examinera vos forces, pour décider du parti à prendre. J'avoue que je crains un peu le long séjour que vous feriez ici toute seule, si vous veniez tard; mais d'un autre côté, je serois ravi de vous voir dans votre place naturelle et de vocation, et de vous entretenir avant mon départ. Si

vous ne voulez point m'écrire là-dessus, du moins faites-moi mander toutes choses par Mme la comtesse de Souastre.

Je sais que vous n'irez point du tout à l'église pendant ces fêtes. Je m'en réjouis, car c'est une précaution nécessaire pour la vie de votre corps, et Dieu permet ce besoin pour en tirer la mort de l'esprit. J'irai à l'église pour vous, et ne cesserai point de vous y porter devant Dieu, pour lui demander la paix du cœur, dont vous avez un si grand besoin. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* [(a)]. Toutes vos peines ne viennent que de résistance et de travail d'esprit contre la simplicité de l'attrait divin. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [(e)]? Ce trouble est un trait de la miséricorde, qui veut subjuguer votre cœur. Cédez, et la paix sera sur vous. Je la demande; demandez-la de votre côté. Que notre bonne et chère *pendule* se joigne à nous dans cette demande. Trois, assemblés en foi au nom du Seigneur [(i)], lui feront violence, et il ne pourra pas nous refuser. J'en ai la foi; ayez-la aussi: mais dites-le de plein cœur au maître, et puis ne vous écoutez plus. Je donnerois ma vie pour vous voir dans cette bienheureuse paix, où Dieu règne seul. Amen, amen.

Je ne saurois guère partir d'ici avant le 27 de ce mois; mais je serai alors fort pressé de le faire.

(a) *Act.* IX. 5. — (e) *Job.* IX. 4. — (i) *Matth.* XVIII. 20.

306 * A. (60)

Nous confier en Dieu malgré nos infidélités; union des ames en Dieu; se conduire en tout par les vues de la foi.

A Cambrai, 17 avril 1702.

Je suis véritablement affligé, madame, du fâcheux contre-temps du passage de Mme la maréchale de Boufflers : mais je ne puis m'empêcher d'entrer dans la pensée de M. le comte de Montberon et de M. Bourdon. Si vous arriviez ici dans le temps de ce passage, vous auriez, outre la fatigue de votre voyage, les peines, les inquiétudes, et les assujétissemens que votre naturel rendroit inévitables. En voilà plus qu'il n'en faudroit pour vous faire retomber dans un mal qui pourroit être incurable. D'ailleurs, ce temps étant une fois passé, M. Bourdon n'oseroit vous faire partir. Je lui ai dit tête à tête tout ce que je pouvois lui dire discrètement, pour l'engager à vous faire partir, dès que Mme la maréchale sera passée. Il ne croit pas qu'il lui soit permis de vous mettre dans un si évident péril. Voilà donc la Providence qui décide absolument, et nous n'avons plus qu'à l'adorer en paix. Ce qu'il y a de bon, c'est que ma course ne peut être longue, parce que je suis engagé à revenir pour le concours à la Pentecôte au plus tard. En attendant, malgré mes embarras de visites, je vous écrirai souvent : du moins je le ferai toutes les fois que j'aurai des occasions sûres par Cambrai. A mon retour, j'espère que nous aurons ici Mme la duchesse de Mortemart, qui viendra aux eaux. Je serai ravi

que vous puissiez faire connoissance : vous en serez bien contente et bien édifiée. En attendant, je vous recommande à Dieu et à notre bonne *pendule*.

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions si souvent. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous, et je mets tout au pis-aller : hé bien ! que s'ensuit-il de là? Si vous avez manqué à Dieu, en vous éloignant d'ici, il n'y a qu'à ne plus lui résister, et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et en indignation sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même qui vous a prévenue de miséricorde, et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevroit-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô ame de peu de foi? Vous serez seule, il est vrai, cinq ou six semaines : mais est-ce être seule que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature, et nous assujétit à cette union, il faut y être attaché non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne résister point à cet ordre de Dieu, et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose, cessez d'y résister intérieurement; tout est fait. Dieu n'a pas besoin de la présence sensible, pour tirer le fruit des unions qu'il opère : la seule volonté suffit. On demeure uni, la mer entre deux : on est intimement en société dans

le sein de celui qui ne connoît aucune distance des lieux, et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit, sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur, et sans acquiescer à l'union que Dieu veut? on s'agite, on se desséche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns les autres, sans espérance de se voir ni de s'écrire? la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances : il n'y a point d'entre-d'eux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve, et c'est une présence si intime, que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les ames mêmes qui sont dans cette union, sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à se parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu, comme sans distinction : Dieu est alors comme une même ame dans deux corps différens.

Demeurez donc, madame, en paix dans le lieu où Dieu vous retient; mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures; remettez-vous en commerce avec votre bon et ancien ami saint François de Sales. Faites comme une personne convalescente. Il la faut nourrir d'alimens délicats, et lui en donner peu et souvent : c'est une espèce d'enfance. La lecture ramè-

nera peu à peu l'oraison; l'oraison élargira le cœur, et rappellera la familiarité avec l'Époux. Laissez faire Dieu : unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions. Pour moi, je vous porterai devant Dieu partout où j'irai, et vous me serez partout présente en foi. Je ne saurois douter sur votre retour, et sur les desseins de Dieu; mais ne résistez pas. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à votre chère fille. Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir, en attendant mon retour. C'est l'Esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire, n'est parole de vie : ce qu'il fait dire, par quelque bouche que ce soit, se fait sentir, et opère jusqu'au fond de l'ame: c'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout : les plus solides discours ne disent et ne font rien. O qu'il me tarde de vous revoir! mais sans impatience. Dieu soit avec vous. Amen, amen.

307.

Ne point entretenir volontairement les peines intérieures. Entrevue de Fénelon et du Duc de Bourgogne.

A Cambrai, 26 avril 1702.

Je vous envoie, madame, deux lettres de votre amie. Elle étoit ici avant-hier, toujours en grande impatience de votre retour. Je ne l'attendrois pas moins impatiemment qu'elle, si je ne devois partir après-demain. J'aimerois pourtant beaucoup mieux, pendant mon absence, vous savoir à Cambrai qu'à Arras. Donnez-moi de vos nouvelles, comme j'espère vous

donner des miennes. Le temps de mes visites est si peu à moi, que je ne saurois vous répondre de faire, dans cette agitation continuelle, tout ce que je voudrois pour votre consolation; mais au moins je ne perdrai aucun moment de libre, et lors même que je ne pourrai vous écrire, je vous porterai devant Dieu au fond de mon cœur.

Votre dernière lettre m'a rempli de joie. J'en avois besoin, et vous m'avez bien soulagé le cœur, en m'apprenant ce que Dieu rétablit dans le vôtre. Quand vous souffrirez la peine intérieure, comme on souffre la fièvre ou la colique, sans la causer ni l'entretenir volontairement, votre peine sera modérée, et se tournera à profit. Le bon saint, auquel je vous ai renvoyée, aura soin de vous jusqu'à mon retour. Je le prie de garder votre cœur, et de ne le laisser plus échapper. J'espère que notre bonne *pendule*, qui est toute d'or, vous ramènera ici vers le 15 du mois prochain. Pour votre santé, je n'en suis nullement en peine, pourvu que votre esprit soit simple et paisible. Soyez donc, je vous en conjure, telle que Dieu vous veut.

J'ai vu aujourd'hui, après cinq ans de séparation, M. le Duc de Bourgogne [1]; mais Dieu a assaisonné cette consolation d'une très-sensible amertume, en voyant ..... Je n'ai aucun plaisir qui ne porte avec lui sa croix. Revenez dans votre place où Dieu vous attend : il me tarde de vous retrouver. Au reste, je vous conjure de rendre à notre *pendule* ce qu'elle vous donne. Ayez soin de son avancement. Dieu soit avec vous et avec elle. Amen, amen.

(1) Voyez quelques détails sur cette entrevue, dans une lettre latine de l'abbé de Chanterac au cardinal Gabrielli, ci-dessus, tom. II, pag. 454.

308.

Sur l'entrevue de Fénelon avec le Duc de Bourgogne.

A Cambrai, 27 avril 1702.

Je n'ai vu M. le Duc de Bourgogne qu'en public, et un petit quart d'heure. Ce qui paroît un adoucissement n'en est pas un; mais il faut prendre chaque chose comme elle vient, et se laisser sans réserve à la Providence. Je ne vous remercie point, madame, de tout ce que vous pensez là-dessus; je suis au-delà de tout compliment avec vous. Je pars, et je n'ai pas un moment pour répondre à Mme la comtesse de Souastre. J'espère de la trouver ici avec vous à mon retour, et d'aller ensuite la voir à Vendegies pendant l'été.

309.

Sur l'entrevue qu'il a eue avec le Duc de Bourgogne. La paix intérieure incompatible avec la résistance à l'attrait divin.

A Valenciennes, 3 mai 1702.

La révérence que j'ai faite à M. le Duc de Bourgogne n'est pas, madame, ce que vous croyez : il s'en faut bien que ce ne soit un véritable adoucissement de mes affaires; mais il faut demeurer en paix. Demeurez-y aussi, puisque Dieu vous y met. Vous voyez comment Dieu vous ménage. Dès que vous résistez à votre attrait, le trouble suit la résistance; dès que la résistance cesse, la paix revient. Peut-on voir rien de plus

sensible? C'est la colonne de nuée le jour, et de feu la nuit, qui conduisoit les Israélites. Gardez donc votre paix, et que votre paix garde votre cœur.

Nourrissez-vous de bonnes lectures, pour rappeler l'oraison. Surtout soyez simple et ouverte. Défiez-vous de votre délicatesse, qui est pour vous le plus dangereux écueil. Il ne faut plus connoître qu'une seule délicatesse, qui est celle de Dieu : il est juste qu'il soit délicat et jaloux. Notre partage doit être la simplicité toute pure, et la fidélité à la grâce. Je vous recommande Mme d'Oisy; elle a grand besoin de votre secours. Son attachement, sa confiance et sa situation méritent tous vos soins, quand vous serez à portée de les lui donner. Je suis plein de zèle et de vénération pour notre bonne *pendule*. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ* [a].

(a) *Philip.* IV. 7.

310.

Il annonce à la comtesse qu'il a promis au comte, son époux, de la confesser.

A Tournai, 11 mai 1702.

M. le comte de Montberon m'a demandé, madame, de votre part, que je m'engageasse à vous confesser, quand vous en auriez besoin. J'ai répondu un oui tout simple, et sans façon, de très-bonne grâce. Voyez combien je suis honnête homme. Vous voilà en liberté à cet égard, et il ne tiendra pas à moi que vous ne donniez à votre cœur toute la paix dont il a

besoin. Il me tarde de vous savoir à Cambrai le poisson dans l'eau. Je souhaite fort que *pendule* vous y tienne un peu compagnie. lui sais bon gré de tout ce qu'elle a fait Dieu le lui rende avec usure.

On dit que Mme d'Oisy a été à Arras. dans ses affaires, quand elle vous aura suis fâché de ce que M. son frère s'en promptement. Je n'ai fait jusqu'ici que ches dans la ville de Tournai. Je vais les villages. M. le comte de Montberon vo nos excès scandaleux.

311.

C'est dans la privation des douceurs sensibles, que l'on acqu

A Vezon, 13 mai

M. le comte de Montberon vient, m m'envoyer de Tournai un courrier dans pour me porter votre paquet. Voyez ju vivacité de ses soins. Vous en devez pren cipale partie sur votre compte; mais j'ose un peu sur le mien.

Je suis ravi de voir l'égalité et la fidé bonne *pendule* dans la sécheresse qu'elle ne sait encore rien, quand on n'a point privations des ferveurs sensibles. Un jo vérance dans la peine est plus agréabl avance davantage une amie, que plusieurs l'enivrement des prospérités spirituelles

comme saint Pierre : *Nous sommes bien ici* [a]. Votre amie a besoin de vous, et vous voyez le bien que vous lui faites. Je vous la recommanderois de tout mon cœur, si ce n'étoit vous faire injure, que de vous recommander une personne qui vous est si chère. J'en espère beaucoup, et il me tarde bien de voir ce que vous avez fait dans son cœur. Mais vous, qui faites du bien aux autres, ne vous faites plus de mal à vous-même. Ne vous écoutez plus; n'écoutez que celui dont la voix vivifie l'ame, en l'anéantissant. Surtout défiez-vous de votre délicatesse, comme de la plus dangereuse tentation. Dieu soit en vous, et vous possède, jusqu'à ne vous plus permettre de vous posséder.

(a) *Matth.* XVII. 4.

312.

S'ouvrir avec une entière liberté. Avis à la comtesse pour ses confessions.

A Saint-Ghislain, 19 mai 1702.

Il n'y a, madame, trop de vivacité que dans la crainte d'en avoir eu trop. Ne craignez jamais, je vous conjure, de n'être pas assez mesurée avec moi. Quand je verrai du trop en quelque genre, je n'attendrai pas que vous me le demandiez; je vous préviendrai très-librement. Pour vos confessions, faites le moins mal que vous pourrez jusqu'à mon retour. Je n'ose vous donner aucune règle précise là-dessus, parce que toute règle peut se tourner chez vous en gêne et en scrupule. Tout dépend du confesseur. Le moins vous confesser est certainement le meilleur.

O que je révère et aime en notre Seigneur notre bonne *pendule!* Je n'ai pas un seul moment pour écrire à Oisy; mais je conjure Mme la comtesse de Souastre d'y mander que je suis ravi des larmes qu'on a versées, et de la joie que cause la guérison (1). Il ne faut pas s'en applaudir, mais renvoyer tout à Dieu.

Qu'il me tarde d'avoir l'honneur de vous revoir! mais hâtez-vous d'être bien guérie.

M. le comte de Montberon est le meilleur homme que je connoisse, et je ne puis songer à lui sans avoir le cœur attendri.

(1) Voyez la lettre 59 de la *Correspondance de famille*, tom. II, pag. 90.

313.

Sur la santé de la comtesse, et sur le progrès spirituel d'une de ses amies.

A Bavay, 26 mai 1702.

Je ne suis point surpris, madame, de tout le bien que vous trouvez de plus en plus dans le cœur de votre amie. Son fond naturel est bon, et Dieu le fait croître chaque jour. O que les ames toutes neuves, et qui n'ont point encore pris de travers sur la piété, sont agréables à Dieu, et susceptibles de progrès! N'avez-vous pas grondé cette amie d'avoir fait à pied un pélerinage à .....? C'étoit vouloir guérir une maladie par une autre aussi dangereuse. Mon Dieu, que je voudrois que vous fussiez en état de commettre de pareilles fautes! Quand reviendra le temps où vous alliez en plein hiver à pied à ..... Hâtez-vous, s'il vous plaît, de vous remettre dans le même état. Pour moi, je jugerai de votre esprit par votre corps, et

et je ne croirai Dieu content, que quand M. Bourdon le sera. Je ne prêcherai point à la Pentecôte, à moins que l'arrivée de M. le comte de Montberon ne m'inspire quelque sermon d'enthousiasme. Samedi, veille de la fête, j'aurai l'honneur de vous voir, et il n'y a que votre santé qui puisse rendre ma joie imparfaite.

314.

Chacun doit être content de ce que Dieu lui donne.

Mardi, 6 juin 1702.

Vous voilà bien seule, madame, et moi en trop nombreuse compagnie. Votre solitude est plus douce; mais chacun doit être content de garder son partage. Il me tarde de retourner chez vous; mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui. Ne touchez point du pied à terre, et demeurez en paix avec les bons amis que vous foulez aux pieds. Vous serez encore plus à votre aise, quand vous serez contente sans avoir besoin d'eux. Je prie Dieu qu'il soit lui seul toutes choses en vous.

---

315 *. (226).

Reconnoître ses fautes avec humilité, mais sans trouble.

A Cambrai, vendredi 23 juin 1702.

En vérité, madame, je ne saurois vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien : ce n'est pas l'esprit de

Dieu, mais le vôtre, qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur; il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. *Le Seigneur n'est point dans l'agitation* [a].

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir : en un mot, je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien! qu'en faut-il conclure? Voulez-vous renoncer à toute société? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleures amies, qui ont besoin de vous, et à ceux mêmes de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes, sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament, et ne vous laisse aucune ressource? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subtile tentation de scrupule, qui l'alarmoit trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : « Ce n'est point la vanité qui

(a) *III Reg.* XIX. 11.

» m'a fait monter ici, elle a beau me flatter, elle ne » m'en fera pas descendre. »

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables, il ne s'agit que de ces fautes vénielles que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence; elles entrent dans votre vocation. En les retranchant, vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui, et de votre propre dommage spirituel; vous vous fermeriez le cœur, vous vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations, Dieu se retire de vous, pour vous punir, et qu'il vous prive des grâces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul, qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des grâces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes, que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu, qui veuille vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez, et résistez à l'esprit de grâce.

Je dois vous dire devant Dieu, que je ne connois

point d'état plus dangereux, ni plus opposé à la perfection, que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des ames de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grâce, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu, croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfans de Dieu; et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter, quand l'esprit de grâce fait voir paisiblement que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix, quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

316.

Il est bon de sentir notre impuissance, pour ne compter que sur Dieu.

A Cambrai, jeudi 29 juin 1702.

Le courage me manque pour vous aller voir. Donnez-le-moi ce courage, madame; je meurs d'envie

de le tenir de vous. En attendant, je prie celui qui peut seul tenir votre cœur, pendant qu'il échappe à tout ce qui devroit le modérer et le mettre en paix. Ce qui me console dans la tristesse où vous me réduisez, c'est qu'il est bon de sentir toute notre impuissance de bien faire, et de ne voir plus de ressource humaine, pour ne compter plus que sur la seule grâce de Dieu. Vous faites bien tout ce qu'il faut, pour me mettre dans cet état de pure foi. J'espère contre toute espérance, et je vous poursuivrai partout, pour ne vous laisser jamais écarter de la voie de Dieu. Lui seul sait, et je le prie de vous faire savoir avec quel zèle je vous suis dévoué en lui.

317.

Agir en tout avec paix, simplicité et confiance.

1 juillet 1702.

Je viens, madame, d'écrire à votre amie, et de lui mander qu'elle sera ravie de vous voir demain. Ce que vous cherchez n'est point dans le portefeuille que vous m'avez rendu; je l'ai visité très-exactement. Ne faites rien pour le dîner de demain, qui vous gêne, ni qui dérange M. Bourdon pour les besoins de votre santé. Comme il faut dire à d'autres de se contraindre, il faut vous dire sans cesse de ne vous contraindre pas. Tout se tournera pour vous en nourriture, dès que votre cœur ne se fermera point. Vous n'avez pas besoin de grands discours; il ne vous faut que la paix et la simplicité avec la confiance. O que Dieu est loin de Danval, et que Danval est proche

de vous-même! Si la paix est dans l'occupation de soi, vous seriez en paix à Danval; mais si la paix est en Dieu, c'est à Cambrai que vous la trouverez. N'en parlons plus de ce vilain Danval : l'air y est malsain, la terre ingrate, les eaux bourbeuses, les fruits amers. Un désert plein de nous-mêmes n'est plus désert. Tout lieu où Dieu habite, et nous invite à être avec lui, est la terre promise d'où découlent le lait et le miel.

318.

Il annonce à la comtesse l'arrivée prochaine de la duchesse de Mortemart.

(Juillet 1702.)

Je serai ravi, madame, pour votre satisfaction et pour celle de votre amie, que vous alliez la voir. Je suis même très-aise de voir que rien ne vous gêne. Mais je n'ose entreprendre de parler sur tout ce qui touche votre santé; c'est à M. Bourdon à décider, et à en rendre compte à M. le comte de Montberon. Pour tout le reste, je ne vois rien qui ne me paroisse à souhait.

M[me] la duchesse de Mortemart me mande que son humeur est très-sauvage, mais que tout ce qu'on lui dit de vous ne lui fait point de peur. Elle arrivera ici après-demain. Je ne vous dis point combien je sens tous vos soins pour M[me] de Chevry; je vous dois là-dessus plus que des remercîmens, et je vous supplierai de souffrir un paiement de somme avancée pour les eaux de Spa.

319.

S'occuper beaucoup de Dieu, et peu de soi-même.

A Cambrai, 8 juillet 1702.

La personne sauvage [1] ne le sera point pour vous, madame. Jouissez, tant qu'il vous plaira, du repos, du beau temps et de la bonne compagnie. Faites durer, le plus que vous pourrez, le plaisir d'une amie qui est ravie de vous posséder chez elle. Ensuite, quand vous reviendrez ici, je serai très-aise que vous apprivoisiez les gens sauvages. Portez-vous bien; ménagez vos jambes, et encore plus votre esprit. Occupez-vous beaucoup de Dieu, et peu de vous : vous vous retrouverez assez en lui. *J'ai couru dans la voie de vos commandemens, quand vous avez élargi mon cœur* [a].

Le pain d'Oisy est de bon goût : il sent le cœur de la personne qui l'a envoyé. Je n'ai pas un moment pour lui écrire; mais elle me dispensera bien d'un remercîment. Je suis bien hardi quand je compte sur vous. J'espère que vous voudrez bien rendre compte de mes sentimens pour M. et pour Mme la C. d'Oisy. Je voudrois bien que vos bons offices s'étendissent jusqu'auprès de Mme la marquise de Risbourg.

(1) La duchesse de Mortemart. Voyez la lettre précédente.

(a) *Ps.* CXVIII. 32.

320.

Même sujet.

A Cambrai, 12 juillet 1702.

Je suis ravi, madame, de savoir les beaux jours que vous avez passés à Oisy. Votre amie est charmée de vous y posséder encore. Je l'ai vivement pressée pour l'engager à aller à Arras. Demeurer chez soi pour les étrangers qui y sont, c'est la politesse ordinaire : laisser chez soi son amie seule et maîtresse, c'est un trait d'amitié intime; c'est être au-delà de toute cérémonie; c'est la marque d'une confiance mutuelle. En parlant ainsi, j'ai cru être assuré de suivre votre coeur. Au nom de Dieu, ne laissez former aucun nuage qui trouble votre paix. Les grossièretés de l'amour-propre excitent, beaucoup moins que ses délicatesses, la jalousie de Dieu. Oubliez-vous; ne vous écoutez point; laissez tomber les réflexions, et vous serez en paix : c'est ce que je demande souvent pour vous à Dieu. Si peu qu'il vous convienne que j'aille vous voir à Oisy, j'irai d'abord : sinon j'attendrai votre retour pour avoir l'honneur de vous voir. Je suis toujours surchargé de menues occupations, qui sont assez épineuses; mais aucune ne me retiendra, dès que vous me donnerez sans façon le moindre signal.

321.

L'obéissance, seul remède contre les scrupules.

Au Quesnoy, 16 septembre 1702.

Je suis en peine de vous, madame, et les expériences passées me rendent ombrageux. Quelqu'un m'a dit que vous vouliez aller avec Mme la comtesse de Souastre à Valenciennes. Votre santé permet-elle ce voyage? M. Bourdon l'approuve-t-il? Toute absence de Cambrai m'est suspecte. J'y retournerai mercredi prochain, et je vous supplie de faire en sorte que je vous y trouve. Si vous avez quelque peine, tâchez de la vaincre, et de communier. L'obéissance est le seul remède à ces sortes de maux. Les peines ne sont qu'à demi peines, tandis qu'on ne les écoute point volontairement. Elles ne deviennent si dominantes, que quand on les fortifie contre soi-même, en leur prêtant l'oreille. Il ne faut donc pas s'excuser sur leur violence, puisque c'est de votre volonté qu'elles reçoivent ce qui vous entraîne. Votre prétexte pour désobéir est de dire qu'on ne sait pas votre état, et qu'on n'a pas écouté toutes vos raisons. Mais quelle est la personne indocile dans ses vains scrupules, qui n'en dise pas autant pour s'autoriser dans sa désobéissance? Tournez votre scrupule contre votre indocilité : vous avez l'expérience que vos raisons, dès que vous les dites, ne sont plus des raisons. Il ne faut donc plus les écouter, mais obéir simplement, et ne compter pour rien une imagination vive et inépuisable, à laquelle vous vous êtes livrée si long-

temps. Je prie notre Seigneur de vous donner sa paix, et je vous suis dévoué en lui sans réserve.

322.

Même sujet.

A Haspres, 29 septembre 1702.

Je suis toujours en peine de vous, madame, et je voudrois vous pouvoir garder à vue, tant je me défie de vos scrupules. J'espère néanmoins que vous aurez à l'avenir des vues qui n'étoient pas auparavant assez distinctes dans votre esprit, et que vous serez plus ferme dans la simplicité que Dieu demande de vous. Je ne puis arriver à Cambrai que mercredi prochain. Si vous pouvez vers ce temps-là dérober Mme la comtesse de Souastre à sa compagnie de Vendegies pour un jour ou deux, j'en serai ravi. L'arrivée de M. le comte de Montberon, qui doit arriver à Cambrai vers le même temps, pourra être une forte raison pour faire agréer à ses amies qu'elle fasse une petite absence.

Je vous laisse la paix, dit Jésus-Christ [(a)] : *je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde donne la sienne.*

(a) *Joan.* XIV. 27.

323 * R. (228)

Pratiquer l'exercice de la direction avec un grand esprit de foi et de mort à soi-même.

Vendredi, 13 octobre 1702.

DIEU m'a donné bien des croix, madame; mais je n'en ai jamais porté aucune avec plus de douleur que celle de ce soir. J'espère que Dieu fera tout seul ce qu'il n'a point fait par ma parole. Je le prie de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de ce que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu, et à recevoir ses dons par le canal qu'il auroit choisi. Le canal n'en seroit que plus pur à votre égard, et que plus sûr pour vous porter la grâce sans mélange. Votre délicatesse ne seroit qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudroit rejeter, et vous devriez reconnoître, à cette marque, combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit : c'est une conduite de pure foi, toute de grâce, de fidélité, et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu, et qu'il contienne ses dons. Si j'agis sans goût et avec répugnance par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous, sinon Dieu seul?

Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût, et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnoissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut, par cet endroit, vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très-vif et très-raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus.

Je conclus, madame, que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujétir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer, et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort, que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte, n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir, et qui voudroit un appui flatteur.

324.

Découvrir ses tentations et ses peines intérieures promptement et avec simplicité.

Lundi au soir, 17 octobre 1702.

Vous m'avez causé, madame, une peine que je ne saurois vous exprimer : elle a été suivie d'une joie

qui n'a pas été moindre. Au nom de Dieu, ne la troublez pas. Dès que vous verrez naître la tentation sur quelque chose que vous croirez voir, ne vous laissez point aller à juger; mais hâtez-vous de vous éclaircir avec moi. La simplicité et la fidélité avec laquelle vous m'ouvrirez votre cœur, portera sa grâce avec elle, et sera votre contre-poison. Je ne vous déguiserai jamais aucun fait, et je vous avouerai les choses les plus capables de vous blesser, plutôt que de les adoucir par le moindre déguisement. Mais ne vous attachez jamais à des vraisemblances : si on doit se défier de son propre sens, et s'en détacher avec une humble docilité, dans les choses même les plus certaines selon nos vues, à plus forte raison doit-on éviter la présomption, l'indocilité, et l'attachement à son sens, quand il s'agit de conjectures sur lesquelles on veut deviner contre le prochain. Vous avez même l'expérience de divers mécomptes dans cet art de deviner. Le scrupule doit se tourner contre ces sortes de jugemens téméraires. *La charité croit tout, espère tout, attend tout, et ne soupçonne point le mal* [a]. Au contraire, l'amour-propre est délicat, jaloux, soupçonneux, empressé à deviner, et ingénieux pour se tourmenter soi-même. O que la simplicité vous donneroit de paix, et que la paix vous feroit faire de progrès sans interruption! Mon Dieu, agissons simplement, avec la confiance réciproque que donne l'esprit de Dieu à ceux qui n'écoutent que lui, et qui veulent bien s'oublier. Si je vous manquois, ce seroit tant pis pour moi.

(a) *I Cor.* XIII. 5, 7.

Dieu ne vous manqueroit pas : des pierres mêmes il en forme des enfans à Abraham.

325.

Même sujet.

Dimanche, 22 octobre 1702.

VOTRE billet d'hier au soir, madame, étoit excellent : c'est Dieu, et non pas vous, qui l'écrivit. Je voudrois vous le faire relire toutes les semaines. Dieu vous le produira pour vous condamner, si vous ne suivez pas ce qu'il contient. Dites-moi tout, mais d'abord, et tout ira bien. Les plaies qu'on n'ouvre pas d'abord par des incisions, ne font que s'envenimer : il se fait des sacs d'apostume.

J'irai dire la messe, et recevoir des filles à Prémy [1] : mais je ne consens point que vous y veniez, à moins que vous n'en ayez une permission de M. Bourdon, qui ne soit point arrachée. Je veux lui donner, à quelque heure, un rendez-vous chez vous, madame, pour convenir de règles certaines sur les moyens de vous guérir; mais comme on dit que MM. de Magalotti et du Rencher arrivent ici ce matin, je ne puis compter que sur quelque heure vers le soir. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sens humain, garde votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ* [a].

(1) Abbaye de filles, de l'ordre de saint Augustin, à Cambrai.

(a) *Philip.* IV. 7.

326.

Se détacher de ses propres vues, pour suivre la voie de l'obéissance.

Samedi, 4 novembre 1702.

Je ne puis vous parler utilement, madame; mais je parlerai à Dieu seul, afin qu'il vous persuade. Il n'y a que lui qui puisse se faire écouter par vous. Pour moi, je ne me rebuterai jamais; et je croirois manquer à Dieu, si je vous laissois faire ce que vous projetez. Quand vous partirez de Cambrai, Dieu sera témoin que vous le ferez malgré moi, et contre le fond de votre cœur, qui vous porteroit à une entière docilité, si vous faisiez taire votre propre esprit, pour n'écouter que ce fond, où Dieu règne, dès que tout est en silence, en simplicité et en paix. Encore une fois, je m'oppose, et je m'opposerai sans relâche, pour Dieu, à votre départ. Si vous voulez bien vous fier à Dieu, et à celui dont vous avez tant cru qu'il daigne se servir pour vous conduire à lui, je vous réponds que vous n'aurez aucun embarras; et que les choses que vous craignez ne seront rien dans la pratique. Dieu, quand on s'abandonne à lui, tempère toutes choses : mais par défiance, et par attachement à nos propres vues, nous nous faisons des monstres; et pour des maux qui n'arrivent jamais, nous nous en faisons de réels, qui deviennent irrémédiables. Je vous conjure par les entrailles de notre Seigneur, et par son amour pour vous, de ne me fermer pas votre cœur, et de ne vous livrer pas à vous-même.

(227. 228) **327 * A.**

Contre les scrupules et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu.

Mardi, 10 novembre 1702.

Vous avez, madame, deux choses qui s'entre-soutiennent, et qui vous font des maux infinis. L'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour, par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu, et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres, et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre, que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre, et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse, qui paroît pour les autres, est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas; toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente

de

de vous-même : voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres. Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu, aussi bien que les hommes, soit content de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu.

D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses, quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement, semblable à celui des passions grossières, ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse, on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination. Rien n'est si opposé, non-seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion, que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme.

Il faut prendre le goût sensible, quand Dieu le

donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente : mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette point son enfant, quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi. Autrement il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les ames; le dépouillement et la mort ne se feroient qu'en paroles, et on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter? . . . . . .

Voilà, madame, le fond vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre; mais voir en paix toute son imperfection, sans la flatter ni tolérer; vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même, et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure, et pour contenter ses propres yeux. . . . .

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même; demeurez dans votre centre, où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût

vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Surtout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paroît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité, et même de la franchise; elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connoissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe malgré vous les glaces, et que j'exorcise le démon muet.

Vous n'avez jamais rien fait de si bien, que ce que vous fîtes l'autre jour; gardez-vous bien de vous en repentir : il ne faut ni s'en repentir, ni s'en savoir bon gré. Le prix de ces sortes d'actions consiste dans leur simplicité : il faut qu'elles échappent sans aucun retour; on les gâte en les regardant. Le vrai moyen de faire souvent des choses à peu près semblables, c'est de ne se souvenir point d'avoir fait celle-là.

De plus, je dois vous dire en présence de notre Seigneur, qui voit les derniers replis des consciences, ce que vous n'avez jamais voulu croire jusqu'ici, mais que je ne cesserai jamais de vous dire : c'est que je n'ai jamais senti, jusqu'au moment présent, ni répugnance, ni dégoût, ni froideur, ni peine pour tout ce qui a rapport à vous. Si j'en sentois, je vous le dirois, et je n'en ferois pas moins tout ce qu'il faudroit pour vous aider dans la voie de Dieu. J'espérerois même qu'en vous l'avouant, j'apaiserois votre trouble intérieur; car cette franchise devroit vous

toucher. On n'est pas maître de ses goûts et de ses sentimens. Si on ne l'est pas à l'égard de Dieu, faut-il s'étonner qu'on ne le soit pas à l'égard des hommes? Vous savez qu'on n'en aime et qu'on n'en sert pas moins Dieu, quoiqu'on soit souvent privé de tout goût dans son amour, et qu'on y éprouve des répugnances horribles. Dieu veut bien être aimé et servi de cette façon; il y prend sès plus grandes complaisances : pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Encore une fois, madame, je vous l'avouerois, si Dieu permettoit que je fusse dans cette peine à votre égard; mais j'en suis infiniment éloigné, et je ne l'ai jamais éprouvée une seule fois.

Mais tout ce que je vous dis ne peut vous persuader; vous voulez croire vos réflexions, plus que mes propres sentimens sur moi-même. Comment pourriez-vous me croire avec quelque docilité sur d'autres choses, puisque vous refusez de me croire sur ce qui se passe en moi? Il ne s'agit point de certains motifs subtils, qui peuvent se déguiser dans le cœur; il s'agit de goût et de dégoût sensible, journalier, continuel. Vous voulez deviner sur autrui avec infaillibilité, et supposer que je sens à toute heure ce que je n'aperçois jamais, ou bien vous voulez croire que je ne fais que vous mentir. Au reste, je vous déclare devant Dieu que je ne vous ai jamais crue fausse, et que je n'ai jamais eu aucune pensée qui approche de celle-là; mais j'ai pensé et je pense encore que votre délicatesse pour prendre tout sur vous, et pour cacher vos peines à celui qui devroit les savoir, vous fait faire des réserves que d'autres font par fausseté. Si c'est là dire que vous êtes fausse, j'avoue que je ne sais pas

la valeur des termes. Pour moi, je crois avoir dit que vous n'êtes pas fausse, en parlant ainsi. Oserai-je aller plus loin? Supposé même (ce qui a toujours été infiniment contraire à ma pensée) que j'eusse dit que vous étiez fausse en certaines démonstrations par délicatesse et par politesse, devriez-vous être si sensible à cette opinion injuste que j'aurois de vous?

Plusieurs saintes ames se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus; elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre, et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu? En vérité, madame, Dieu permet, en cette occasion, que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond, et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement! Pour moi, loin d'être fatigué de vous, et du soin de vous conduire à Dieu, je ne le suis que de vos discrétions. Je ne crains que de n'avoir pas cette prétendue fatigue. Mais vous ne m'échapperez point; je vous poursuivrai sans relâche, et j'espère que Dieu, après que l'orage sera diminué, vous fera voir combien je suis attaché à vous pour sa gloire. Du moins acquiescez en général à ce que vous ne voyez pas encore pendant le trouble de votre cœur. Unissez-vous à moi devant Dieu, pour le laisser opérer en vous ce que la nature révoltée craint. Défiez-vous non-seulement de votre imagination, mais encore de votre esprit, et des vues qui vous paroissent les plus claires. Pour moi, je vais prier sans relâche pour vous; mais je le

fais avec une amertume et une souffrance intérieure, qui est pis que la fièvre. Je vous conjure, au nom de Dieu et de Jésus-Christ notre vie, de ne sortir point de l'obéissance. Je vous attends, et rien ne peut me consoler que votre retour.

(228) 328 * R.

La volonté de Dieu rend agréables les occupations les plus pénibles. S'abstenir de retours subtils sur soi-même.

Samedi, 2 décembre 1702.

Je voudrois bien vous aller voir, madame; mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le Chapitre pour un procès, que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie seroit laide dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissoit toutes les occupations qu'il nous donne! C'est être libre, que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu, que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu même sans son ordre. On retrouve Dieu, en paroissant le perdre pour lui obéir. Pour vous, madame, vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence et la solitude : jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même! il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond, et dans ce dialogue d'un subtil amour-propre, on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très-délicate. Mandez-moi de vos nouvelles, si vous le pouvez.

Deux mots me mettront en repos pour vous. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.

---

329 * R. (229)

Voir ses imperfections avec humilité, mais sans trouble.

A Cambrai, 18 décembre 1702.

Les moindres commencemens de peine me font peur pour vous, madame. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu, ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Surtout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui, et si vous avez communié ce matin. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les imperfections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne se trouver point parfait. Au contraire, l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout, quand il veut raccommoder le passé. Il voudroit faire de belles choses, et prendre sur lui plus qu'il ne pourroit porter. Il cherche à flatter les hommes, pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu, parce qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes, que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour-propre par une véri-

table petitesse, tâchez, quand vous verrez Mme d'Oisy, de lui montrer à nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que vous pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes. J'irai demain vous demander ce que Dieu fait en vous, et ce que vous faites avec lui. Je le prie souvent pour vous.

---

(229) **330.* R.**

Même sujet.

25 janvier 1703.

J'ENVOIE savoir de vos nouvelles, madame, et je souhaite de tout mon cœur que vous en ayez de bonnes à me donner. Mon Dieu, qu'il y auroit de plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble et votre supplice : Dieu feroit alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien! supposons ces fautes; qu'y a-t-il à faire? Les réparer par l'amour, dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien, et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels. Par où le fait-elle? C'est par l'amour, qui dit, *Notre Père, qui êtes au ciel.* Aimez ce Père; dites-lui que sa volonté se fasse, et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe, à Dieu qui voudroit vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui, et vous l'interrompez indignement en

repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité, dont vous ne faites aucun scrupule! Vous coulez le moucheron, et vous avalez le chameau.

Dieu ne peut rien faire en vous, parce que vous préférez votre imagination à sa grâce, et à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : Que ferai-je? Ce que vous ne faites point, et ne voulez pas faire : c'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe; c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on vous dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire quand vous n'avez point de goût consolant, et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerois-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfans de Dieu!

Je suis ravi d'apprendre, depuis ma lettre écrite, par M. l'abbé de Langeron, que vous avez le cœur en paix.

331.

Eviter les retours trop subtils sur soi-même.

Lundi, ... février 1703.

Je suis véritablement fâché, madame, de ce que nous n'aurons point M. le marquis de Montberon; mais Dieu prend plaisir à déranger tout, et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre

sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène, lors même que cet homme semble lui échapper. M. le marquis a le cœur bon; il ne hait point la religion; il ne met rien d'invincible entre lui et elle. Il faut faire comme Dieu, et l'attendre. Dieu ne veut d'inquiétude ni pour nous ni pour notre prochain.

Comment vous portez-vous? C'est toujours votre faute quand votre santé va mal. On peut dire de la paix du cœur ce que le Sage dit de la sagesse (a) : *Tous les biens viennent avec elle*. D'une certaine fidélité simple et tranquille dépendent le sommeil, l'appétit, les digestions, la vigueur pour les promenades. S'il ne vous est pas permis de vous tuer, tournez votre scrupule contre vos scrupules mêmes, qui vous tuent manifestement. Je ne crains que les retours volontaires et d'infidélité. Je ne vous demande que le retranchement de ceux-là; le reste ne dépend pas de vous. Dieu saura bien le modérer; et tout ce qui vient immédiatement de lui seul, sans infidélité de notre part, est sans trouble, et porte sa consolation. O que je voudrois vous voir pleine de Dieu, et vide de vous-même!

(a) *Sap.* VII. 11.

---

(80) 332 * R.

La vue de nos imperfections ne doit pas nous faire perdre la paix et la confiance.

A Vaucelles, mercredi 8 mai 1703.

Je ne saurois, madame, être plus long-temps absent de Cambrai, sans vous demander de vos nou-

velles. Je souhaite que vous ne puissiez pas m'en dire, faute d'en savoir. Il y a une illusion très-subtile dans vos peines, car vous vous paroissez à vous-même toute occupée de ce qui est dû à Dieu, et de sa pure gloire; mais dans le fond, c'est de vous dont vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié, mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection, et par là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné, pour rentrer, sous un plus beau prétexte, en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paroissent en vous, est de ne les justifier ni condamner; (car ce jugement ramèneroit tous vos scrupules) mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parce que la paix est d'ordre de Dieu, en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est paisible, et mêlée de consolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : *Le Seigneur n'est point dans le trouble* [(a)].

Si vous ne pouvez pas me mander des nouvelles de votre intérieur, mandez-m'en de votre santé. N'en avez-vous point de M. le comte de Montberon?

(a) *III Reg.* XIX. 11.

(62) 333 *.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père; je le suis, et le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le resserre. On est bien à l'étroit, quand on se renferme au dedans de soi : au contraire, on est bien au large, quand on sort de cette prison, pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfans.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances, l'amour-propre ne pouvoit être ni convaincu ni renversé. Il avoit toujours des ressources secrètes et des retranchemens impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachoit à vos propres yeux, et se nourrissoit du poison subtil d'une générosité apparente, où vous vous sacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à crier les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. O que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se

déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir; en se montrant, il déshonore toutes les délicatesses, et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie : il paroît dans toute sa difformité. C'est vous-même idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez, et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres. Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi, et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivoit de cet aliment subtil de croire qu'il n'avoit besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyoit pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun, et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit comme Job [a] : *Ce que je craignois le plus est précisément ce qui m'est arrivé.*

En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour

(a) *Job.* III. 25.

mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur; tout le reste n'est rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus. Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir; ne cherchez par impatience aucun remède : mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède, seroit un remède déguisé et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir. Ce n'est pas se laisser mourir, que de retenir quelque chose avec force. La foiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps; elle ne serviroit qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de foiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort, et attaché sur la roue pour y expirer. Que lui faut-il? Rien que le coup de grâce; nul aliment, nul soutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer sa mort, on abrègeroit ses souffrances : mais on n'y peut rien, et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé, qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes, ni alimens, ni mort. Demander la mort, c'est impatience; demander des remèdes ou des alimens, c'est vouloir retar-

der l'œuvre de mort. Que faut-il donc? Se délaisser; ne rien rechercher, ne rien retenir; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non-résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie seroit mauvais, s'il ne vivifioit pas; un instrument de mort seroit à contre-sens, s'il nourrissoit la vie, au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois, ou du moins que je vous paroisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité, mais il permet que tout cela paroisse; et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires, que par mon affection et mon secours réel, que je vous suis utile; puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

---

334 * A. (81)

Ne point écouter l'imagination.

A Harouèze, 21 mai 1703.

VOICI une occasion, ma chère fille, pour vous donner de mes nouvelles : j'aurois bien voulu recevoir des vôtres. J'espère que notre Seigneur vous aura gardée contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des apôtres, entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit, étoit un état d'oraison et de retraite, où ils attendoient la *Vertu d'en haut*. La préparation que je vous demande pour

recevoir le Saint-Esprit, est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains: je ne me défie que de vous. Laissez tomber toutes vos pensées de doute et de scrupule; laissez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche : si vous les excitez, elles s'irriteront, et vous feront beaucoup de mal; si vous les laissez sans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond, malgré votre imagination agitée.

Voici ma course bien avancée : je n'ai plus de visites à faire que pour peu de jours, et je serai samedi prochain à midi à Cambrai. Cependant je vous porte souvent devant Dieu, afin qu'il vous plie et vous rende souple à son gré. Laissez-le faire, et soyez fidèle. Il sait à quel point je vous suis dévoué.

335.

Contre les inquiétudes de l'amour-propre.

A Cambrai, 10 juin 1703.

Je vous envoie, madame, une lettre que j'ai reçue pour vous. Je ne vous l'envoyai point hier, parce que j'espérois de vous l'aller rendre moi-même; mais diverses occupations m'en ôtèrent la liberté. Me voilà embarqué dans notre concours : pendant qu'il durera, je serai presque hors d'état d'aller chez vous; mais je ne laisserois pas de le faire, dès que je saurois que vous auriez le moindre besoin de moi. Je souhaite que ce besoin n'arrive pas, et que Dieu vous

vous suffise, sans sa petite et inutile créature. La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre! Donnez-moi de vos nouvelles, sans songer à ce que vous me manderez : ce sont là les bonnes lettres.

---

336 * A. (79)

Ne pas s'ingérer facilement dans la direction des autres; supporter en paix la vue de ses misères.

Dimanche, jour de la saint Jean, 1703.

J'AI plusieurs carrosses et huit chevaux qui ne font rien. Le temps ne me permet pas d'aller me promener; de plus, je n'y vais jamais qu'à deux chevaux : ainsi je puis vous en prêter six avec un carrosse, sans me priver de rien pour mes promenades. Si vous n'acceptez pas cette offre, ma chère fille, je bouderai long-temps.

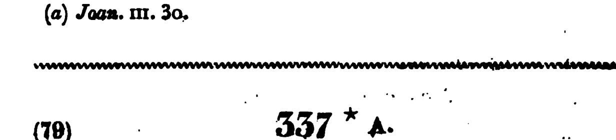
Puisque vous êtes emmaillotée, pourquoi n'êtes-vous pas petit enfant? Voulez-vous n'avoir de l'enfance que le maillot? Il en faut avoir la simplicité. Votre amie est bonne selon son degré; mais il faut aimer Dieu plus qu'elle. Il vous veut dans la liberté de votre solitude; il ne vous appelle point à la conduire : il ne souffre point que vous vous gâtiez, et que vous la gâtiez, pour contenter son amour-propre, et le vôtre par contre-coup. Demeurez donc en paix dans votre petit désert. Contentez-vous de la consoler et de l'édifier, sans aucune suite de soins, quand

elle vous va voir. Le surplus ne seroit qu'un ragoût d'amour-propre pour vous et pour elle.

Pour moi, souvenez-vous que je ne vous suis donné que pour vous appauvrir et vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour, et sans aucun défaut: mais il faut dire, à la vue de l'Époux, comme saint Jean : *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* [(a)]. Je ne vous suis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetisser, qu'à vous accoutumer au vide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y serez accoutumée, vous reconnoîtrez que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend si délicats et si désolés, dès que nous ne sentons pas en nous l'abondance spirituelle.

Dieu vous bénisse, et vous apprenne à être en paix, sans paix sensible et goûtée. Tout le reste est plus imagination que réalité d'amour et de foi.

(a) *Joan.* III. 30.



(79) 337 * A.

S'accoutumer à la privation des goûts sensibles.

À Cambrai, lundi 30 juillet 1703.

Il y a long-temps, ma chère fille, que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre lettre d'hier. Elle vient *d'un seul trait*, comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est

qu'à cause qu'on s'approprie la lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'ame un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu; mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'ame. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissemens, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul, et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets; mais le père se présente à son fils déjà raisonnable, sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus; car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux ames qu'il veut épurer, que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'ame par intervalles, quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'ame, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure : elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles et humiliantes, soit sur

vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur sur toutes ces choses est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble, la chose qui afflige avec l'affliction de la chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple. Mandez-moi votre fond; envoyez-moi tout votre cœur. Ne craignez de me demander ni visite, ni lettre, ni autre chose plus forte. Tout est à vous sans réserve en notre Seigneur.

338.

Il se réjouit de voir la comtesse plus tranquille.

À Cambrai, mercredi 8 août 1703.

M. le comte de Montberon vient de me soulager le cœur en m'assurant, ma chère fille, que vous êtes aujourd'hui plus tranquille. Dieu en soit béni. Je suis trop sec, trop distrait, trop occupé d'ailleurs, trop peu compatissant; mais j'ai bonne volonté, et les moindres rayons de consolation que j'entrevois en vous me donnent une joie que je ne puis vous exprimer. Dieu nous a unis en lui. Supportez-moi, et soyez persuadée que vous ne sauriez me fatiguer. Vous ne m'échapperez point, et Dieu ne le permettra pas. J'ai reçu une lettre de Mme la duchesse de Mortemart pleine des choses les plus fortes et les plus cordiales pour vous.

339 * A. (82)

Desseins de Dieu en permettant nos tentations et nos peines intérieures.

Jeudi, 23 août 1703.

Vous voyez bien, ma chère fille, que toutes vos peines ne viennnent jamais que de jalousie, ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupule qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentimens de l'amour-propre; et loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi désespoir, révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui? Ce soulèvement n'est point naturel; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités, afin que la tentation soit plus facile à reconnoître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très-contraires à votre excessive délicatesse et discrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion, dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le

remède est violent; mais il n'en falloit pas moins pour vous déposséder de vous-même, et pour forcer tous les retranchemens de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée, mais discerner l'épreuve, et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent, sur les donations : *Donner et retenir ne vaut.* Il faut même donner tout ou rien, quand Dieu veut tout. Si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

Votre franchise sur Mme d'Oisy, loin d'être une faute, est ce que vous avez fait de mieux. Plût à Dieu que vous fissiez souvent de même! Mais vos entortillemens vous empêchent de montrer votre mal. Comment voulez-vous qu'on le guérisse, quand on ne peut pas même le savoir? Croyez-vous qu'on devine? Parlez comme vous croyez que vous parleriez à la mort. Demeurons unis, Dieu le veut, avec ce qui nous est uni en lui et pour lui. Pardon de mes fautes.

---

(83)

340 * A.

Se soutenir par la vie de foi au milieu des croix.

Lundi au soir, 13 septembre 1703.

Je croyois, ma chère fille, vous aller voir ce soir; mais je n'ai pu le faire : on m'a tenu malgré moi. J'en ai le cœur peiné; car je voulois m'aller consoler avec vous sur la pauvre mad......, que j'aime fort, et qui est bien malade. Tout est croix : je n'ai aucun goût que d'amertume. Mais il faut porter en paix ce

qui est le plus pesant : encore n'est-ce point porter ni traîner; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien. Dieu seul en sait la juste mesure, et il faut vivre de foi sur les moyens de mort, pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une certaine miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir! Croyez-le, et soyez docile : croyez-le sans le voir; foi sur cela comme sur tout le reste. O que vous m'êtes chère en celui qui le veut! Cela croît tous les jours en moi; mais quand je vous verrai, je ne vous dirai peut-être rien.

341.

Ne pas s'inquiéter des jugemens des hommes.

A Cambrai, 4 octobre 1703.

Je vous plains, ma chère fille, quoique jamais douleur n'ait eû moins de fondement que la vôtre : n'importe, vous souffrez beaucoup, et je souffre avec vous. Mais souffrez que je vous représente l'illusion où vous êtes. D'un côté, vous dites : *Il faut vivre dans la simplicité de l'amour, ou mourir dans le désespoir du travail.* D'un autre côté, vous dites : *Je ne puis rester ici sans une humiliation affreuse et continuelle.* C'est la crainte de l'humiliation qui vous trouble, et qui vous révolte contre l'ordre de

Dieu, pendant que vous ne parlez que de *vivre dans la simplicité de l'amour*. Au reste, vous entrâtes dans la conversation avec moi, étant *tranquille, soumise à Dieu et à moi....., et très-persuadée que rien ne vous empêcheroit d'obéir, pas même la crainte de vous laisser voir avec toutes vos misères.* Vous étiez donc bien dans ce moment-là. Qu'est-ce qui vous changea tout à coup? C'est votre imagination que vous suivez par infidélité. Dès que vous avez commencé à écouter la tentation, et à résister à Dieu, vous êtes livrée à vous-même, et vous n'êtes plus la même personne : la résistance à Dieu vous met dans une espèce de possession. Mais je compte pour rien toutes vos saillies, et je ne me lasserai jamais de vous poursuivre, pour vous ramener. Demandez à Dieu, Dieu même, afin qu'il vous dompte. Je vous irai voir demain, et nous parlerons de tout.

Saint François étoit bien éloigné de craindre l'humiliation : il ne se seroit guère mis en peine des jugemens de M[me] d'Oisy. O mon Dieu, que vous êtes encore vaine dans vos délicatesses, puisque l'idole d'un cœur généreux et romanesque est ce que vous ne pouvez sacrifier à Dieu, et que vous voulez lui manquer, plutôt que de paroître une amie imparfaite! Revenez à Dieu, et sortez de vous. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* [(a)].

(a) *Act.* IX. 5.

342 * A. (61)

Supporter patiemment la vue de nos défauts.

Lundi au soir, 3 novembre 1703.

COMMENT pouvez-vous vous imaginer que je puisse être tenté de vous abandonner? C'est moi qui ne veux pas que vous m'abandonniez. Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrois que vous les pussiez voir comme je les vois, et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les supporte : ils se tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté; mais dès qu'il recommence en vous son ouvrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination, jusqu'à n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, et comme possédée d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne seroit rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir; le dépouillement ne se fait pas sans douleur : mais le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination, qui vous tente, est ensuite ce qui vous punit; car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus, mais croyez-moi. Vous m'avez rendu triste depuis hier. Au nom de Dieu, consolez-moi. Il me tarde de vous aller voir, et de vous trou-

ver meilleure que vous n'étiez hier. Faut-il que je vous rende méchante?

Ne vous rembarquez point avec Mme d'Oisy; je n'y consens pas. Dieu ne le veut point, et il n'y a que l'amour-propre qui le veuille en vous. Je vais demain à quatre lieues d'ici voir M. de ..... Sans cela je vous irois voir. J'enverrai vos deux lettres, si je ne les brouille pas dans le chaos de mes paperasses.

343.

Ne point se tourmenter pour trouver dans son cœur l'amour de Dieu.

1er jour de l'an 1704.

J'AI beaucoup de peine à condamner à la mort ces trois petits innocens. Blondel a envie de les associer à sa troupe d'oiseaux. Ils chantent un peu, et ne connoissent pas le péril; car mon vieux chat a rappelé son ancienne vigueur et toutes ses finesses, pour les attraper.

O que je vous souhaite une bonne année, toute simple et toute unie! Le sentiment ne dépend pas de nous; il n'y a que la volonté. Notre volonté même ne peut pas être approfondie; on ne trouve pas son propre vouloir, comme on trouve son gant dans sa main, en sorte qu'on puisse dire : Le voici. Vous qui aimez M. votre fils, vous ne vous tourmentez point pour trouver dans votre cœur cette amitié, comme vous vous tourmentez pour y trouver l'amour de Dieu. On se contente de vouloir aimer, et d'agir le mieux qu'on peut, suivant ce fonds d'amour. Dieu

n'a point une délicatesse épineuse, comme nous. Allons droit avec lui, et tout est fait.

---

344 * R. (84)

Avantages des croix et des peines intérieures.

Lundi, 28 janvier 1704.

Non, je ne saurois, ma chère fille, être en peine pour vous des choses qui vous agitent tant; mais je suis bien loin de les mépriser : au contraire, j'y fais une singulière attention. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses sans fondement, pour nous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix. Il faut qu'elles soient imaginaires, et qu'elles nous surmontent; il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimères nous crucifient. Loin de mépriser ces choses, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit précisément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur; mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère. Consolons-nous de la douloureuse opération, par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune réserve. Comme la moindre partie morte, dans les chairs vivantes, fait souffrir des douleurs étranges, de même le moindre reste de vie dans une ame mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien de cette vie secrète et maligne en nous. Il faut que Dieu nous arrache tout : ne re-

poussons pas sa main crucifiante; ce seroit à recommencer. Je vous irai voir tantôt.

345.

Abandon à Dieu dans les afflictions.

Mardi, 29 janvier 1704.

Je souffre, ma chère fille, de vous laisser seule; mais je n'ose sortir de céans, parce que voici l'heure où il est naturel que M. le comte de Montberon arrive, et que je ne dois pas le faire attendre. Il ne faut perdre aucun des premiers momens pour le préparer, et pour adoucir sa surprise. Pendant que je serai avec lui, Dieu sera avec vous. O le doux entretien, pourvu qu'on soit dans le silence d'acquiescement! Il se plaît avec les ames affligées; il est le Dieu de toute consolation. Ne retenez ni ne nourrissez point votre douleur : portez-la en esprit d'abandon. Dieu mesure la tentation aux forces que son amour donne; il faut que l'amour se taise, souffre, et fasse tout lui seul.

346.

User de patience avec soi-même, comme avec le prochain.

Dimanche, 10 février 1704.

Je serai ravi que vous veniez au sermon, ma chère fille. Venez-y, je vous prie : suivez librement ce qui vous vient dans l'esprit, pour vous soulager. Vous ne sauriez trop vous accoutumer à vous supporter. Pour

moi, je n'ai aucune peine à votre égard, que celle de vous voir souffrir. Il faut user de patience avec vous-même, comme avec un autre. Le support n'est pas moins pour nous que pour le prochain. On se supporte sans se flatter, de même qu'on le fait pour autrui. Bonjour jusqu'au sermon.

347.

Sacrifier sa volonté à celle d'autrui; élargir son cœur.

Dimanche au soir, 10 février 1704.

La souplesse de volonté pour céder à celle d'autrui vaut mieux que tous les sermons. C'est par un excès de précaution pour votre santé, ou par quelque délicatesse de bienséance, que M. le comte de Montberon vous aura apparemment refusé cette complaisance : c'est la moindre chose du monde. Il faut s'accommoder à ses vues : c'est le moins que vous puissiez lui sacrifier, qu'un sermon. C'est le meilleur homme que je connoisse. Le sermon ne vous convenoit point, et vous devez être bien consolée de ne l'avoir pas entendu. Quatre petits mots, qui échappent après un long silence au coin de votre feu, sont bien meilleurs. Élargissez, élargissez votre pauvre cœur. Dieu n'est point à son aise dans les cœurs rétrécis. Le vrai amour est trop simple pour être scrupuleux. *Là où est le Seigneur, là est la liberté* [a].

(a) *II Cor.* III. 17.

(83) 348 * A.

Retrancher les subtilités inquiètes sur soi-même.

Mardi, 4 mars 1704.

J'AVOIS bien cru, ma chère fille, que j'aurois plus de joie que vous. Dieu soit béni. Voilà les créanciers en sûreté, et Mme la comtesse de Souastre aura une succession. J'espère que ce sera tard. Il faut songer à vendre au moins une terre. M. le comte de Montberon m'y a paru disposé ce matin. Le voilà en repos, et il n'a plus rien à demander au monde.

Pour vous, ma chère fille, je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de nous-mêmes cause le trouble : c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire, la simple vue de Dieu donne la paix : c'est la récompense d'un amour pur et direct; c'est un petit commencement du paradis. Sans plaisir sensible, et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très-profond et très-intime, qui ne veut rien au-delà, et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis, que par des subtilités inquiètes sur soi-même.

(84) 349 * R.

Même sujet.

Jeudi, 6 mars 1704.

Vos peines, ma chère fille, m'affligent jusqu'au fond du cœur; mais elles ne font que redoubler mon attachement et mon zèle. O que vos douleurs seroient

douces, si vous ne faisiez que sentir simplement, et qu'adorer sans résistance ni réflexion volontaire les coups de la main de Dieu! Mais les coups que votre propre main vous porte sont les plus douloureux. Unissez-vous, je vous en conjure, à ceux qui veulent la paix pour vous; unissez-vous à eux avec petitesse et sans raisonner. Que devez-vous penser des peines qui ne viennent que d'un amour-propre manifeste? Que la paix de Dieu soit avec vous. Que celui qui commande aux vents et à la mer commande à votre imagination, pour y mettre le silence et le calme.

350.

Même sujet.

A Cambrai, 12 mars 1704.

Vous ne devez jamais avoir nulle inquiétude, ma chère fille, sur ma persévérance à prendre soin de vous. Plus vous êtes peinée, plus je me crois obligé à vous soutenir: vos peines ne font qu'augmenter mon union avec vous. Je vous quittai l'autre jour, non par impatience, ni par indifférence pour votre état; mais parce qu'il m'a paru que, dans ce temps-là, ma présence ne fait que redoubler vos réflexions et votre trouble. Au reste, je suis très-éloigné de vouloir que vous ne me disiez pas vos peines : mais je ne voudrois pas que, sous prétexte de me les dire, vous vous en entretinssiez vous-même, ce qui est nourrir vos scrupules, et augmenter la tentation de trouble. Je vous irai voir demain. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué.

351.

N'espérer rien de soi, et ne désirer rien pour soi.

Vendredi, 16 mai 1704.

COMME je n'avois pas vu depuis long-temps M. le comte de Montberon, je n'osai point avant-hier vous proposer, devant lui, de me parler en particulier. Hier j'espérai de vous trouver libre; mais il faut attendre que je sois débarrassé de l'ordination. En attendant, je loue Dieu de la paix où il vous met. O qu'il est bon de n'espérer rien de soi, et de ne chercher rien pour soi-même! Vivez, ma chère fille, dans cette bienheureuse simplicité, et vous aurez la plénitude de Dieu dans le vide de vous-même. Je vous porte tous les jours à l'autel avec une union intime.

352.

Contre les sensibilités d'amour-propre.

Jeudi, 17 juillet 1704.

VOUS êtes bien ingénieuse pour vous tourmenter. Tout ce qui est dans votre tête n'a pas seulement passé un instant par la mienne. J'ai pu craindre que quelque délicatesse sur les bienséances ne nous gênât; mais je ne croirai jamais que vous ayez aucun ménagement politique. Faut-il que ces sensibilités d'amour-propre vous rongent le cœur, pendant que l'amour de Dieu devroit le nourrir, l'élargir, le consoler et le remplir de paix? Si j'osois, je vous gronderois; mais

mais il vaut mieux entrer dans votre peine, pour vous en soulager. Je prie Dieu qu'il vous occupe tellement de lui, que vous puissiez vous oublier vous-même.

---

353 * A. (86)

Voir ses fautes avec paix, en esprit d'amour.

Mardi, 30 septembre 1704.

Je n'évite le hasard de la poste, ma chère fille, que par rapport à l'affaire présente de la pension.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes, ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et il vous sera *beaucoup remis*, parce que vous aurez *beaucoup aimé* (a). On cherche des ragoûts d'amour-propre, et des appuis sensibles, au lieu de chercher l'amour. On se trompe même, en cherchant moins à aimer, qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du bien-aimé. C'est pour le bien-aimé seul qu'on s'occupe directement de lui; mais c'est par retour sur soi, qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de Dieu, et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournez tout votre scrupule vers la moindre infidélité. Je juge de votre fidélité par votre paix,

(a) *Luc.* VII. 47.

et par la liberté de votre cœur. Plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu. Ce que vous craignez est ce que vous devriez le plus désirer.

Je viens de voir un homme qui, ayant lu dans le noviciat des Bénédictins la vie de saint Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler, qu'il sortit du noviciat.

---

(87)

354 * A.

Se supporter soi-même, comme le prochain.

Samedi, 11 octobre 1704.

Je donne avec joie, à l'ecclésiastique dont il s'agit, le pouvoir de confesser cette novice autant de fois que lui et Mme l'abbesse le jugeront à propos. Je suis consolé de voir, ma chère fille, que vous reconnoissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus, si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu à n'être pas si délicate sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible : celle de l'amour-propre est ombrageuse, inquiète, et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même, comme le prochain; vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui. Pour moi, loin d'être las de vos peines, je ne les ressens que par rapport à vous.

355.

Contre les sensibilités de l'amour-propre.

Lundi, 17 novembre 1704.

Je vous envoie, ma chère fille, une copie de la lettre que j'ai écrite à M. de ..., afin que vous ayez la bonté de la faire tenir à M. le comte de Montberon, et qu'après l'avoir lue, il puisse, avant son départ, prévenir là-dessus M. de ....

Vos peines m'affligent sensiblement. Non-seulement je suis sensible à votre extrême souffrance, mais encore je suis en peine sur l'infidélité avec laquelle vous vous livrez à la tentation. Dans ces momens, je vois en vous tous les sentimens d'un amour-propre révolté. Cela seul devroit vous faire apercevoir combien vous sortez de l'ordre de Dieu, sous le beau prétexte d'y vouloir rentrer. Je ne saurois vous empêcher de manquer à Dieu; mais j'espère qu'il vous en empêchera malgré vous. Pour moi, je ne veux point lui manquer; et je croirois le faire, si je ne vous poursuivois pas doucement, mais sans relâche, pour vous ramener à la vraie paix par la simplicité à laquelle il vous attire. Ne faites rien sans mon consentement, je vous en conjure. Je demeurerai fidèlement uni à vous : ne me refusez pas cette union de cœur en notre Seigneur Jésus-Christ.

356.

Les scrupules, effet de l'amour-propre.

Mardi, 18 novembre 1704.

On ne peut être plus en peine que je le suis de vous, ma chère fille. Consolez-moi, si vous le pouvez; mandez-moi quelque bonne nouvelle de votre cœur. Si j'étois libre, j'irois tout à l'heure vous voir; mais il faut que j'aille à l'hôpital Saint-Jean. Écoutez Dieu; ne vous écoutez point : dès que vous vous écoutez, tout est perdu. C'est un amour-propre désespéré qui cause toutes vos peines. Il est visible, et vous ne le voyez pas, tant il vous préoccupe! Si vous pouviez le voir, vous reconnoîtriez la tentation où il vous jette. J'attends de vos nouvelles. Que ne donnerois-je point pour vous voir toujours dans la paix et dans la fidélité où je vous vois, quand vous êtes simple!

357.

L'obéissance, seul remède au scrupule.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Votre lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'afflige plus que tout le reste. Les premiers mouvemens de peine ne sont rien; ils ne viennent pas du fond du cœur : mais vous vous livrez à la tentation sans mesure. O si vous ouvriez un moment les yeux, vous verriez la fureur de votre amour-propre! Il n'en faudroit pas davantage pour vous montrer que ce que

vous voulez regarder comme un retour à une règle plus sûre, n'est qu'une illusion grossière et un égarement manifeste. Mais j'espère en Dieu malgré toutes vos infidélités; vous ne lui échapperez pas. Pour moi, je vous poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que vous rentriez dans la petitesse, dans la mort à votre amour-propre, et dans l'obéissance aveugle que Dieu demande de vous. Répondez-moi, je vous le demande au nom de Dieu même. Obéissez, et souvenez-vous que vous ne trouverez jamais ni paix ni ressource que dans l'obéissance. Dès que vous en sortez, vous êtes comme une personne possédée. Dès que vous y rentrez, Dieu est avec vous; vous êtes bonne, simple, douce, et petite comme un enfant. Réponse, je vous conjure, et ne résistez pas plus long-temps à Dieu.

358.

Ne point trop réfléchir sur ses fautes.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Je n'ai aucune peine à croire, ma très-chère fille, que vous ne trouvez pas en moi ce que vous cherchez selon Dieu; mais Dieu lui-même suppléera. Si je connoissois ici un homme qui vous convînt, je vous le donnerois, et je demeurerois aussi intimement uni à vous que je le suis : mais je ne connois personne qui vous soit propre; et à tout prendre, je dois vous dire simplement que je suis ici le plus en état de vous secourir. Je crois même que notre liaison est de vocation et de providence. Vous le croirez vous-

même toutes les fois que vous serez hors de la tentation.

Je vous irai voir demain au matin, et je verrai avec vous ce qui est à propos. Mais je veux absolument vous faire communier. Vos fautes vous font mille fois plus de mal par vos réflexions d'amour-propre, que par elles-mêmes. En quel état, en quelle voie, sous quelle direction vous flattez-vous de ne faire plus aucune faute ni contre Dieu ni contre les hommes? Espérez-vous de vous délivrer de votre amour-propre, en vous abandonnant à ses saillies, et en vous retirant de la mort à vous-même. Si vous aviez fait ce pas, ce seroit une espèce d'enfer. Le mal est que vous vous écoutez, et que vous n'êtes point docile. Mais courage; tout ceci ne sera rien. J'espère que demain Dieu vous rendra la paix. Il sait avec quel zèle je le désire.

359.

Sur une distribution que les magistrats de Cambrai devoient faire aux pauvres.

A Cambrai, 16 décembre 1704.

Je vous supplie, ma très-chère fille, d'avoir la bonté d'écrire dès ce soir à M. le comte de Montberon, pour le prier d'écrire très-promptement aux magistrats de Cambrai, afin qu'ils ne fassent point, le jour de saint Thomas, la distribution du revenu de leur fondation, parce que s'ils font leur distribution ce jour-là, suivant leur coutume qui ne soulage en rien les pauvres, ils n'auront plus de quoi donner à la Charité, qui en a un besoin très-pressant. Deux

mots que M. le comte de Montberon leur écrira, ou leur fera dire, pour les prier de différer jusqu'à son retour, suffiront pour avoir le loisir de prendre ensuite des mesures pour cette bonne œuvre.

Comment vous portez-vous? comment va la foible santé de Mlle de Souastre? Mlle du Mesnil est-elle en humeur de bien jouer avec mon manchon?

360.

Ne prendre aucune résolution importante dans le trouble et l'agitation des peines intérieures.

Lundi, 26 janvier 1705.

Il n'est question, ma très-chère fille, ni de moi ni d'aucune autre personne : il s'agit de Dieu seul. Si vous pouviez, sans lui manquer, faire la rupture que vous projetez, je vous laisserois faire, et je serois ravi de vous voir dans la fidélité et dans la paix, par une autre voie. Mais c'est un désespoir d'amour-propre qui veut rompre tous les liens de grâce, pour chercher un soulagement chimérique. Votre désespoir redoubleroit, si vous aviez fait cette démarche contre Dieu. Mais si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes, le simple acquiescement en esprit d'abandon sans réserve vous remettra en paix.

Je vous pardonne d'avoir contre moi les pensées les plus outrageantes. Je me compte, Dieu merci, pour rien. Mais malgré cet outrage que je n'ai jamais mérité de vous, vos véritables intérêts me sont si chers, que je donnerois de bon cœur ma vie, pour vous empêcher de détruire en vous l'œuvre de Dieu. Vous

ne pourriez le faire sans perdre la vie, et sans la finir dans une résistance horrible à la grâce. Jamais tentation de jalousie, et de fureur d'un amour-propre ombrageux, ne fut si manifeste. C'est pendant que vous êtes livrée à cette tentation affreuse, que vous voulez faire les pas les plus décisifs. Au moins, laissez un peu calmer cet orage; attendez d'être tranquille, comme les gens sages l'attendent toujours, pour prendre une résolution de sang-froid; ou, pour mieux dire, ne vous défiez que de vous-même, et nullement de Dieu. Mettez tout au pis-aller. Supposez comme vraies toutes les étranges chimères que votre imagination vous représente. Acceptez tout sans réserve; n'y mettez aucune borne pour la durée. Assujétissez-vous à moi par pure fidélité à Dieu, sans compter sur moi. Demeurez dans cette disposition du fond, en silence, sans vous écouter, et n'écoutant que Dieu seul; je suis assuré que la paix, qui surpasse tout sentiment humain, renaîtra d'abord dans votre cœur, et que les écailles tomberont de vos yeux. Faites-en l'expérience, je vous conjure. Dieu permet qu'avec le meilleur esprit du monde, vous soyez dans l'illusion grossière et la plus étrange sur un seul point. C'est une chimère qui fait le plus réel de tous les supplices. Il ne falloit rien moins pour démonter cet amour-propre si délicat et si déguisé. L'opération est crucifiante; mais il faut mourir. Laissez-vous mourir, et vous vivrez.

361.

Saint Joseph, modèle de la vie intérieure.

A Cambrai, 19 mars 1705.

Je crois, ma très-chère fille, que vous ferez très-bien d'envoyer votre équipage à Mme d'Oisy, pour soulager le sien; mais le lieu où vous êtes vous dispense de lui donner à dîner. Aussi bien ai-je entendu dire que Mme de ..... doit venir au sermon ce jour-là. Vous ne pouvez point donner à dîner à toute la troupe. Le prêt de l'équipage ne vous causera aucun embarras; mais le dîner vous mèneroit plus loin. Vous êtes toujours dans un penchant, prête à glisser, et à faire trop bien.

Je suis ravi de ce que saint Joseph nous réunit. Je l'aime au-delà de toute expression : c'est un saint tout intérieur. Il me tarde de vous voir dans le silence de ce bon saint. Je le prie de vous obtenir la délivrance de vous-même.

362.

Abandon à Dieu dans les peines intérieures.

11 août 1705.

Je ressens, ma chère fille, une vraie peine de celle que je vous fis hier au soir. Je vous pressai trop : je vous conjure de me le pardonner, et de ne perdre point de vue ce que Dieu demande de vous. Celui qui le demande le donnera; il veut que vous le fas-

siez, et il le fera lui-même avec vous. Ne regardez que lui, et ne me comptez pour rien, qu'autant qu'il lui plaît de se servir de moi; mais confiez-vous à lui. Il ne faut pas vous étonner que ce qui touche le vif vous cause beaucoup de douleur. Le vif en vous est une industrie et un courage propre pour vous décider vous-même sans vous livrer à autrui. Dès qu'on attaque ce vif, on vous trouble. Mais vous vous imaginez les choses comme impossibles : Dieu, qui les veut, les adoucira. Le moment le plus douloureux est celui de laisser faire l'incision. Cette fidélité portera la grâce avec elle pour tout le reste; c'est l'infidélité qui vous cause tant de souffrances : c'est en vous livrant que vous vous soulagerez. Encore une fois, ne me regardez que comme un instrument d'épreuve, auquel Dieu vous assujétit. Vous verrez un jour en lui à quel point je vous suis dévoué.

363.

Ne point trop raisonner sur soi-même.

A Maubeuge, 20 septembre 1705.

Je suis ravi, ma chère et bonne fille, de vous savoir en paix. Il me tarde de vous revoir en cet état, où je vous souhaite depuis si long-temps. Demeurez-y; ne vous écoutez point : tout dépend des commencemens. O qu'on est éclairé, quand on est simple! et qu'on s'obscurcit en raisonnant! On a une pénétration et une subtilité infinie, mais toute tournée à se séduire et à se tourmenter. Vous écouterez toujours Dieu, dès que vous vous ferez taire vous-même. Dieu

parle toujours dans ce silence intime d'une ame qui n'est attentive qu'à lui. Mais au nom de Dieu, plus d'esprit, ni de délicatesse, ni de courage, ni de goût du monde. Il n'y a plus que la simplicité de l'Évangile, l'enfance des petits, la folie de la croix, et le goût de la foi toute pure. C'est là que vous trouverez la paix durable, et le véritable élargissement de votre cœur. Je salue Mlle de Souastre et ma chère filleule. Mille beaux discours à Meny.

364.

Sur un voyage que la comtesse projetoit à Chaulnes.

A Maubeuge, 21 septembre 1705.

Je ne vois, ma très-chère fille, que deux raisons qui puissent vous empêcher d'aller à Chaulnes. La première est ce que vous savez du côté de la cour. M. le comte de Montberon n'en sait rien; et si, par la suite, le Roi venoit à lui témoigner quelque chagrin sur votre voyage, M. le comte de Montberon pourroit se plaindre de ce qu'on ne l'auroit pas averti. Il est vrai que je crois seulement que la peine qu'on a inspirée au Roi ne regarde que le séjour de ces dames à Cambrai, et que votre voyage à Chaulnes ne me regardant point, feroit peu de bruit : cependant je dois vous laisser examiner ce qui a rapport à M. le comte de Montberon.

Ma seconde difficulté est par rapport à Mme votre fille et à M. le comte de Souastre pour Arras. Vous savez qu'après l'exemple de ce voyage, on pourra vous presser d'aller voir Mme votre fille; et vous vous

souvenez bien de ce qui doit vous empêcher de quitter jamais Cambrai pour faire un séjour ailleurs. Si vous avez de bonnes raisons pour vous défendre après ce voyage contre fille et gendre, je ne vois plus rien qui doive vous arrêter. Je souhaite infiniment votre consolation et l'élargissement de votre cœur.

Je n'ai pas un seul moment pour avoir l'honneur d'écrire à M. le comte de Montberon; mais vous aurez bien la bonté de lui dire tout ce qu'il faut, et de me faire excuser par lui. Je suis de plus en plus avec union et confiance sans réserve tout à ma très-chère fille.

365.

S'oublier soi-même en esprit d'amour.

Samedi au soir, 7 novembre 1705.

Je suis véritablement affligé, ma chère fille, de ne pouvoir aller chez vous avant mon départ. Il faut que je sois bien pressé, puisque je dérange tout, et que je n'attends pas même que Mme de ..... ait passé. Notre cher petit abbé vous aura dit mon embarras. Demeurez dans les mains de Dieu. Si vous préférez l'amour de foi à votre imagination et à votre amour-propre, vous serez en paix. O que la présence de Dieu, qui va jusqu'à oublier toutes nos délicatesses, est heureuse!

366 * A. (230)

Se souffrir sans trouble.

A Cambrai, vendredi 10 décembre 1705.

POUVEZ-VOUS bien, ma chère fille, me mander simplement de vos nouvelles? Je serai véritablement soulagé, si votre cœur s'ouvre assez pour m'apprendre avec simplicité en quel état il se trouve. O que je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix! Alors on souffre sans trouble : c'est le trouble, et non la souffrance, qui nuit à l'ame. La souffrance sans trouble profite toujours : c'est la douleur paisible des ames du purgatoire. Mais le trouble est une double peine : c'est une peine que la volonté repousse, et qu'elle augmente en la repoussant; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible. Consolez-moi, ma chère fille, en m'apprenant que l'abandon vous soulage.

367 * A. (230)

Souffrir les peines intérieures sans trouble et avec résignation.

Dimanche, 13 décembre 1705.

VOTRE dernière lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'a consolé. Je vois bien que vous souffrez une grande douleur; mais la douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu. Au contraire, elle purifie l'ame, et est très-agréable à Dieu, quand elle ne porte

à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue, quand elle est sans résistance à la grâce; car dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble, et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté. Ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'étoit destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant : la non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et qui abrège les peines. Je voudrois vous soulager; mais je ne le puis : pour guérir le mal, il ne faut point le flatter. Dieu sait combien je compatis à vos peines, loin de m'en impatienter.

Bonsoir, ma très-chère fille.

---

(232) 368 * A.

Pratique de la circoncision spirituelle; se livrer paisiblement à l'opération crucifiante de Dieu.

1 janvier 1706.

L'ORDRE de Dieu n'est point, ma chère fille, que vous vous rengagiez en communauté avec Mme ..... Pour moi, je ne lui dois dans cet ordre, et je ne veux lui donner que les soins dont elle a besoin pour le spirituel. Laissez-la venir, si elle vient, et recevez-la avec amitié, comme une personne que vous n'attendez nullement; mais ne prévenez rien. L'empressement ne viendroit que de générosité humaine, et d'un

raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui seroit empressé, se tourneroit bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple, paisible, et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur, qui nous rend les enfans et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui, sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout, et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchemens superficiels. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main, et se fait épargner : il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre, et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup : mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus; elle sait choisir précisément les jointures, pour diviser l'ame d'avec elle-même; elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient : il faut le laisser crier. Le grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de faire un contre-temps, et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau : c'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant, que quand la volonté veut ne résister point à Dieu; car toute notre action utile est dans

la volonté. Les ames sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire, par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point; c'est assez : Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu : c'est tout ce qu'il demande.

369.

Ne regarder que Dieu dans les créatures.

Mardi, ... février 1706.

JAMAIS je ne ressentis, ma chère fille, une plus grande joie que celle que vous me donnez. Béni soit celui qui tient votre cœur! O que vous serez en paix, si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes! Ne cherchez que lui seul en moi, et vous l'y trouverez toujours : mais si vous vous y cherchez vous-même, l'amour-propre sera votre tourment. Souffrez toutes mes fautes; contentez-vous de ma bonne volonté; regardez Dieu qui vous éprouve par moi, quand vous ne pouvez plus voir Dieu qui vous aide par moi. Que notre union soit toute de foi. Il faut voir Dieu dans mon indigne personne, comme vous voyez Jésus-Christ dans ce vil pain que le prêtre tient à la messe. J'espère que tous ces ébranlemens si violens serviront à affermir l'édifice. Mille fois tout à vous, en celui qui veut que tout soit un.

370.

370.

Déclarer avec simplicité ses peines intérieures.

Mardi, 20 avril 1706.

MANDEZ-MOI simplement, ma chère fille, si vous n'êtes point dans la peine. Vous ne sauriez m'affliger plus sensiblement, qu'en ne m'ouvrant pas votre cœur. Vous savez combien cette ouverture coûte à l'amour-propre, et par conséquent combien l'amour de Dieu en est jaloux. Cette fidélité fait seule cent fois plus mourir à soi, que toutes les austérités que vous auriez envie de pratiquer, au préjudice de votre foible santé. Deux mots, je vous prie, mais du cœur tout seul. Ils vous soulageront, si vous le faites sans vous écouter.

371.

Le trouble vient de ce qu'on raisonne trop sur la tentation.

Vendredi, 30 avril 1706.

J'ESPÈRE, ma très-chère fille, que l'esprit de grâce vous aura un peu calmée, ou du moins que votre trouble sera diminué. Vous ne tomberiez jamais dans ces extrémités, si vous n'aviez pas l'infidélité d'écouter intérieurement la tentation. Vous m'avez avoué plusieurs fois que ce trouble ne vient jamais qu'après avoir long-temps écouté le tentateur en vous-même. Ainsi la paix est dans vos mains; c'est vous-même qui vous l'ôtez. Quand le trouble est parvenu jusqu'à

un certain degré, vous ne pouvez plus le finir, ni vous posséder : il faut que Dieu fasse un coup d'autorité sur votre cœur, pour commander aux vents et à la tempête. Tout ce que vous imaginez est comme le songe le plus creux et le plus bizarre : mais Dieu permet qu'une tête naturellement très-bonne ait cette espèce de songe, pour la punir de s'être écoutée elle-même, pour la convaincre de l'excès de son amour-propre par celui de sa jalousie, et pour la réduire à un entier renoncement à elle-même. La tentation aura son fruit. Je compatis à vos souffrances : je respecte l'épreuve de Dieu. Rien ne me lasse; je n'ai de peine que de ne pouvoir guérir la vôtre. Unissez-vous à ceux qui vous aiment, et qui vous portent sans cesse dans le sein de Jésus-Christ. Je vais à l'autel vous mettre entre ses bras.

372.

Même sujet.

Lundi au soir, 28 juin 1706.

Je ne suis point étonné de cet orage, ma chère fille : il passera bien vite, s'il plaît à Dieu, pourvu que vous ne l'alongiez pas. Tout se tourne à profit, pourvu qu'on soit simple, en défiance contre soi et contre son amour-propre pour l'amour de Dieu. La jalousie, qui est le fond évident de ces tentations, montre combien elles sont des tentations manifestes, et combien la voie dont ces tentations détournent, est une voie de grâce pure et de mort à soi. Ne manquez pas de communier demain, et tout disparoîtra. Je vous en

réponds au nom de celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Que si vous hésitiez encore, j'irois d'abord à Premy dire la messe, et vous faire communier. Ne songez ni au passé ni à l'avenir sur les choses qui enveniment votre jalousie. Ne la flattez point; mais supportez-vous vous-même. Il y a bien des choses qui vous paroissent volontaires, et qui ne le sont pas : abandonnez le tout à Dieu.

373 * A. (231)

Combien est heureuse l'ame à qui Dieu parle immédiatement.

A Bourbon, 8 septembre 1706.

On n'est jamais moins seul, que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné, que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal : c'est la source qui donne tout. Ainsi, quand la source roule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal; il ne feroit qu'un entre-deux. *Dieu avoit parlé à son ancien peuple par* l'organe *des prophètes;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils* [a]. Falloit-il alors regretter la foible voix des prophètes? O que la communication immédiate est pure et puissante! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux. Ne vous écou-

(a) *Hebr.* I. 1, 2.

tez point, (M.) et vous n'écouterez pas l'amour-propre qui raisonne, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large, si vous n'écoutez point la tentation.

Nous nous portons tous assez bien : nous pensons souvent à vous. Il me tarde de retourner à Cambrai, et je n'y perdrai pas un moment. Dieu seul sait ce que je vous suis en lui.

374.

Se tenir en paix pour écouter Dieu.

A Bourbon, 13 septembre 1706.

J'ÉCOUTERAI *ce que le Seigneur dit au dedans de moi; car il ne parlera que de paix sur son peuple* (a). Pourquoi donc, M. écouterions-nous tout ce qui porte l'inquiétude et le trouble? Jésus-Christ ressuscité n'entroit dans l'assemblée de ses disciples, qu'en commençant par leur annoncer la paix. Ayez-la donc cette paix, afin qu'elle *conserve votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ* (a). Nous nous portons tous assez bien, et nous buvons avec impatience de nous revoir à Cambrai. Jugez de la joie que je ressentirai, si je vous y trouve dans cette paix qui est le don de Dieu. Mille complimens, je vous supplie, à M. le comte de Montberon, à Mme la comtesse de Souastre, à Mlles ses filles, sans oublier la chère Meny.

(a) *Ps.* LXXXIV. 9. — (a) *Philip.* IV. 7.

375.

Même sujet.

A Bourbon, 20 septembre 1706.

J'ai appris avec douleur par votre lettre, (M.) que vous vous écoutez. Eh! qu'espérez-vous en écoutant un amour-propre scrupuleux, et subtil pour se tourmenter? Ne voyez-vous pas que vous préparez vous-même la séduction, contre la lumière intime et l'attrait que Dieu vous donne? Si vous ne pouvez pas vous faire taire, du moins ne vous écoutez plus volontairement. O qu'il me tarde de vous revoir! Quelle joie, si je vous retrouve telle que je vous ai laissée, et que Dieu vous veut! Toutes les fois que vous ne gâterez point l'œuvre de Dieu par une imagination que l'amour-propre excite, vous serez dans une paix qui vous montrera d'où elle vient. Je donnerois toutes choses pour vous y voir affermie, par n'écouter point ce qui vous trouble si dangereusement.

Je me porte bien, et les eaux font assez leur devoir. L'abbé de Beaumont a eu un peu de fièvre : ce n'est rien. Je compte les jours. Point d'impatience : mais je ne perdrai pas un moment pour mon retour. Je suis en peine de notre pauvre M. Bourdon. Je vous recommande de plus en plus sa bonne fille : c'est à vous et à moi à en prendre soin, et à la consoler. Mille complimens très-sincères à M. le comte de Montberon, à Mme la comtesse de Souastre, et à toute la famille.

376.

Même sujet.

A Bourbon, 28 septembre 1706.

Je ne suis ni mort ni malade, M. Mon impatience pour mon retour est grande : je n'y perdrai pas un quart d'heure. En attendant, je prie le Dieu de paix de garder votre cœur, et de le garder contre vous-même. Je ne me défie que de vous : le reste ne peut rien. O qu'on est bien, quand on ne résiste point à Dieu, et qu'on se résiste ! Écoutez Dieu, et faites-vous taire. Hors de la paix, point de fidélité véritable. Dès que vous mettez un os hors de sa place, il ne cesse point de vous causer de la douleur : mais remettez-le, vous êtes d'abord en repos. La paix est pour vous le signe de la fidélité. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [a] ? Je vous donne, au nom de Jésus-Christ, celle que le monde ne peut ni donner ni ôter. Mille complimens à toute votre maison. Il me tarde de vous retrouver telle que Dieu vous veut.

(a) *Job.* IX. 4.

377.

Même sujet.

A Bourbon, 2 octobre 1706.

Rien que deux mots, (M.) pour vous dire que je partirai dans très-peu de jours, et qu'il me tarde bien

de vous retrouver paisible dans la main de Dieu. N'en sortez sous aucun prétexte, et laissez faire celui qui fait bien. Je vous ramènerai le P. A. (*de Langeron.*) Je souhaite de tout mon cœur de trouver M. Bourdon en vie, et moins malade. Soutenez sa bonne fille, qui le mérite. Mille et mille choses pour M. le comte de Montberon, et pour tout ce qui vous appartient.

378.

Le mal découvert avec simplicité devient moins dangereux.

Lundi, 13 décembre 1706.

Souffrez-vous vous-même, et ce sera faire beaucoup. L'ulcère découvert est moins dangereux : rien n'est plus terrible qu'un venin rentré. J'espère que celui qui vous a fait parler vous délivrera, si vous le laissez faire. O que vous avez besoin d'être jalouse! La jalousie est le remède spécifique contre un amour-propre qui se pare d'une merveilleuse délicatesse sur le désintéressement et sur la générosité. On est heureux quand le poison se tourne en remède. La jalousie la plus grossière et la plus honteuse vous guérira de l'amour-propre le plus raffiné et le plus flatteur. Dites tout; cédez; laissez faire Dieu; ne vous écoutez point vous-même. Bonsoir, ma chère fille. Je ne m'éloignerai de vous, que quand je manquerai à Dieu, qui nous unit intimement en lui.

(210) **379 * A.**

Eviter les retours inquiets sur soi-même.

Lundi, 21 mars 1707.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade, quand elle n'a besoin, pour se bien porter, que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne, quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même, en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà, ma très-chère fille, votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade, et sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien; mais vous voulez vous écouter, et vous tâter le pouls : vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin, et contre votre grâce, ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencemens? Ce qui se grossit, et qui vous coûte tant dans les suites, ne seroit rien, si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur.

Ne vous embarrassez point de l'avenir pour les dames dont il s'agit. Vous avez eu bonne intention pour Mme de Risbourg; mais il ne faut jamais ni vous gêner, ni vous déranger pour elle. La liberté extérieure est nécessaire à votre état intérieur. Aidez-la doucement en ce que vous pourrez; mais comptez que vous ne le ferez utilement qu'en demeurant en

votre place, et en agissant par pure grâce. Si vous y mêlez de la délicatesse d'amour-propre, et de la générosité mondaine, vous ne ferez aucun bien à Mme de Risbourg. Vous vous ferez beaucoup de mal; il ne vous en reviendra que mécompte et que trouble. Pour la manière d'accorder tout ceci avec Mme d'Oisy, Dieu y pourvoira. *A chaque jour suffit son mal; celui de demain aura soin de lui-même.* Si vous demeurez dans la simplicité que Dieu demande de vous, vous ne ferez que ce qu'il vous fera faire de part et d'autre. Alors vous laisserez chacun s'accommoder ou ne s'accommoder pas de votre procédé. Pour Paris, vous ne pouvez en aucune façon y aller, et encore moins vous occuper de cette pensée. Délaissez-vous à Dieu, sans voir jamais au-delà du moment présent. C'est la plus grande de toutes les morts, et la plus opposée à toute illusion de l'amour-propre. Bonsoir. Dieu sera avec vous, si vous n'êtes pas avec vous-même.

380.

Réparer promptement ses fautes par un aveu humble et ingénu.

Lundi, onze avril 1707.

J'AIME cent fois mieux, ma chère fille, une saillie qui échappe, et qui est suivie du billet humble et ingénu que vous m'avez écrit, que la plus grande régularité, et la plus parfaite symétrie de spiritualité. Rien n'est tel que de dire tout, et ensuite de ne tenir à rien. Il me tarde bien de vous aller voir. Je partagerai mon après-dinée en trois points, comme un

sermon. Compagnie céans pour la cérémonie, visite cordiale chez vous, et promenade au soleil. Soyez bonne et petite : tout ira à merveille.

---

(211) **381 * A.**

Souffrir paisiblement la vue de nos misères.

Jeudi au soir, 21 avril 1707.

JE demeure devant Dieu comme si j'allois mourir, ma chère fille, et je ne trouve dans mon cœur aucune des dispositions que vous y croyez voir. Au contraire, malgré votre opposition, je suis toujours de plus en plus dans une pente à l'union fixe avec vous en notre Seigneur, que je ne saurois expliquer, et que vous pouvez encore moins comprendre. Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes, et des sentimens qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez, avec cette délicatesse d'amour-propre, chercher le repos, vous ne l'y trouveriez jamais. L'Écriture nous dit [a] : *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu?* Vous porteriez partout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères; vous y ajouteriez le desséchement, le vide, et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivroit sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous

(a) *Job.* IX. 4.

seriez plutôt jetée dans la mer, et engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu; l'une et l'autre disparoît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparoître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparoître le mal. Souffrez de vous voir, et tout sera guéri.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir, et à faire suivre la pure grâce. La tentation est évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu. J'ai voulu aujourd'hui laisser couler le torrent. Si vous voulez demain vous confesser, je serai prêt à vous écouter, et à aller chez vous. Mais votre principal et presque unique péché sera d'avoir écouté et suivi la tentation. Pour moi, je ne vous laisserai point vous éloigner de moi; je vous porterai sans cesse dans le fond de mon cœur. Je l'ai bien serré et bien abattu; je vois bien que je fais votre peine, mais vous faites aussi la mienne : car je souffre de vous voir souffrir, et de trouver votre cœur retranché contre la grâce. O que ne donnerois-je point pour vous guérir!

(214) 382 * A.

Même sujet.

A Cambrai, (vendredi) 22 avril 1707.

Je remercie Dieu, ma très-chère fille, de ce qu'il fait en vous : j'en ai le cœur infiniment soulagé. Ne songez point maintenant à vous confesser. J'ai le pouvoir de différer : je prends tout sur moi. Quand votre cœur sera entièrement calmé, nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps et pour l'esprit. Vous savez où habite la paix ; allez l'y chercher, pour n'en plus partir. Les sentimens qui vous font horreur sont naturels et ordinaires. Tout le monde les ressent en soi comme vous ; mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble, comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien. Il n'y a que la volonté qui cause toutes votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir, dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels. Pour les faire disparoître, il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir : une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, ma chère fille, vous n'êtes point telle que vous le croyez,

et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous; mais il permet que vous n'en croyiez rien, afin que votre amour-propre se détruise.

J'entre dans la raison que vous m'avez mandée, et elle m'empêchera de vous aller voir aujourd'hui. J'espère que le glaive de douleur qui a percé votre ame, servira à vous faire mourir, et à vous mettre, en ce saint temps, au pied de la croix avec la sainte Vierge. Demeurons, je vous conjure, vous et moi, unis avec elle auprès de Jésus mourant.

383.

Il souhaite que la marquise de Risbourg quitte le logement qu'elle occupoit dans une communauté religieuse. Ne point troubler la paix intérieure par des retours inquiets sur soi-même.

Au Câteau, 25 mai 1707.

J'APPRENDS, à n'en pouvoir douter, ma bonne et très-chère fille, que les religieuses de Prémy sont toujours agitées et dans le trouble sur l'affaire que vous savez. Il n'est pas nécessaire que Mme la marquise de Risbourg y loge, et il est nécessaire que la paix de la maison ne soit point altérée. Rien n'est si délicat et si fragile que l'union des cœurs : il faut sacrifier tout le reste pour ce point-là. Je vous conjure donc de ne travailler plus à cette affaire, qui a beaucoup plus ému les esprits qu'elle ne le méritoit.

Mme la marquise de Risbourg a fait une chose très-raisonnable et très-édifiante en demandant ce petit logement; mais elle est trop pieuse et trop bonne, pour vouloir mettre en péril la paix d'une communauté. Comme je connois parfaitement son cœur et sa prudence, je prends tout hardiment sur moi vers elle. Montrez-lui, je vous supplie, sans façon cette lettre, afin qu'elle y voie combien il est nécessaire qu'elle renonce à ce logement, ou tout au moins qu'elle laisse tomber insensiblement la chose jusqu'à mon retour, qui s'approche beaucoup.

Je souhaite de tout mon cœur que le vôtre soit en paix. Vous savez ce qui l'y maintient : il n'y a qu'à n'y point toucher; le ressort va tout seul. N'est-ce pas un état bienheureux, que celui où l'on n'a besoin que de ne rien faire sur soi pour être comme il faut, et où l'on n'a aucune peine que quand on s'en fait tout exprès malgré Dieu? Je le prie de ne vous laisser point à vous-même. Il me tarde de vous revoir dans votre centre. Je vous donne le bonjour, et je vous supplie de dire mille choses pour moi à Mme de Risbourg. Je vous recommande Mlle Bourdon.

---

(214) 384 * A.

Ne point grossir ses croix par des réflexions inquiètes.

Au Câteau, 27 mai 1707.

J'ai le cœur affligé, ma très-chère fille, d'apprendre la peine où vous êtes; mais je vous conjure de ne point grossir vos croix par vos réflexions. La délicatesse et la vivacité de votre amour-propre ne

manqueroit pas de vous les exagérer très-dangereusement. Ne prenez aucune résolution pour changer de demeure; n'écoutez pas même votre esprit là-dessus. Je serai dans fort peu de jours à Cambrai, et nous verrons ce qu'il conviendra de faire. En attendant, souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion; mais demeurez immobile sous la main de Dieu qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup, quand on la porte avec cette simplicité. Il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu. Souffrez; mais ne vous faites pas souffrir.

S'il falloit tout quitter pour vous aller revoir, je n'y manquerois pas; mais il me reste peu de temps, et il seroit fâcheux de manquer si tôt à des visites commencées si tard. Ne vous embarrassez point de Mme de Risbourg : vous avez assez fait pour entrer dans ses vues; elle auroit tort de n'être pas contente. Si elle ne l'étoit pas, il faudroit demeurer en paix. Je ne saurois croire qu'elle ne le soit pas. Bonjour, ma très-chère fille.

385.

Même sujet.

A Cambrai, 14 juin 1707.

Les nouvelles d'Arras sont très-bonnes, ma chère fille : Dieu en soit loué. Mais il faut attendre la suite; vous verrez jeudi l'état de la main, et les pensées du

gentilhomme. Pour faire prendre un bon parti, rien ne sera plus utile que votre présence. J'y irois, si je croyois y pouvoir être utile. Je suis ravi de vous voir en paix. Elle ne vous manquera jamais du côté de Dieu; le trouble ne peut vous venir que de vous-même, par une tentation manifeste d'amour-propre. Ne soyez rien, ne veuillez être rien; vous trouverez Dieu sans bornes. Amen, amen.

386.

Même sujet.

A Cambrai, mardi au soir 21 juin 1707.

J'ai été bien fâché tantôt, ma très-chère fille, de vous trouver sortie de chez vous. J'avois une véritable impatience de travailler à vous calmer le cœur. Ce que vous éprouvez n'est qu'un sentiment involontaire : il ne vous troubleroit pas tant, et vous le souffririez bien plus facilement, si votre volonté y consentoit. C'est seulement une sensibilité d'amour-propre qui vous tourmente. Au lieu de la porter avec patience et petitesse, vous êtes au désespoir de trouver en vous ce sentiment humiliant; mais si vous vous en laissiez humilier, vous trouveriez bientôt le repos du cœur. Acquiescez à éprouver ce qui humilie votre orgueil, et vous serez soulagée. Ne songez point à tous vos projets : Dieu ne les souffrira point, et vous ne pouvez point échapper par là à ses poursuites pour vous faire mourir aux délicatesses de votre amour-propre. Laissez-vous traîner dans la boue. Jamais dévotion ne fut plus impatiente que la vôtre, sur tous les

les sentimens que l'amour-propre voudroit n'éprouver pas. Croyez-vous qu'on n'aime point Dieu, dès qu'on sent une jalousie qu'on veut si peu avoir, qu'on est au désespoir dès qu'on la ressent? Ce que je vous demande avec la dernière instance, au nom du *petit Maître* (1), c'est de communier demain matin. Sans le vicariat, j'irois dès le matin vous faire communier. L'après-midi, j'irai vous voir. La lettre de Mme la comtesse de Souastre me fait plaisir. Je compte que nous irons ensemble à ..... Nous en parlerons demain.

(1) On a déjà vu ailleurs, qu'entre les amis de Fénelon, Dieu et Jésus étoient souvent désignés par l'expression simple et affectueuse de *petit Maître*.

---

387 * A. (209)

Contre la tentation qui portoit la comtesse à quitter son directeur.

Jeudi, 23 juin 1707.

Je prie la Sagesse éternelle, qui s'est faite chair, mais chair d'enfant, et chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse, qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner de moi? [illegible] pour soulager votre amour-propre. Espérez-[illegible] qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne [illegible] vous pas que c'est vouloir vous guérir en [illegible] fond de votre mal? Pourquoi croyez-[illegible] êtes loin de Dieu auprès de moi, [illegible] que je ne travaille qu'à vous faire [illegible] même, et que vous ne pouvez [illegible] d'une trop douloureuse mort? [illegible]

cette douleur accablante? Avouez la vérité : elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à moi, de tout ce que vous vous faites souffrir, malgré lui et malgré moi, en vous écoutant, en vous croyant, et en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin d'ici, vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit partout, et votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites. Je vous demande au nom de notre Seigneur, et avec la pleine autorité du *petit Maître*, de venir communier à la grand'messe. Je suis sûr que Dieu, si vous l'écoutez sans vous écouter, vous ramènera à la paix.

Les nouvelles d'Arras me font un sensible plaisir. Je vous irai voir l'après-midi, au sortir des vêpres. Bonjour, ma chère fille : vous la serez toujours malgré vous.

---

(232)

388 * A.

S'oublier soi-même, pour ne penser qu'à Dieu.

Vendredi, 24 juin 1707.

J'IRAI, ma chère fille, vous voir tantôt au sortir de vêpres. Cependant je vous invite à venir communier à ma messe après la grande, dans la cha-

pelle de la sainte Vierge. J'aime fort saint Jean, qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à Jésus-Christ. Il le montroit; il n'étoit que la voix destinée à l'annoncer; il lui renvoyoit tous ses disciples. Aussi étoit-il par là, bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'austérité, *le plus grand d'entre les enfans de femmes*. Bonjour, ma chère fille; oubliez-vous, et vous serez Jean au désert.

389.

Ne point écouter l'imagination.

Lundi, (27) juin 1707.

Ne soyez point en peine de votre confession, ma chère fille : elle a été faite cent fois mieux que si vous aviez eu le loisir de vous envelopper dans vos réflexions. Vous y dîtes tout le principal avec une naïveté que vous n'avez jamais eue si parfaite : vous y touchâtes même suffisamment les choses dont vous croyez n'avoir point parlé. Enfin vous acceptâtes et promîtes tout au moment de l'absolution : ainsi vous n'avez jamais rien fait de si bon. Je me charge devant Dieu de cette confession, la meilleure de toute votre vie. Bientôt après, vous vous reprîtes en écoutant vos réflexions : mais je crois que l'excès du trouble et de la peine diminue beaucoup la faute que vous faites en vous écoutant de la sorte. Il n'est question que de communier par pure obéissance, sans vous permettre de raisonner, et de laisser tomber doucement vos vaines imaginations, pour retrouver le silence et la paix.

Pour Mme de Risbourg, j'ai peine à croire qu'elle ait mal pris ce qu'elle a vu. Quand même elle en seroit peinée, ce seroit à moi à raccommoder tout: n'en ayez aucune inquiétude. Elle auroit grand tort, si elle se scandalisoit de vous voir quelquefois triste et peinée : il faut bien qu'elle s'accoutume à voir que chacun a ses peines. Au reste, tout ce qui vous a éloignée de Dieu servira à vous en rapprocher, si vous êtes simple et docile. Ces expériences doivent vous montrer combien il vous est pernicieux d'écouter votre imagination sur des chimères, puisque ces chimères vous mènent si violemment aux dernières extrémités. Communiez ce matin, et laissez faire le *petit Maître :* il vous calmera. Dieu vous gâte, à force de vous flatter dès que vous revenez à lui. Communiez, communiez, et taisez-vous, ou du moins ne vous écoutez pas. Je vous irai voir tantôt. Je suis plus uni à vous, ma chère fille, que jamais, et vos écarts ne me fatiguent point.

390.

Même sujet.

Lundi, 18 juillet 1707.

Je comprends, ma chère fille, par les choses que vous me dîtes hier et avant-hier, que votre cœur est dans la peine. Au nom de Dieu, ne laissez pas grossir l'orage. Vous avez l'expérience de tout ce que la tentation fait sur votre cœur, dès que vous l'écoutez. Vous devez voir qu'il ne s'agit jamais que de votre amour-propre, qui est dépité et au désespoir. Est-ce

le moyen de suivre Dieu, que de suivre un amour-propre désespéré? Cet amour ne s'irrite que sur des chimères, que votre vivacité vous représente comme réelles. De là viennent un trouble et des résolutions manifestement contraires à Dieu. Dieu n'est jamais que dans la paix; et partout où la paix n'est point, Dieu n'y est pas, quoiqu'on s'imagine l'y mettre sous de beaux prétextes. Je vous dis tout ceci étant prêt à partir, et ne pouvant retarder mon départ pour le Quesnoi. C'est que je crains pour vous les commencemens de peine. Si vous comptez sur votre courage pour la surmonter, vous y succomberez. Si vous écoutez votre peine, cette infidélité en attirera d'autres avec un trouble horrible.

Que faut-il donc faire? Ne rien écouter volontairement, et me dire tout avec simplicité dans une entière défiance de vous-même. Je vous voyois hier et avant-hier avec un certain courage naturel qui me fait peur. O ma chère fille, que je voudrois pouvoir vous aller voir avant mon départ! mais il est impossible, le temps me manque. Mon cœur est peiné par la crainte de votre peine. Que ne donnerois-je point, et que ne voudrois-je point qu'il m'en coûtât pour vous affermir dans la simplicité! Une peine non-écoutée ne seroit plus qu'à demi peine : une peine d'abord expliquée se dissiperoit. Je vous conjure de vous tourner du côté du consolateur, et de croire que vous n'êtes en état de rien résoudre pendant la tentation. C'est dans un état d'oraison paisible qu'on peut prendre des résolutions selon Dieu. Tout le reste ne peut être que projets de tentation et égarement. Je ne manquerai pas de vous aller voir demain à l'heure

qu'il vous plaira, et même dès aujourd'hui, si je puis revenir d'assez bonne heure. Dieu sait combien je ressens tout ce qui peut vous troubler, et vous détourner de vótre voie.

---

(217) **391 * A.**

Même sujet.

Mardi, 9 août 1707.

Je ne veux point, ma chère fille, vous entraîner par art, ni par aucune voie humaine. Je me contente de demeurer devant Dieu uni à vous malgré vous, et souffrant pour votre retour. Je vous laisse à Dieu, et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. O si vous l'écoutiez, et si vous ne vous écoutiez point, quelle seroit votre paix! Mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres, qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir, et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvoit échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu : vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie pour repousser la grâce. Eh! *qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [a]? Rendez-vous; revenez; hâtez-vous : chaque moment de délai est une infidélité nouvelle.

J'irai chez vous, ou ce matin à Premy, ou l'après-midi au gouvernement, dès que vous me voudrez

(a) *Job.* IX. 4.

ouvrir votre cœur. Le mien est bien serré : c'est en vous que je devrois trouver un vrai soulagement. O ma chère fille, laissez-vous dompter par l'esprit de grâce!

392 *. (217)

Amour-propre déguisé sous l'apparence de délicatesse et de générosité; souffrir en paix l'opération crucifiante de la main de Dieu.

Mercredi, 10 août 1707.

SOUFFREZ, ma chère fille, que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné, et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman, dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde, et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses, et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit et très-solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres; mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quel-

que rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté, vos délicatesses et vos générosités; de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même, pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole de vous-même et de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fond d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut, ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez bientôt d'autres sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets, faute de meilleurs. Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement méprisable, où il vous laisseroit tomber; l'amour-propre se nourriroit des plus indignes alimens, plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous, et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision, vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachemens, faits par goût naturel, et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour, se tournent pour vous en supplice. C'est

une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez partout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas; la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : hé bien! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne. Vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres : ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection; il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré ne sortiroit point, et tout ce qui ne sortiroit point seroit un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté; ne vous dérobez point à ses incisions salutaires.

N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant, et en résistant à l'esprit de grâce; mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grâce, pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses, telles que la fièvre ardente en

donne aux malades qui sont en délire; mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous, depuis quelques jours, un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaîté, avec un fond d'agonie. O si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle seroit votre tranquillité! Je prie celui à qui vous résistez, de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le désir de vous rapprocher de lui.

393.

Simplicité à dire ses fautes.

A Cambrai, 17 août 1707.

Jamais, ma chère fille, je n'ai rien fait de si contraire à mon intention que ce que je fis hier, s'il est vrai que votre petitesse à me dire vos fautes n'ait trouvé en moi que du rebut. J'avoue que je ne trouvai pas vos fautes telles que vous les croyez, et que je voulus vous délivrer de vos scrupules : mais j'étois infiniment éloigné de vouloir rebuter votre petitesse. Rien ne me fait tant de plaisir, rien n'est si agréable

à Dieu, rien n'est si important pour votre conduite vers lui. Cette petitesse me charma, et me parut beaucoup édifier Mme de Risbourg. Pour ce qu'elle vous dit, je ne sais pas quelle fut son intention. Vous m'assurâtes que vous ne la soupçonniez point d'être mauvaise. La chose en soi ne méritoit aucune attention. Rien n'est moins une humiliation que ce petit mot, s'il n'est pas dit à mauvaise intention.

Pour le dîner, je n'avois pas compté de le donner sans vous. C'est vous qui décidâtes pour aujourd'hui, et je vous priai deux fois de ne vous contraindre en rien là-dessus. Je vous conjure encore de ne vous gêner point. Si vous n'y venez pas, je ne sais point si Mme de Risbourg y viendra. Je la recevrai très-bien, si elle vient; mais je remettrois la partie à une autre fois, à cause que vous n'y serez point, si je ne craignois de vous faire de la peine par un changement. Tout m'est bon, pourvu que votre cœur rentre dans la paix, et que vous ne vous écoutiez point dans vos peines par amour-propre. En vérité, ma chère fille, je ressens vos peines au-delà de tout ce que vous pouvez croire. Je prie Dieu qu'il vous y soutienne.

394.

Contre les sensibilités de l'amour-propre.

A Cambrai, vendredi matin 19 août 1707.

Souffrez encore, je vous conjure, ma chère fille, mes importunités. Du moins elles vous montreront combien je suis éloigné de la hauteur et du dédain que vous m'imputez. Dieu sait que, par sa grâce, je

n'aime et n'estime que la petitesse qui va jusqu'à l'enfance. Je serois bien infidèle, si j'avois d'autres goûts et d'autres sentimens. Jamais rien ne m'a fait tant de plaisir que votre ouverture de l'autre jour. J'en fus si gai et si content, que je vous fis un compte de scrupules, vous croyant dans une disposition où il n'y avoit qu'à se réjouir avec vous. En vérité, pouvez-vous croire que j'aie voulu vous rendre ridicule devant Mme de Risbourg, moi qui n'espère son soutien et son avancement dans la piété que par son union avec vous? Si, contre toutes mes intentions, j'ai dit une chose de travers, je vous en demande mille pardons. Je condamne mon indiscrétion, puisqu'elle vous a blessée; mais je ne puis condamner mon intention, car Dieu sait à quel point elle a été pure et droite. Mais après toutes les marques de zèle que je tâche de vous donner, devez-vous être blessée sans retour, pour une indiscrétion qui m'afflige autant que vous, et que je cherche à réparer. Vous est-il permis, selon Dieu, de rompre, pour cette indiscrétion, une union de grâce que Dieu lui-même a faite, et de vous priver du secours auquel il lui a plu de vous assujétir? De telles sensibilités d'amour-propre doivent-elles faire rompre les liens spirituels, et abandonner toute la voie où l'on a senti Dieu?

Ne dites point : *Cela est fait, cela est fini; c'est trop tard,* comme vous le disiez hier au soir. Rien n'est trop tard pour Dieu : il faut que tout lui cède. Il n'y a rien de fait qu'il ne défasse; il n'y a rien de fini qu'il ne recommence. Vous êtes à lui, et non pas à vous. Est-ce à vous à dire : *Cela est fini?* Cette parole décisive ne montre-t-elle pas un cœur proprié-

taire qui se reprend, et qui ne veut plus se livrer à Dieu pour mourir à soi-même? Je vous ai dit, il est vrai, un défaut qui vous ôte souvent l'usage de toutes vos excellentes qualités naturelles, et qui met en péril toute la grâce qui est en vous. Ce défaut est une ancienne habitude de vous tromper vous-même par un raffinement d'amour-propre, qui vous paroît une générosité sans aucun retour sur vous : voilà la source de toutes vos tentations. Eh! qui est-ce qui vous montrera ce défaut, pour vous accoutumer à vous en défier, si ce n'est l'homme qui vous conduit? Je tâche de vous mettre au-dessus de vos scrupules. Eh! n'est-ce pas ce qu'on fait aux plus saintes et aux plus grandes ames, quand Dieu permet qu'elles soient troublées par de vains scrupules? Je méprise le fond du scrupule, afin que vous vous accoutumiez à le mépriser avec moi; mais je sais combien les personnes les plus estimables sont scrupuleuses, et j'estime infiniment la petitesse qui vous a fait dire votre peine. J'espère que Dieu ne vous laissera pas à vous-même. Écoutez non votre peine, mais le fond de votre cœur.

395.

Ecouter Dieu malgré toutes les suggestions de l'amour-propre.

Jeudi, 1 septembre 1707.

Comme vos fautes, ma chère fille, consistent dans une résistance à Dieu, votre retour consiste à céder à la grâce. Ne craignez point de revenir trop légèrement. Quand il s'agit de revenir à Dieu, on ne peut jamais revenir avec trop de promptitude et de sim-

plicité. Voir sa foiblesse, la laisser voir, s'y accoutumer, désespérer à jamais de soi, et se livrer à Dieu sans mesure, c'est la plus parfaite pénitence de ses fautes, et la plus opposée à l'amour-propre. Comment voulez-vous que Dieu se communique à vous pour vous faire connoître sa volonté, pendant que la vôtre lui résiste encore? En quelque état que vous soyez, et en quelque lieu du monde que vous alliez, il faut céder à Dieu, revenir au recueillement, et écouter Dieu malgré l'amour-propre. Jusque-là vous ne pouvez point espérer la lumière de Dieu pour marcher dans la voie où il vous appelle. Croyez-vous lui échapper? Fussiez-vous au bout du monde, il vous fera sentir votre amour-propre, que vous voudriez vous déguiser, et dont il est jaloux. Espérez-vous la paix en flattant cet amour-propre qui est la cause de tous vos désespoirs, et que l'amour de Dieu poursuit sans relâche dans votre cœur? Est-ce moi qui suis la cause d'un combat si douloureux? N'est-ce pas vous qui le prolongez, en nourrissant en secret celui qu'il faudroit laisser mourir? Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui vous presse. Au bout du monde, les principes que vous avez dans le cœur vous feroient sentir tout ce que vous sentez. L'amour-propre flatté se releveroit encore plus violemment. L'amour de Dieu vous reprocheroit votre infidélité et votre fuite : vous en mourriez de douleur. Dieu vous poursuit sans relâche : puis-je, dois-je l'empêcher?

Pour moi, si vous y prenez garde, je ne fais que vous consoler, qu'attendre, qu'adoucir les plaies de votre cœur. Un autre, qui les connoîtroit moins, ne pourroit pas avoir les mêmes ménagemens. Voudriez-

vous que Dieu vous fît mourir sans douleur? Voudriez-vous qu'il vous laissât trouver quelque ressource en vous-même pour partager votre cœur entre vous et lui? Après avoir été infidèle en résistant à Dieu pour vous éloigner de moi, voulez-vous encore lui être infidèle en ne cédant pas à son attrait pour votre retour? Jetez-vous entre ses bras, sans condition, les yeux fermés. Ne cherchez plus un moyen sûr de ne retomber pas : il n'y en a point. L'amour-propre voudroit une sûreté qui n'est point de l'état présent. L'unique sûreté est de n'en chercher point, de s'abandonner à Dieu, et de ne se plus écouter soi-même. Dès que vous céderez, la paix reviendra. Vous vous en prenez à lui et à moi de tout le mal que vous vous faites. Cédez, et votre pénitence sera faite : c'est celle qui vous coûtera et servira le plus. J'irai vous voir quand vous voudrez : ne tardez pas, ma chère fille.

---

396 * R. (220)

La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.

Samedi, 3 septembre 1707.

Depuis les huit heures du matin, je me tiendrai prêt, ma chère fille, pour vous recevoir, et j'irois avec plaisir chez vous, si cela vous étoit plus commode. L'unique source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourmens de l'amour-propre, si vous

y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu, et pour flatter celles de l'amour-propre. Mais livrez-vous à Dieu. Mettez tout au pis-aller; supposez la vérité de toutes les imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix. Si vous pouviez me quitter sans quitter Dieu, je vous conseillerois de le faire dès ce soir; mais vous ne me voulez quitter, que pour vous reprendre, et épargner votre amour-propre : en me quittant, vous résistez à la grâce, et vous retombez dans une vie qui n'est plus intérieure. Voilà l'unique raison qui m'empêche de consentir à vos projets. Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit fera votre paix. Dieu vous attend là. Ce qui vous cause les plus violentes douleurs, ne vous les causera plus, quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner! Mais Dieu veut tout, et l'amour-propre est furieux. Paix, paix : Dieu seul est la paix.

---

(219) 397 * R.

Même sujet.

A Cambrai, 3 septembre 1707.

Je comptois hier, ma chère fille, que vous étiez à l'ordinaire au gouvernement, et je n'osai y aller, de peur de vous y gêner. Si je vous avois sue à Premy, j'y serois allé plus librement. L'abbé de Beaumont, qui devoit vous aller voir, se trouva incommodé. Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre

votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas! l'oraison est Dieu même, ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode, pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur? Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand vous lui céderez, et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu, de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité, ce dessein est-il selon Dieu? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux, et moins tyrannique dans sa jalousie? O que vous vous trompez, et que vous manquez à Dieu! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois? Est-ce là ce que l'amour sincère demande? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre?

Si vous laissiez faire Dieu, vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencemens de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous seroit alors possible, vous attireroit une grâce merveilleuse, et vous élargiroit le cœur. Faute d'agir ainsi, vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer, malgré vous, combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu; livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même; ce désespoir fera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement; vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige : il est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies, pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée. Celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique, et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi; vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul, et en le laissant faire. O si vous aviez des yeux pour voir, et un cœur pour sentir le don de Dieu! Tout cela vous étoit donné; mais vous n'en voulez plus. O ma chère fille, revenez! Que ne souffrirois-je point pour obtenir votre retour!

398.

Dieu n'est que dans la paix.

A Haumont, 23 septembre 1707.

Je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère fille, que Dieu seul parle en vous. Sa parole est silencieuse : au contraire, la nôtre est toujours inquiète, tumultueuse, et semblable au bruit d'une halle. Dieu n'est que dans la paix. Dès que la paix se perd, Dieu

se retire. Parlez à l'abbé de Beaumont; Dieu lui donnera en mon absence de quoi vous consoler. Ne vous gênez point, par complaisance humaine, pour Mme de Risbourg; mais aidez-la par pure grâce. Mandez-moi de vos nouvelles, de celles de M. le comte de Montberon, et de celles de Mme la comtesse de Souastre. Soyez exacte, je vous conjure, à ne renouer point avec Mme d'Oisy un commerce humain, qui n'iroit qu'à l'amuser, et qu'à vous faire agir contre votre grâce. Vous nuiriez infiniment et à elle et à vous; vous n'en tireriez que du trouble, et des tentations contre votre état. Faites bien avec elle; mais ne l'attirez point à venir troubler un silence qu'elle ne peut pas garder. Admettez Mme de Risbourg à votre silence, puisqu'elle y entre sans le troubler; mais n'y mêlez aucune façon humaine. Pour M. le comte de Montberon, après avoir représenté vos craintes, laissez décider M. Bourdon par rapport au voyage de ..... Dieu sait, ma chère fille, comment il fait que je vous suis tout dévoué en lui à jamais.

399.

Découvrir avec simplicité ses peines intérieures. Sur les amitiés spirituelles.

A Cambrai, lundi 10 octobre 1707.

Je suis sensiblement touché de votre peine, ma chère fille. Dieu sait tout ce que je voudrois faire et souffrir pour vous en tirer. Ne vous écoutez point volontairement. Vous avez très-bien fait de me mander à cœur ouvert ce que vous souffrez : une telle ouverture porte grâce avec soi. Si j'ai le goût de

l'esprit, il faut m'en corriger. Je sais bien que rien ne me fait tant de peine, que quand je vous vois estimer les talens humains, et supposer que les autres doivent les estimer.

Pour Mme d'Oisy, je suis très-éloigné de l'abandonner ni de la négliger; au contraire, je tâche de la servir de tout mon cœur pour le spirituel et pour le temporel. Mais que puis-je faire? Le peu qu'elle avoit pour la piété paroît fort déchu. Quoïqu'elle veuille faire son salut, et vivre avec une certaine règle, elle est fort dissipée, et opposée au recueillement. Elle doit venir ici pour se confesser le jour de sainte Thérèse. Pour Mme de Risbourg, ne soyez point unie à elle pour vous, mais pour elle-même. Ne comptez ni sur un ragoût d'amitié, ni sur une décharge de cœur pour la confiance, puisque vous n'y trouvez pas ce soulagement. Bornez-vous à la recevoir avec amitié, afin qu'elle trouve en vous un soutien dans sa foiblesse, et qu'elle puisse demeurer avec vous en silence. Si elle ne se taisoit pas avec vous, elle se dissiperoit d'abord avec Mme d'Oisy. Que si vous éprouviez qu'elle ne conservât point le recueillement auprès de vous, ou qu'elle vous gênât, je ne vous demanderois point de continuer un commerce qui ne paroîtroit plus être de grâce.

Je vous conjure de communier à l'ordinaire : vous n'en avez jamais tant de besoin que quand vous avez le cœur pressé. Vous ne me dîtes hier aucun mot qui doive vous faire hésiter. Vous craignez trop de pécher : cette crainte sans fondement trouble tout en vous par son excès. Je prie le Dieu de paix de calmer votre cœur.

400 * R. (222)

Découvrir ses misères en esprit d'obéissance; faire mourir le goût de l'esprit; s'abandonner à Dieu en esprit d'amour.

A Cambrai, 9 novembre 1707.

Vous ne m'avez rien dit, ma très-chère fille, qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité; c'est pour n'écouter point l'amour-propre, qui voudroit, sous de beaux prétextes, cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement.

Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer, et de n'en montrer pas autant que les autres. Vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit, qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grâce éteint le plus, quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre.

Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse, pour vous calmer. Je connois en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience, sans

l'écouter volontairement; il faut que l'autre demeure dans sa simplicité. *La communion, le silence, la souffrance,* comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, elle *abandonne sa faute à Dieu,* et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins, si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentimens involontaires, sans en faire aucun cas, et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté, et une activité d'amour-propre, qui est contre votre grâce. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point: il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez, quand vous vous donnez des contorsions continuelles, pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très-bien, et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché, que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux, où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, et où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de Dieu. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir : au contraire, c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chère fille, cherchez la paix au lieu où elle est! Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentimens involon-

taires de jalousie, et dans la patience à supporter ce sentiment honteux.

Je suis en peine de M. le comte de Montberon : il a besoin, ce me semble, de toute votre attention.

---

401 * R. (207)

Ne point augmenter ses peines par la contention de l'esprit.

A Cambrai, 27 novembre 1707.

La lettre de Mme la comtesse de Souastre est parfaitement bien, ma chère fille, et je vous la renvoie, afin qu'on y mette une enveloppe. M. de ..... s'en chargera. Je voulois ce soir vous entretenir; mais Mlle Bourdon a emporté tout notre temps d'une triste et inutile façon. En vérité, je suis bien touché de vos peines, et je désire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins, si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix toute unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiseroit moins, et seroit d'une beaucoup plus grande fidélité, parce qu'elle seroit plus conforme à votre grâce. Je prie notre Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

J'irai vous voir demain. En attendant, je vous conjure de communier à l'ordinaire. Je vous envoie une lettre pour Mlle Bourdon. Voyez si elle convient. Bonsoir. Dieu sait combien je vous suis dévoué.

402.

Élargir le cœur par l'amour.

A Cambrai, mercredi 30 novembre 1707.

Je vous envoie, ma chère fille, un billet pour Mlle Bourdon. Je crains qu'après avoir été d'abord courageuse, elle ne retombe dans le découragement par réflexion. Si mon billet vous paroît convenable, ayez, s'il vous plaît, la bonté de l'envoyer, afin qu'elle puisse venir communier à ma messe à Notre-Dame après la grand'messe. Laissez Dieu élargir votre cœur. On n'élargit rien sans effort; mais l'élargissement, qui fait d'abord du mal, soulage pour les suites. Vous résistez à la main de Dieu qui vous presse pour élargir votre cœur : vous le tenez resserré malgré lui par des délicatesses d'amour-propre, et par de vaines craintes. O que l'amour élargit! Bonjour.

403.

Sur les inquiétudes de la comtesse à l'occasion d'une conversation qu'elle avoit eue avec le prélat.

A Cambrai, 3 décembre 1707.

J'ai compris, ma très-chère fille, que je vous blessai hier au soir jusqu'au fond du cœur, et que je vous laissai dans une extrême peine. Je vous en demande pardon, et je vous le demanderois encore avec plus d'instance, si je pouvois comprendre en quoi précisément je vous ai blessée. Dieu m'est témoin que, dans la

conversation, dont je vous ai rendu compte si naïvement, il ne fut dit aucun mot de vous ni directement ni indirectement; qu'on ne m'y parut avoir aucune peine à votre égard, mais au contraire plein contentement de vos secours; et que je vous racontai simplement, comme une pure précaution, les causes de ma retenue, qui rouloient sur le public et sur Mme d'Oisy, afin que Mme de Risbourg ne pût jamais, en aucun cas de chagrin et de peine, soupçonner que rien pût être sur votre compte. Si cette précaution, prise avec tant de bonne volonté, et expliquée avec tant de candeur, vous blesse, encore une fois, je vous conjure de me la pardonner. Au nom de Dieu, que ma faute ne vous éloigne point de ce que Dieu demande de vous, et de ce qui peut mettre votre cœur en paix. Lui seul sait à quel point je suis uni à vous, et sensible à toutes vos peines. Écoutez-le, et ne vous écoutez point.

404 * R. (223)

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie; on ne diminue pas ses souffrances en résistant à Dieu.

A Cambrai, 4 décembre 1707.

Non, en vérité, ma très-chère fille, je ne veux point vous tourmenter; je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh! qui est-ce qui voudroit plus que moi soulager votre cœur, et le mettre en paix? J'espère seulement que Dieu sera plus fort que vous, et qu'il vaincra vos résistances; j'espère que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant que la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler,

autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites, ma chère fille, que vous allez changer de *voie* : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que *la voie de l'homme n'est point à lui* [a] ? Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances ; il doit suivre celle que l'attrait de grâce lui marque, quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie, parce qu'elle blesse la délicatesse de votre amour-propre ? Eh ! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer, s'il nous appartenoit de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance ; mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu. Au contraire, c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu, de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède, des douleurs que son mal lui fait souffrir ? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance ; mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs c'est votre amour-propre que vous écoutez, et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur, pour n'exécuter pas ses ordres ? La baleine vous engloutira plutôt que de vous laisser échapper

(a) *Jerem.* x. 23.

aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et aux désespoirs de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée, ç'a été, Dieu le sait, contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être inexorable, si quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces? Je suis sûr que non. Quoi! devez-vous manquer à Dieu et lui résister, parce que j'ai fait une faute? Je ne veux point la justifier; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous, quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour-propre, qui est évidente. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu, et que me corriger, pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine : je ne crains que votre infidélité, et votre résistance à des grâces infinies. O ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu! Vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront. Dieu en règlera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

---

405 * A. (224)

Ne pas augmenter les peines intérieures par des réflexions inquiètes et multipliées sur soi-même.

A Cambrai, 9 décembre 1707.

Vous voulez, ma chère fille, appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentimens; il n'est que dans vos réflexions

volontaires. Vos sentimens sont vifs, injustes, et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop horreur de ces sentimens; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne seroit qu'une simple douleur, comme celle des dents ou de la colique: elle n'auroit rien de raisonné; ce seroit une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre, que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner, et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens: ensuite vous vous faites, par réflexion, un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber, vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire, que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées, et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre, que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi, que le délaissement de soi-même: tout autre remède aigrit et envenime la plaie délicate du cœur, à force de la retoucher. C'est un dangereux remède contre l'amour-propre, que de faire souvent

l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile, et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule, que de vos sentimens involontaires, dont je me charge devant Dieu. Je le prie de vous ramener sans détour à la simplicité. Vous résistez à Dieu; vous refusez la communion, que vous savez bien que Dieu demande de vous : au nom de Dieu, finissez cette résistance.

Je voudrois vous aller voir; mais j'ai aujourd'hui l'examen de tous nos séminaristes pour l'ordination, qui ne me laissera pas cette liberté. J'oubliai hier au soir cet examen, quand je dis à Mlle Bourdon que je la verrois aujourd'hui chez vous. Ayez la bonté de lui faire savoir que je ne le pourrai que demain au soir. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles avec simplicité, et soulagez-moi le cœur, ma très-chère fille, en m'apprenant que vous avez rouvert le vôtre à l'attrait de la grâce.

406.

Ouvrir son cœur avec simplicité, par pure fidélité à l'ordre de Dieu.

A Cambrai, 2 janvier 1708.

Je vous irai voir tantôt, ma chère fille, et je serai ravi, si vous voulez bien me dire tout sans réserve. Le péché ne se trouve jamais à ouvrir simplement son cœur, par une fidélité de pure dépendance à l'ordre de Dieu. Il n'y a qu'à ne rien retenir par sagesse propre, et puis se laisser juger, sans juger de rien. Il me tarde de vous voir dans la simplicité de l'amour de Dieu.

407.

Se défier de ses propres réflexions.

7 janvier 1708.

O que j'ai de joie, ma chère fille, de vous savoir moins agitée ! Fiez-vous à Dieu, et défiez-vous de vos réflexions. Tournez vos scrupules à ne hésiter jamais pour suivre l'attrait de la grâce. La souffrance sera bien moindre, quand vous vous y livrerez sans rien mesurer. Puisque vous me défendez de vous aller voir ce soir, je n'y irai pas, parce que j'aurois à craindre quelque embarras; mais rien ne me retiendroit, si vous aviez besoin de moi. Dieu m'a donné à vous, et j'y suis sans réserve de tout mon cœur.

(244) ## 408 * A.

Les tentations et les sentimens involontaires ne doivent point empêcher la communion.

7 janvier 1708.

LA tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion, ma très-chère fille. Quoi ! parce que vous avez le cœur déchiré par des sentimens injustes que vous voudriez n'avoir point, vous vous priverez de Jésus-Christ? Eh ! n'est-ce pas dans le temps de l'épreuve qu'on doit chercher son secours? n'est-ce pas dans la douleur qu'on doit recourir à la vraie consolation? Vous avouez que *vous vous êtes écoutée, et que vous y avez réfléchi; de sorte que de réflexions en réflexions, vous avez mis à*

bout toute confiance en notre Seigneur. Vous voyez le fruit de vos réflexions. Voulez-vous les continuer, pour vous précipiter dans le désespoir? Les réflexions vous conduisent au précipice : la fidélité à les laisser tomber est votre unique ressource. Qu'est-ce que M..... pourra vous dire? Vous ôtera-t-il la jalousie du cœur, comme on ôte une épine du pied? Vous rendra-t-il patiente, pour souffrir sans trouble votre jalousie? Vous apprendra-t-il à distinguer avec sûreté les sentimens involontaires de jalousie, d'avec la jalousie volontaire? Il ne peut faire aucune de ces choses. Si vous le voulez, nous lui parlerons vous et moi, et vous verrez qu'il sera dans la nécessité de vous dire précisément tout ce que je vous dis. Vous ne vous guérirez point en vous confessant, car la confession ne vous ôtera point la jalousie qui vous trouble; elle n'apaisera ni vos douleurs ni vos scrupules. Il ne vous en restera qu'une occupation inquiète de vous-même.

Pour N....., je voudrois que vous ne lui fissiez point tant de caresses forcées : tout cela est d'un courage trop humain, et n'est pas de la simplicité que Dieu demande de vous en tout. O si vous n'agissiez avec elle que par grâce, et sans y mêler votre industrie, vous lui seriez utile, vous la redresseriez, vous lui feriez de grands biens, sans souffrir les maux que vous souffrez! Je crois que votre souffrance est extrême; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude, que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation. Il n'y a que le trouble

de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes, qui puisse causer vos extrémités de désespoir. Revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, est le plus court.

J'ai pris ce matin de la rhubarbe : je ne l'aurois pas fait, si j'eusse su la peine où vous êtes ; j'aurois voulu demeurer en liberté de vous aller voir. Je tâcherai d'y aller vers la fin de la journée. L'entretien d'hier ne m'a point incommodé. Je prie Dieu de vous convaincre de la manière dont je vous suis tout dévoué en lui.

---

(138) **409 * A.**

Ne point prendre de résolutions dans un état de trouble.

12 janvier 1708.

Je ne savois plus que dire hier au soir, ma chère fille. L'excès de votre peine étoit comme un torrent qu'il faut laisser écouler. Nulle parole ne faisoit impression sur vous, et vous pensiez voir, avec la dernière évidence, les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que, nonobstant tout votre bon esprit, et votre délicatesse pour sentir jusqu'aux moindres égards qu'on a pour vous, vous n'apercevez pas ce qui saute aux yeux, et vous croyez voir clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout dans votre cœur, pourvu que vous soyez fidèle à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne seroit plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble, qui

qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu.

Quand vous serez calmée, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier; écoutez Dieu sans vous écouter : alors faites tout ce que vous aurez au cœur; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand on est dans le dernier excès de la peine, et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir; il vous dira qu'il ne vous est permis de penser à un changement, qu'après que vous serez rentrée dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même, que de ne se défier pas de soi dans un état de jalousie si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement, en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait; je ne songe ni à le permettre ni à l'empêcher : je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or il est plus clair que le jour que vous lui manqueriez, si vous preniez conseil d'un amour-propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudroit pas? A Dieu ne plaise! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumières, il

faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier. O si je pouvois vous ouvrir les yeux, que ne verriez-vous pas de mon zèle et de mon attachement pour vous! J'espère que Dieu vous dira tout, si vous l'écoutez.

510.

Ouvrir son cœur avec simplicité.

13 janvier 1708.

Lors même que l'excès de la peine vous fait parler, ma très-chère fille, vous ne dites rien d'offensant ni dans le fond ni dans les termes. On voit seulement une douleur profonde avec une vivacité de sentiment. Ainsi vous ne devez avoir aucun scrupule de tout ce que vous dites. Il est vrai seulement que vous vous trompez sur les personnes dont il s'agit; mais vous vous trompez de bonne foi, croyant voir les préférences que vous ne voyez point, parce qu'elles ne sont pas véritables. Encore une fois, n'ayez aucun scrupule de ce que vous dites. Vous devriez en avoir, si vous ne le disiez pas; car la simplicité demande que vous ne réserviez rien par sagesse d'amour-propre. D'ailleurs, il n'y a aucun homme à qui vous puissiez dire toutes ces choses plus librement que moi. Je les sais toutes par cœur; j'entends tout à demi mot; j'ai la clef de votre cœur. Vous pouvez remarquer que ce que vous me dites ne m'aliène nullement de vous, ne me cause aucune impatience, et ne fait que redoubler ma sensibilité pour vos peines. Je vous proteste seulement, que les choses ne sont pas comme

votre amour-propre vous les représente. Ainsi vous ne sauriez jamais trouver aucun homme sans exception, qui soit plus en état, en toute manière, de vous écouter et de vous soulager le cœur. Un autre, quelque bon et discret qu'il puisse être, nourrira vos scrupules, et ne vous passera point ce que je vous passe contre moi. Je sais la juste valeur de ces choses, où votre imagination et votre douleur vous entraînent involontairement. Un autre ne sauroit en juger comme moi, et troublera tout le fond de votre intérieur, par une exactitude et une fermeté à contre-temps.

De plus, il n'est point question de toutes ces choses; il ne s'agit que de ce que Dieu demande de vous, pour le faire, quoi qu'il vous en coûte. (Et il vous en coûteroit toujours moins, si vous alliez d'abord tout droit à donner tout à Dieu, sans vous écouter ni marchander.) Vous ne sauriez nier, quand vous serez paisible, et que vous n'écouterez point la fureur de votre jalousie, que Dieu vous a unie à moi, et que vous me trouvez *en lui sans distinction*, dès que vous revenez à votre oraison. Pourquoi donc voulez-vous quitter celui que Dieu vous donne, qui vous entend mieux qu'aucun autre, et qui n'a aucune peine de ce que vous lui dites? Si j'étois dans les dispositions que vous vous imaginez, je vous laisserois faire ce pas, après avoir sauvé toutes les apparences. Au contraire, je vous conjure, ma chère fille, de revenir au recueillement, de communier sans scrupule, et de rentrer avec petitesse et sans résistance à Dieu dans l'union qu'il veut.

411.

Surmonter en esprit d'abandon les peines intérieures qui éloignent de la communion.

29 janvier 1708.

DIEU m'est témoin, ma chère fille, de la peine que je ressens en voyant la vôtre, quoique je n'en puisse point pénétrer la cause. Je prie notre Seigneur de vous faire parler malgré vous. Cependant je vous conjure de lui sacrifier votre douleur avec abandon, et de communier. Si je vous ai manqué, sans le savoir et sans le vouloir, Dieu n'en doit pas souffrir. N'espérez pas de vous soulager en vous éloignant de lui sous de beaux prétextes, que l'amour-propre cherche dans son désespoir. O que j'aurai de joie, si je vous vois communier aujourd'hui de ma main, aux pieds de la sainte Vierge!

J'espère que l'onction de saint François de Sales découlera de son cœur dans le vôtre, pour l'adoucir et pour le calmer. Si vous vous tournez vers lui, il vous obtiendra la paix. Je vous demande, par tout ce que vous avez jamais goûté dans ses écrits, de suivre ses conseils contre les dépits de votre amour-propre, et de venir le jour de sa fête vous unir de cœur avec moi. Je voudrois être mort à moi-même, et qu'il n'y eût plus en moi que ce bon saint, pour vous parler, pour vous conduire, et pour vous aider à mourir sans réserve.

412.

Point de paix en résistant à l'attrait divin.

A Cambrai, 30 janvier 1708.

En vérité, ma chère fille, je ne saurois croire que Dieu permette que vous vous éloigniez de moi pour des peines qui n'ont point d'autre source qu'un amour-propre jaloux, et qui se livre à son imagination. D'un côté, c'est l'attrait de la grâce; vous en convenez: Dieu vous poursuit sans relâche. D'un autre côté, c'est la tentation grossière de l'amour-propre désespéré. Espérez-vous de trouver la paix en résistant à Dieu pour flatter cet amour-propre bizarre et tyrannique? Tout le mal vient de lui seul. Trouverez-vous votre guérison en vous abandonnant au mal même? D'autres ne pourront pas même vous entendre. Vous leur ferez, dans vos soupçons jaloux, des peintures fausses de ce qui se passe au dehors; vous leur ferez, dans vos scrupules, des relations fausses contre vous-même de ce qui se passe au dedans. Ils ne pourront vous donner que des conseils disproportionnés et à vos soupçons, et à vos scrupules, et aux voies par où Dieu vous mène; car ils ne les connoissent pas. Si je pensois comme vous vous l'imaginez, après avoir satisfait aux règles du ministère et à la bienséance, je vous laisserois enfin doucement prendre ce parti. Tout au contraire, j'insiste sans relâche pour vous ramener. Est-il possible que vous ayez cent yeux ouverts pour voir ce qui n'est ni vrai ni apparent, et que vous ayez les yeux fermés pour ne voir pas ce

qui est manifeste? Dieu permet que votre bon esprit ne sert qu'à vous rendre subtile pour vous tromper. Faites taire votre imagination excitée par votre amour-propre, et revenez à écouter Dieu dans le recueillement. C'est là que Dieu vous attend : c'est ce que vous fuyez. Voilà la seule infidélité qui devroit vous causer du scrupule. Revenez, revenez dans le sein de Dieu.

413.

Exhortation à la pauvreté d'esprit.

31 janvier 1708.

JUGEZ-VOUS vous-même, ma chère fille. D'un côté, vous dites : *Tout est faux presque, quand on hésite pour se donner le loisir de se consulter*; et encore: *Dieu n'est content, qu'autant que je suis sotte et pauvre d'esprit.* D'un autre côté, vous dites que vous ne voulez point me voir, *que vous n'ayez soutenu une épreuve en personne raisonnable.* Vouloir trouver en vous cette force et cet appui de raison au milieu de l'épreuve, est-ce consentir à la pauvreté d'esprit? est-ce vouloir contenter Dieu? Vous avez donc grande raison de dire : *Je crains que cette lettre ne soit point du goût de Dieu.* En effet, elle n'en est point. Rien n'est plus opposé à Dieu, que de ne vouloir pas être *pauvre d'esprit* pour le contenter, et de vouloir être riche d'esprit et de courage, de sorte qu'on ait *soutenu une épreuve en personne raisonnable.* Ce vain projet de l'amour-propre, qui ne veut revenir à Dieu qu'après qu'il aura trouvé sa force et sa ressource en soi, mérite d'être confondu par les chutes

les plus honteuses. Revenez donc, ma chère fille, avec une véritable pauvreté d'esprit. Ne hésitez point; ne vous donnez point *le loisir de vous consulter.* Venez tantôt me voir céans, ou bien j'irai chez vous dans votre appartement d'en haut. Il faut sans doute que vous demeuriez ici; mais que vous y demeuriez simple, petite, docile, sans réflexion, sans hésitation, voulant être *sotte et pauvre d'esprit.* C'est tout ce que Dieu veut de nous. O qu'il est riche, quand nous sommes pauvres! ô qu'il est sage, quand nous sommes sots, et que nous voulons l'être pour lui! Soyez *girouette.* Malheur aux sages qui se possèdent avec égalité! Venez, ou j'irai vous poursuivre.

---

414 * A. (136)

Souffrir les peines intérieures avec patience et humilité.

A Cambrai, 10 février 1708.

On ne peut être plus en peine que je le suis, ma chère fille, de l'état où je vous ai laissée. Vos douleurs sont involontaires, et elles se tourneront en mérite dès que vous les souffrirez avec patience et humilité. Vous feriez de vos souffrances agréables à Dieu une infidélité dangereuse, si vous les écoutiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le sentiment des passions les plus injustes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Ce qui vous a blessée ne devroit en soi vous faire aucune peine, car il s'est passé d'une façon à ne pouvoir pas même blesser votre délicatesse. Mais Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets, pour vous faire

souffrir, et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifians : laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente; mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencemens de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Mon Dieu, que je crains pour vous cette nuit, et les agitations de votre cœur. Si N..... a quelque tort vers vous de ne vous avoir pas avertie, contentez-vous de le lui pardonner devant Dieu, et tâchez de vous remettre dans la paix du cœur. O que je voudrois que vous eussiez le courage de venir demain à ma messe! je la dirois à l'heure qui vous seroit la plus commode. Je prie le Dieu de paix, d'amour et de bonté, de calmer votre cœur. Amen, amen.

---

(137) **415 * R.**

Même sujet.

A Cambrai, 11 février 1708.

Il me tarde, ma chère fille, de vous aller voir. En attendant, je vous conjure d'écouter Dieu dans un vrai silence intérieur. La tentation, quelque humiliante qu'elle paroisse, se tourne à profit, quand on la souffre en paix, sans y consentir : c'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons besoin. Vous fîtes très-bien hier de me dire votre peine. Il n'y a aucun sentiment injuste dont je sois en peine, quand on le découvre avec simplicité, et qu'on n'y adhère pas volontairement. Au nom de

Dieu, communiez. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet qu'afin que vous lui en fassiez le sacrifice. Cherchez en Jésus-Christ la paix que vous ne trouverez jamais en vous-même. Dieu sait avec quelle sincérité et de quel cœur il me fait être à jamais tout à vous.

416 * R. (137)

S'abstenir des réflexions inquiètes sur soi-même.

A Cambrai, 14 février 1708.

En sortant de chez vous, ma chère fille, je ne vous ai point quittée. Je suis demeuré devant Dieu avec vous : j'espère qu'il calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises : j'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus grandes peines. D'ailleurs vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons, parce qu'elles vous paroissent claires; mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grâce. Un rien vous dure des heures et des jours, parce que vous attisez le feu, comme vous irritez la fluxion de votre nez à force de le toucher. Par là un rien s'envenime dans votre cœur. Je vous demande pardon, si

je vous ai manqué ; mais j'étois à une distance infinie de le vouloir. Rien au monde ne vous est uni au point que je le suis pour porter avec vous toutes vos croix ; mais ne vous en faites point au-delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous sentez ce qu'il veut : ne voyez et n'écoutez que cela ; tout le reste est tentation. Obéissez sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout, si vous le laissez faire : je ne cesse point de le prier de vous soutenir.

417.

Ne point prendre de résolutions pendant le trouble. La paix ne s'obtient qu'en combattant l'amour-propre.

A Cambrai, 16 mars 1708.

Je vous conjure, au nom de notre Seigneur, et par toutes les grâces qu'il vous a faites, de ne prendre aucun parti dans votre trouble, et d'attendre pendant quelques jours la réponse à la consultation que j'ai faite pour vous. Après ce temps, vous serez libre d'aller où vous croirez que Dieu vous appellera, s'il est vrai qu'il ne vous veuille plus à Cambrai. Mais si vous aviez pris de certains engagemens, vous auriez de la peine à reculer. Retarder un départ n'est rien : le retardement laisse une pleine liberté de partir dès qu'on le voudra ; mais le départ est un engagement qui tire à conséquence. Pour moi, je ne veux, ce me semble, que la volonté de Dieu sur vous, quoiqu'il me donne une union avec vous, et une vivacité pour tout ce qui vous touche, que vous ne croyez

point. Je ne vous demande que peu de jours. C'est Dieu, plutôt que moi, qui vous les demande. Espérez-vous la paix en prenant un parti de désespoir, dans un trouble visible, où, loin d'écouter Dieu en silence, vous n'écoutez que votre passion? C'est une fureur d'amour-propre qui vous transporte. Ne porterez-vous pas au bout du monde cet amour-propre forcené? Prétendez-vous l'apaiser en lui obéissant? Croyez-vous que l'absence de certains objets ôtera à cet amour-propre, si ingénieux pour vous tourmenter, des prétextes pour vous troubler encore? Votre imagination vive ne vous rendra-t-elle pas présent ce que vous aurez quitté? L'éloignement grossira le fantôme, et vous privera du remède que le détail vu de près fournit, quand on écoute Dieu. L'absence ajoutera le remords et le désespoir à toutes vos peines. Pourquoi ne consentirois-je pas à votre départ, si je croyois que Dieu le voulût, ou si j'étois tel que vous voulez le croire? Je vais me mettre devant Dieu, pour lui demander avec humiliation et amertume qu'il vous retienne, et qu'il fasse ce que je ne sais pas faire. C'est son ouvrage : je ne suis qu'un vil et indigne instrument. Je crains même que mes infidélités ne vous nuisent. Mais vous verrez un jour à la pure lumière de Dieu, combien je cherche à mettre votre cœur en paix, et à le faire entrer dans celui de Dieu, à qui vous résistez. J'irai vous voir demain de bonne heure. Laissez faire l'esprit consolateur.

418.

Ne point s'écouter soi-même; écouter Dieu en silence.

A Cambrai, 15 avril 1708.

J'APPRENDS, ma chère fille, que votre cœur est dans la peine : j'en souffre une véritable, de vous savoir en cet état. C'est le bon Leschelle qui a fait ce qui cause votre agitation. Il m'en dit un mot. Je lui répondis que, si vous sentiez que l'esprit de grâce demandât de vous cette ouverture, il ne faudroit pas lui résister. Nous comptâmes que je vous verrois, et que vous m'expliqueriez vous-même votre disposition, avant qu'il fût question de rien. J'appris hier tout à coup que vous aviez tout dit. Comme je suis persuadé que vous l'avez fait avec simplicité, pour céder à l'esprit de Dieu, vous ne sauriez jamais vous trouver mal d'une si bonne action : il n'y auroit que les réflexions de l'amour-propre qui pourroient la gâter. Demeurez dans la situation d'oubli de vous-même, où vous étiez quand vous avez parlé, et vous vous retrouverez dans la paix où vous étiez en parlant.

Je ne compris point hier qu'il fût pressé de vous aller voir; je crus que vous étiez tranquille, puisque vous aviez si bien parlé, et avec tant de dégagement de vous-même. De plus, javois un besoin très-pressant de voir Mme ....., faute de quoi elle n'auroit pas pu faire aujourd'hui ses pâques. Il fallut me presser de revenir ici, où j'étois surchargé d'affaires. Je ne manquerai pas de vous aller voir aujourd'hui après vêpres. En attendant, je vous conjure d'écou-

ter le bon Leschelle, qui vous dira avec zèle d'excellentes vérités pour apaiser votre cœur. Laissez-vous à Dieu. Le grand malheur est de se reprendre : on perd le fruit du délaissement qu'on a fait. Ne vous écoutez point; écoutez Dieu en silence.

419.

Contre les troubles et les délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 16 avril 1708.

Puisque vous voulez faire des réflexions, ma chère fille, au moins souffrez que je vous en propose quelques-unes.

Vous regrettez d'avoir fait ce que vous croyez que l'esprit de grâce vous a fait faire.

Vous vous êtes percée de clous pour vous attacher à la croix; puis vous faites des efforts pour vous en détacher : mais vos efforts n'aboutissent qu'à déchirer vos plaies, et vous vous faites plus de mal que le crucifiement ne vous en a fait.

Si vous étiez demeurée dans la petitesse avec Mme..., cette petitesse vous auroit donné grâce et autorité pour elle.

Vous ne pouvez, dites-vous, n'écouter pas votre jalousie; mais vous savez bien n'écouter pas l'amour de Dieu, et résister à la grâce qui vous invite à revenir humblement.

Vous êtes forcenée d'amour-propre, et c'est dans cette tentation de désespoir, que vous voulez prendre un parti.

Vous voulez quitter tout pour aller soulager votre

amour-propre, et échapper à la main crucifiante de Dieu, comme saint Paul et saint Antoine ont quitté tout pour aller crucifier l'amour-propre au désert, et y mourir sans relâche.

Vous croyez apaiser l'amour-propre jaloux, en vous dérobant à Dieu, et en irritant sa jalousie.

Vous voulez faire la loi à Dieu sur le genre de mort dont il vous plaira de mourir, et à condition que l'amour-propre évite l'humiliation.

Vous ne voyez pas que vous porterez partout votre imagination, qui vous rendra présent tout ce que vous aurez fui, qui vous le grossira, et qui y ajoutera le remords d'avoir manqué à Dieu.

Il ne s'agit ni de ..... ni de ..... Il ne s'agit que de votre cœur empoisonné d'un amour-propre de démon, et de Dieu qui vous poursuivra jusqu'au bout du monde, pour vous faire sentir l'infection de votre cœur, et pour faire du venin même le contre-poison.

Si j'étois las de prendre soin de vous, qu'est-ce qui m'empêcheroit de vous laisser partir pour me débarrasser? N'ai-je pas rempli toutes les bienséances? n'ai-je pas épuisé tous les moyens de vous retenir? ne pourrois-je pas me rendre le témoignage d'avoir fait presque l'impossible pour vous contenter?

Vous êtes scrupuleuse sur des riens, et vous ne faites aucun scrupule sur une foule de jugemens téméraires et chimériques, sur une indocilité obstinée, sur des délicatesses inouies d'amour-propre.

Vous supposez sans scrupule en autrui des sentimens et des motifs opposés à la grâce, pour pouvoir croire toutes les chimères de votre jalousie.

Il faut changer de cœur, et avoir un vrai mépris de celui que vous avez cru si bon, en quelque endroit du monde que vous puissiez fuir. Ce n'est point guérir un abcès, que de l'emporter dans ses entrailles, loin du médecin qui veut le percer.

Mes paroles sont dures; mais elles sont nécessaires. Dieu voit, ma chère fille, le zèle avec lequel je vous suis dévoué à jamais.

420.

Ne point augmenter ses peines par une agitation volontaire.

(Juillet 1708.)

Si je n'eusse craint de vous alarmer, ma chère fille, je serois allé tâcher de vous consoler. La nature du mal ne permet pas d'être sans crainte; mais vous craignez trop. Notre malade apercevra l'excès de votre peine, et il n'en faut pas davantage pour la troubler. Cette surprise pourroit même lui faire un grand mal. Je vous conjure, pour l'amour d'elle, et au nom de Dieu, de ne vous alarmer pas au-delà de toute règle. Je suis vivement touché de votre juste peine; mais portez-la avec confiance en Dieu, et en lui demandant avec simplicité la force qui vous manque. N'ajoutez rien, par vos agitations volontaires, à ce que Dieu vous fait souffrir. C'est le détachement du cœur qui fait que Dieu se contente de la bonne volonté, et nous dispense du sacrifice. Il ne rendit Isaac à Abraham qu'après que le père eut levé le bras pour immoler son fils. Je ne vous demande point que vous leviez le bras; il suffit que vous demeuriez

souffrante et immobile sous la main de Dieu, en recourant à sa bonté. Que ne donnerois-je point, et que ne voudrois-je point souffrir, ma chère fille, pour votre soulagement, et pour la guérison de notre malade!

421.

Sur la maladie d'une fille de la comtesse. Tristes nouvelles de l'armée.

A Cambrai, 13 juillet 1708.

J'ENVOIE, ma chère fille, savoir comment se porte votre malade. J'en suis en peine, et j'ai prié Dieu de tout mon cœur pour sa conservation. Une si bonne et si sage mère est infiniment nécessaire à sa famille. Mandez-moi en deux mots en quel état elle est. Si je pouvois lui être utile, ou vous soulager, je partirois d'abord pour Vendegies; mais je souhaite fort que sa bonne santé vous permette de revenir sans retardement.

Les nouvelles qui viennent de l'armée par Tournai sont fort tristes; mais elles sont encore très-confuses, et nous attendons à tout moment d'apprendre la vérité du fait. On prétend qu'il y eut un combat désavantageux pour nous auprès d'Oudenarde [1] avant-hier au soir. Pendant que nous ne pouvons point avoir la paix au dehors, tâchons du moins de la conserver au fond du cœur. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ* [a].

(a) *Philip.* IV. 7.

(1) Ce combat s'étoit donné le 11 juillet. Voyez les lettres 89 et 91 de la 1re section, tom. I, pag. 245 et 251.

422.

422.

S'abstenir des réflexions inquiètes et multipliées sur soi-même. Nouvelles de l'armée.

A Cambrai, 14 juillet 1708.

Je suis ravi, ma chère fille, d'apprendre que notre malade se porte mieux que vous n'aviez cru; mais ces langueurs, ces douleurs de tête et de reins, cette foiblesse d'estomac avec le dévoiement, font beaucoup craindre qu'elle n'accouche dans les neuf jours, et il ne me paroît pas possible que vous l'abandonniez avant ce temps-là. Vous lui devez non-seulement le secours, mais encore la consolation qu'elle espère de votre présence.

Je ne saurois craindre que votre petit séjour de Vendegies nuise à votre grâce, et trouble votre cœur, quand je songe que ce petit séjour est d'une providence très-marquée. Ce n'est point sur des réflexions d'amour-propre, ni par votre propre raison, que vous êtes allée en ce lieu; c'est pour y remplir un devoir essentiel de bonne mère, en faveur d'une très-bonne et très-digne fille. C'est par pure et simple obéissance que vous l'avez fait. Je conclus donc que vous devez y demeurer tranquillement, jusqu'au bout des neuf jours qu'on dit être périlleux. Cependant je ne manquerai pas d'envoyer fréquemment savoir de vos nouvelles, et vous donner des miennes. De plus, j'irai à Vendegies au premier signal, si je puis y être utile, et si vous me le mandez simplement. J'y irois même, sans attendre que vous le souhaitassiez, si je ne crai-

gnois d'y embarrasser dans l'état embarrassant où l'on y est déjà. Votre lettre, ma chère fille, m'a rempli de consolation, en me montrant combien vous voulez être simple avec moi. Commencez par l'être avec Dieu, en vous repliant moins sur vous-même par rapport à vos fautes. La simplicité pratiquée avec Dieu vous apprendra à la pratiquer avec l'homme qui ne doit jamais être pour vous que sa pure et simple représentation. Plus vous serez simple, plus vous me trouverez uni à vous. Il n'y a que le défaut de simplicité qui puisse vous en faire douter.

Les nouvelles de l'armée se trouvent infiniment moins mauvaises que le bruit public. Une partie de notre infanterie avoit attaqué les ennemis entre des fossés et des haies, où notre cavalerie ne pouvoit agir et où notre artillerie ne nous servoit de rien. Il y a eu là un combat particulier assez disputé par la grande vigueur des nôtres; mais où il y a eu néanmoins peu de gens tués de part et d'autre, en sorte qu'on n'en marque aucun d'un nom connu. Comme il a fallu se retirer, les nôtres ont un peu souffert en se retirant. Les ennemis peuvent avoir quelques prisonniers; mais les vanteries de leurs gazettes sont ridicules. Un honnête homme revenant de Tournai m'assura hier qu'il y avoit vu un de ses amis, qui avoit été, depuis l'action, témoin de la bonne santé de M..... . . . .

423 * A. (140)

La jalousie de Dieu se tourne moins contre nos fautes, que contre les dépits de l'amour-propre blessé.

A Cambrai, 17 juillet 1708.

J'ENVOIE savoir, ma chère fille, comment se porte la vôtre. J'en suis toujours en peine, et je crains un accouchement prématuré. L'abbé de L..... et ..... ont grande envie de vous aller voir. Je ne l'ai pas moins qu'eux; mais il faut prendre un temps libre. J'enverrai demain mes chevaux à Mme ..... M. le C..... a écrit à mon neveu l'abbé une lettre sage, qui vous fera plaisir et à tous les habitans de Vendegies.

Il m'a paru, par vos lettres, que votre cœur est un peu élargi. O que je vous désire cette largeur! L'amour la donne; la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines; mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au bien-aimé, que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là; elle se tourne bien plus vers les raffinemens d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symétrie de ses vertus. L'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi; il est bien plus occupé du bien-aimé : il est simple, confiant, et ne sait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur. Il me tarde de vous revoir; mais je crois qu'il faut que tout cède encore pour quelques jours au besoin pressant de votre malade. J'honore très-fortement tout

ce qui vous environne, et Dieu seul sait, ma chère fille, à quel point je vous suis dévoué.

424.

Il approuve la conduite de la comtesse envers sa fille.

A Cambrai, 25 juillet 1708.

Je crois, ma chère fille, que vous avez bien fait de donner à Mme la comtesse de Souastre la consolation qu'elle désire. Dieu vous bénira d'avoir eu cette complaisance pour une fille qui en est si digne, et qui en a un si pressant besoin. J'irai l'après-midi chez Mme...., et je ferai, selon vos intentions, ce qui dépendra de moi. Il me semble qu'elle ne doit avoir aucune peine d'un dérangement de son voyage à Vendegies, qui ne venoit que du parti que nous avions pris ensemble, vous et moi, pour votre prompt retour à Cambrai. Ne pensez à rien; laissez faire Dieu, et contentez-vous de ce qu'il fera. Bonjour, ma chère fille. Je suis à vous sans réserve en notre Seigneur.

425.

Ne point écouter les délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 1 septembre 1708.

Je fus véritablement fâché hier, ma chère fille, de savoir que vous aviez été ici, sans que j'eusse pu vous voir. Mandez-moi de vos nouvelles. Vous feriez encore mieux de m'en venir donner vous-même. Gardez-vous bien d'écouter vos délicatesses gênantes : laissez

élargir votre cœur. Je vous croirai une sainte de paradis, quand vous dormirez bien la nuit, et que vous serez sans façon le jour. Je voudrois profiter du goût que Mme de .... a pour vous, afin que vous puissiez lui aider dans ses besoins spirituels. Si vous étiez moins enveloppée en vous-même, vous feriez des merveilles pour les autres. Bonjour. Je n'ai pas le temps d'écrire à Mlle Bourdon. Décidez-la, et faites-la communier, en attendant que je la puisse voir.

426 *. (139)

Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui résiste à l'opération de Dieu.

VOTRE lettre, ma chère fille, me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec amour, lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui échapper! O si vous vous en donniez autant pour le laisser faire! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de torture toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante et douloureuse? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité, et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remèdes pour vivre encore, quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde; vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même; vous y trouverez Dieu jaloux, et inexorable pour deman-

der l'entière mort. Vous portez en vous ces deux jalousies qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre reste de vie n'est que douleur ; il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

427.

S'oublier soi-même pour écouter Dieu.

Mardi, 11 septembre 1708.

Je vous prie, ma chère fille, de faire communier Mlle Bourdon, jusqu'à ce que je puisse la voir en allant chez vous. Elle n'aura jamais de paix, ni de règle, ni de fidélité soutenue, pendant qu'elle se laissera aller à la vivacité de son imagination, et qu'elle suivra ses goûts et ses répugnances. Montrez-lui le chemin le plus droit par votre exemple. Apprenez-lui comment il faut ne se point écouter, et écouter Dieu. Ce n'est pas assez : à mesure qu'on l'écoute, il faut le suivre sans regarder jamais derrière soi. *Celui qui, mettant la main à la charrue, regarde encore derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu* [a].

(a) *Luc.* IX. 62.

428.

Renoncer avec simplicité aux exercices de piété quand la santé l'exige.

Dimanche, 7 octobre 1708.

Si vous voulez être bonne et simple, comme je vous en conjure, ma chère fille, vous garderez tout

aujourd'hui le grand jeûne de messe, d'office, et de toute entrée dans l'église. Votre santé le demande, et par conséquent Dieu le demande aussi. Il faut le servir à sa mode, et non à la vôtre. Plus vous avez de peine à quitter cette pratique excellente en soi, mais déplacée dans les circonstances, plus il faut y mourir. Je vous le demande très-instamment. Dieu vous en tiendra compte comme d'un vrai sacrifice.

---

429 * A. (244)

Repousser la tentation avec paix.

A Cambrai, dimanche 21 octobre 1708.

Je suis charmé, ma chère fille, de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite, et elle est de pure grâce. Les sentimens les plus violens de votre jalousie sont involontaires. La peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre volonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps, votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués, vous dessèche l'intérieur, et trouble l'opération de la grâce, qui vous attire à la paix et au simple recueillement. O si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez, sans y consentir, je rétablirois tout d'un coup votre santé et votre intérieur! Je suppose

que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit; encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination. Mais pour le sentiment de jalousie, vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

Communiez donc, je vous en conjure au nom de celui qui sera votre paix, quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous vous feriez en vous ôtant le pain quotidien, pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part, et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. Bonsoir. J'espère que le pain de vie vous attirera demain, pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les foibles, et qui guérit les malades. Je vous ordonne absolument, au nom de notre Seigneur, de communier demain. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulens, par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement. Ne soyez plus comme une personne qui se feroit sans cesse éveiller en sursaut. Tous vos actes, auxquels vous avez tant de confiance, sont, de votre propre aveu, comme convulsifs. Paix, paix, oubli de vous, abandon à Dieu : il sait le zèle qu'il me donne pour vous.

430 * R. (136)

Même sujet.

Vendredi, 16 novembre 1708.

Votre lettre, ma chère fille, m'a donné une grande joie. En attendant que vous puissiez tout dire, écrivez-moi tout avec simplicité. Mon Dieu, quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentimens les plus pénibles, si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaisser sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même! L'amour-propre désespéré crie les hauts cris : je ne m'en étonne pas. Tant mieux qu'il ait sujet de bien crier : allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y seroit plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de Dieu, et il vous soulagera. Bonjour; on m'interrompt.

431 * A. (125)

Même sujet.

A Cambrai, 5 janvier 1709.

Jamais les cœurs, ma chère fille, ne vous furent plus ouverts qu'ils le sont; mais Dieu permet que vous ne le voyez pas, et que vous croyez voir le contraire. Toutes vos sensibilités et toutes vos pensées sans fondement se tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoutiez aucun consentement libre. Quand

même vous seriez rongée par la plus cruelle jalousie, vous ne seriez que dans la peine des ames de purgatoire, qui, comme vous savez, souffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté, et qu'on accepte avec amour, peut être grande; mais elle porte avec soi une très-douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir, et on ne voudroit pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les ames de purgatoire sur leur état, elles nous répondroient : Nous souffrons une douleur terrible; mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté, qu'un plein acquiescement; nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle : c'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus : vous ne faites qu'alonger votre purgatoire; et vous le changeriez en enfer, si vous résistiez à l'esprit de Dieu. O ma chère fille, quand verrez-vous combien je vous suis uni? Je n'ose vous aller voir, de peur d'exciter votre peine par votre raisonnement; mais j'y irai dès que je vous saurai prête à me bien recevoir. Communiez : votre plus grande faute est d'interrompre vos communions.

432.

Sur quelques affaires d'intérêt. L'oubli de soi-même, source de paix.

A Cambrai, mercredi, 23 janvier 1709.

Je ne pus point parler hier d'affaires, ma chère fille; mais j'en ai parlé aujourd'hui. M. de Bernières avoit reçu la lettre de Mme la comtesse de Souastre. Il dit que les trésoriers de ce pays ont manqué de fonds; qu'il a manqué plusieurs millions pour le paiement de l'année dont il s'agit; que cette année-là étant finie, sans qu'il ait resté aucun argent aux trésoriers, et leurs comptes étant rendus, il n'est plus question pour eux de payer votre somme, et qu'elle ne peut plus être payée qu'à Paris. C'est sur quoi il importe d'avertir promptement Mme la comtesse de Souastre, afin qu'elle prenne sur les lieux des mesures justes.

La paix que Dieu vous fait trouver dans l'oubli de vous-même, vous montre ce que vous pouvez trouver en ne vous écoutant point. Nulle mort à soi-même ne coûte rien dans l'oubli de soi, parce que cet oubli est lui-même la vraie mort. Laissez tout tomber. La fidélité du premier moment de tentation est le point décisif. On ne vit que de mort, et il n'y a que les vies secrètes qui font mourir à toute heure.

433.

Se livrer sans réserve aux opérations de la grâce.

5 février 1709.

VOTRE lettre, ma chère fille, me touche jusqu'au fond du cœur. C'est la grâce, et non pas vous, qui l'a écrite. Ne vous flattez pas de la suivre. Afin que vous accomplissiez la vérité de cette lettre, il faut que vous soyez le roseau agité de tout vent, et que la nature délicate s'accoutume à n'avoir plus aucune ressource, et qu'elle se tienne pour subjuguée. Ne pensez ni au passé qui vous trouble, ni à l'avenir que vous voudriez assurer pour la consolation de votre amour-propre; mais soyez fidèle au moment présent par petitesse. Plus on fuit la croix, plus on l'attire. Jonas, qui fuit la main de Dieu, est englouti. Désarmez Dieu à force de vous livrer à lui.

434.

Même sujet.

A Cambrai, mercredi 13 février 1709.

JE viens, ma chère fille, d'apprendre par M. l'abbé de Langeron l'extrême peine où vous êtes, et je me hâte, en attendant que je puisse vous aller voir demain, de vous conjurer de vous abandonner à Dieu, sans vous écouter volontairement vous-même. Je ne veux point ici me justifier, quoique je le puisse faire aisément, dès que vous voudrez vous calmer et savoir le détail. Mais ce n'est nullement de moi qu'il

s'agit; c'est de Dieu seul, auquel il ne faut pas résister, quand vous êtes mécontente des hommes. Plus le trouble est grand, plus vous devez communier; car il n'y a que Jésus-Christ seul qui puisse commander aux vents et à la mer pour apaiser la tempête. Votre trouble n'est point un péché; mais c'est une violente tentation, qui vous met hors d'état d'agir avec une entière liberté. Recourez avec confiance à celui qui est notre unique paix, et ne prenez aucune résolution loin de Jésus-Christ, dans la violence d'un état où l'amour-propre est désespéré. Je demande à Dieu qu'il ne vous laisse point à vous-même, et qu'il vous tienne malgré vous. Bonsoir, ma chère fille. Dieu vous fera connoître combien je suis loin de tout ce qui vous passe par l'esprit. Je ne m'y regarde que pour lui et pour vous, afin que vos préventions ne vous empêchent pas de lui être fidèle.

M. l'abbé de Langeron m'a expliqué toutes choses, et je crois vous devoir dire devant Dieu, comme si j'allois mourir, que vous devez communier demain. Si vous y manquez, vous manquerez à Dieu, et vous vous livrerez à la tentation. O ma chère et très-chère fille, je vous conjure de communier! La paix viendra avec Jésus-Christ.

435.

Ne point supprimer ses communions ordinaires, pour les troubles d'imagination.

A Cambrai, 16 février 1709.

Je vous irai voir, ma chère fille, dès que vous le voudrez, et je ne m'en abstiens dans ce moment,

suivant ce que vous aurez au fond du cœur. Ni complaisance ni politesse, mais simplicité. Je crois que vous vous épargneriez des peines infinies, si vous ne vous contraigniez point. Allez, au nom de Dieu; donnez à Mme votre fille jusqu'à lundi : ce jour-là, je vous enverrai chercher.

439.

Ne point changer de confesseur par scrupule.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur, et l'esprit de mort à vous-même, vous reconnoîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation, et un dépit violent. Vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie, que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devroit vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier.

436.

Ne point résister à l'esprit de grâce en suivant les suggestions de l'amour-propre.

À Cambrai, 16 février 1709.

Si vous voulez la paix, ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu, afin qu'il vous donne la force de me compter pour rien. Ne vous occupez que de lui. Si vous m'y trouvez, à la bonne heure; mais ne m'y cherchez point. Je ne dois pas être cause que vous manquiez à Dieu. Si peu que vous retourniez à lui pour vous laisser subjuguer par la grâce, vous verrez ce qui est clair comme le jour, savoir que vous suivez un dépit d'amour-propre. N'espérez pas d'avoir jamais la paix en le suivant. Ce n'est point à force de se faire malade qu'on se guérit : l'amour-propre, qui vous ronge le cœur, vous le rongera partout. Eh! comment ne vous suivroit-il pas dans les lieux où vous ne voulez aller qu'à cause qu'il vous y conduit? Il faudroit un terrible abandon de Dieu, afin que vous pussiez trouver une fausse paix dans cette fuite d'amour-propre. Vous voulez fuir comme Jonas; vous voulez vous soustraire à la grâce de mort à vous-même, pour vous reprendre après vous être donnée : mais saint Paul dit que *l'enfant de soustraction ne plaît point à son ame* [a]. Espérez-vous d'échapper à Dieu, et de sauver de ses mains votre amour-propre? Ne voyez-vous pas qu'il se sert de cet amour-propre même, comme du plus cruel bourreau, pour vous

(a) *Hebr.* x. 38.

donner la mort? L'état de trouble et de résistance visible à Dieu, où vous êtes, ne vous permet de prendre aucune résolution. Revenez au joug du Seigneur: abandonnez-vous; communiez; remettez-vous dans la paix des vrais enfans; ensuite faites tout ce que l'amour vous inspirera. Partez; ne revenez jamais; oubliez-nous; condamnez tous nos conseils: j'y consens, si c'est l'esprit de grâce qui vous y porte en pleine paix et sans aucun dépit d'amour-propre; mais ne manquez pas à Dieu, supposé même que je vous aie manqué. Tournez ma faute à profit, en la sacrifiant de bon cœur au bien-aimé. Eh! que lui sacrifierez-vous, si vous ne lui sacrifiez pas même une délicatesse de jalousie? Surtout ne faites point attendre Dieu à la porte de votre cœur; ne lui résistez point par une mauvaise honte. Le désespoir de la jalousie vous a éloignée, et la honte d'un orgueil piqué pourroit vous empêcher de revenir. Eh! qu'avez-vous à ménager avec vos bons et intimes amis? Ne voient-ils pas l'inconstance où l'excès de l'épreuve vous met? Une peine si violente fait que vous n'êtes pas libre dans certains momens; mais dès que la liberté revient, il faut être fidèle à revenir, et porter l'humiliation du retour avec celle du départ. O que vous serez précieuse aux yeux de Dieu, quand vous voudrez être le jouet de ses mains!

437.

437.

Renoncer en esprit d'obéissance à certains exercices de piété, en temps de maladie.

Lundi, 8 avril 1709.

J'APPRENDS, ma chère fille, que vous avez fait un faux pas, et que vous avez au pied un mal considérable. Je vous conjure, au nom de Dieu, de ne sortir pas de votre lit, même pour la messe, sans une très-expresse permission de M. le comte de Montberon et du chirurgien; mais n'arrachez point leur consentement, et laissez-les décider librement selon leur conscience. Voilà ce que je me hâte de vous dire, en attendant que je puisse vous aller voir : j'en ai une très-grande impatience.

438.

Agir en tout avec paix et ingénuité.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

O que vous êtes une bonne fille! Dieu en soit béni! Lui seul sait la joie que vous me donnez. Communiez : je me charge devant Dieu de tout ce qui vous arrête. Toutes ces impressions horribles ne sont rien en comparaison de la moindre résistance. Supportez tout en paix, et dites tout : ce ne sera rien. Paix et ingénuité. Je consens au voyage, et je suis ravi du plaisir que vous ferez à Mme votre fille, que j'aime et honore de tout mon cœur. Pour le voyage de ....., faites-le, ou ne le faites pas en toute liberté,

suivant ce que vous aurez au fond du cœur. Ni complaisance ni politesse, mais simplicité. Je crois que vous vous épargneriez des peines infinies, si vous ne vous contraigniez point. Allez, au nom de Dieu; donnez à Mme votre fille jusqu'à lundi : ce jour-là, je vous enverrai chercher.

439.

Ne point changer de confesseur par scrupule.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur, et l'esprit de mort à vous-même, vous reconnoîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation, et un dépit violent. Vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie, que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devroit vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier.

Celui, dit saint Paul, *qui se soustrait, ne plaira point à mon ame* (a).

Au lieu de suivre Dieu, quoi qu'il vous en coûte, vous lui résistez sans cesse, et vous ne faites que vous reprendre. Vous suivez avec une étrange indocilité toutes vos imaginations. Vous ne pourriez les dire à aucune personne sage, qui ne vous répondît, qu'il n'y a au monde que vous seule qui puissiez y faire attention. Dieu permet que ces bizarres imaginations vous occupent; c'est pour vous humilier qu'il le fait. Vous avez besoin d'être bien rabaissée du côté de l'esprit, pour lequel vous avez un si indigne goût. Vous avez besoin de sentir toute votre jalousie, pour voir combien votre cœur est loin de cette générosité désintéressée qui étoit l'idole de votre cœur. Il faut vous démonter : voilà l'ouvrage de Dieu en vous. C'est pour l'éviter, et pour prendre le change, que vous voulez me quitter. Pour moi, je ne vous quitterai jamais, et j'espère que Dieu vous fera obéir malgré vous. Je serois guéri, si j'avois la consolation de vous voir fidèle.

(a) *Hebr.* x. 38.

---

440 * R. (126)

S'accoutumer à voir ses défauts avec paix.

À Cambrai, 7 juin 1709.

J'ai vu, ma très-chère fille, la lettre que vous avez reçue : elle est excellente; et vous lui ressemblerez, si vous êtes fidèle à la suivre. Désespérez toujours de

vos propres efforts qui vous épuisent sans vous soutenir, et n'espérez qu'en la grâce, à l'opération simple, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par des raisonnemens sans fin, mais par pure simplicicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment involontaire de jalousie, qui ne feroit que vous humilier très-utilement; il est dans la révolte de votre cœur, qui ne peut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience, veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos, que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentimens indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini; mais ce mal sera un merveilleux remède à votre orgueil, dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, inégale, ombrageuse, et laissez votre amour-propre crever de dépit. La paix est là; vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grâce pour vous dompter. Vous usez tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous. Bonjour : je ne pourrai pas vous aller voir aujourd'hui, à cause d'une assemblée pour les pauvres. Je vous prie de dire à

Mlle Bourdon, qu'elle doit communier sans s'écouter, et que je lui parlerai la première fois que j'irai chez vous.

---

441 * A. (127)

S'oublier soi-même pour écouter Dieu.

A Cambrai, jeudi 8 août 1709.

Je meurs d'envie de vous aller voir, ma chère fille; mais je crains de le faire, parce que je vois que mes visites réveillent vos peines, et troublent votre paix. Mandez-moi simplement ce qui vous convient. J'irai demain vous voir, si je n'ai point de vos nouvelles. Cependant je vous conjure de ne vous point écouter. L'amour-propre parle à une oreille, et l'amour de Dieu à l'autre. L'amour-propre est impétueux, inquiet, hardi et entraînant. L'amour de Dieu est simple, paisible, de peu de paroles; il parle d'une voix douce et délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun ne parle que de son objet. L'amour-propre ne parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité: il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime; il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien; que Dieu seul soit tout; que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes, soit foulé aux pieds; que l'idole soit brisée; et que Dieu devienne le *moi* des ames épouses, en sorte

que Dieu soit ce qui les occupe, comme les autres sont occupées du *moi*.

Faites taire l'amour-propre parleur vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour, qui ne parle qu'autant qu'on le consulte. Ne laissez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager. A demain, si vous l'agréez.

442.

Il n'y a de vraie liberté que dans l'amour de Dieu.

A Cambrai, 4 octobre 1709.

PARTEZ, ma chère fille : que Dieu soit avec vous. Tout ce que votre cœur fera avec liberté sera bien fait : *là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté* [a]; il n'y a de gêne que dans l'amour-propre. Le monde croit qu'elle est dans l'amour de Dieu; il se trompe grossièrement. Le joug de Dieu met en liberté; et le *moi*, qui promet la liberté, donne des entraves de fer. Allez donc, et parlez à cette personne en esprit de pure grâce. Vous nous en direz des nouvelles. Dieu sait que j'irai en lui avec vous. Bonsoir.

(a) *II Cor.* III. 17.

443.

Suivre avec simplicité l'attrait intérieur.

A Cambrai, 12 octobre 1709.

VOUS avez très-bien fait, ma chère fille, de donner encore quelques jours à votre famille; rien n'est

mieux employé. Tout ce que vous ferez d'un cœur libre et tranquille pour ces chères personnes, viendra de Dieu. Je ne crains que ce qui seroit fait par peine et par tentation d'amour-propre. Quoique je sois ravi de vous savoir en si bon lieu et en paix, je ne laisse pas d'avoir quelque impatience de votre retour; mais cette impatience ne m'empêche pas de désirer que vous suiviez librement jusqu'au bout votre fond intime, pour ce voyage et pour toute autre chose. Je ne m'opposerai jamais en vous qu'à ce qui n'est pas vous-même, et qui y est comme un esprit étranger. Achevez donc votre séjour à ....., et revenez voir ensuite des gens que Dieu a unis à vous par les liens que sa main forme et serre. Personne ne vous est dévoué en notre Seigneur au point où je le suis pour toujours.

444.

Même sujet.

A Cambrai, 19 octobre 1709.

Vous serez bien, ma chère fille, à .... pendant que votre cœur vous y tiendra en paix et en union. Je suis ravi de tout ce qui peut contenter votre famille, et lui montrer votre tendresse, sans blesser votre grâce. Je ne crains que les conseils de l'amour-propre. Pourvu que vous suiviez avec simplicité votre fond, et que l'amour de Dieu vous mène, vous irez loin. Que la joie du Saint-Esprit, qui est une joie de mort à tout et de recueillement en Dieu, nourrisse votre cœur. Je serai ravi quand vous reviendrez, et

Dieu sait combien je suis uni à vous de loin comme de près. Mais il ne faut rien précipiter. On est charmé de voir l'enfant qui commence à marcher un peu loin de sa mère, pourvu qu'il ne tombe pas ; il reviendra ensuite avec empressement sur ses genoux. Soyez libre de la liberté que Jésus-Christ vous a donnée. C'est en lui, ma chère fille, que je vous suis dévoué sans réserve.

445.

Même sujet. OEuvre de charité recommandée à la comtesse. Nouvelles de famille.

A Cambrai, 27 octobre 1709.

Je vous supplie, ma chère fille, de vouloir bien vous charger de deux mille livres pour les pauvres de quelques paroisses de notre voisinage, quand vous reviendrez nous voir. Je vous envoie une quittance, pour retirer cette somme des mains de M. ..... Je n'ai garde de prétendre que vous entriez dans cette petite affaire ; mais j'espère que Mme la C. de Souastre ne vous refusera pas un homme sensé, qui fasse sûrement cette commission pour une œuvre de charité. Notre petit abbé de Souastre étudie fort bien ; on en est très-content.

Que vous dirai-je, ma chère fille, sur votre absence ? Je suis ravi du plaisir que vous faites à votre famille, et du repos que vous y trouvez, quoique d'ailleurs je sente que mon cœur sera véritablement réjoui quand nous vous reverrons. Mais je dis sur vous ces paroles que vous connoissez : *Gardez-vous*

bien d'interrompre son sommeil, jusqu'à ce qu'elle veuille s'éveiller [a]. La paix est le signe de la volonté de Dieu, et de la fidélité à la grâce. Suivez votre cœur; il ne vous éloignera point de nous, mais il vous donnera une vraie liberté. Vous volerez hors de la cage, mais avec un filet au pied. Soyez simple, en oubli de vous, en familiarité avec le bon ami, et sans attention volontaire à tout ce qui vient à la traverse.

Mme ..... est retournée à .....; presque toute la famille est venue à l'assaut. J'ai cru devoir mettre M. ..... dans cette négociation, afin qu'il vît que je ne conseillois rien de dur ni d'outré. La fille, craignant que sa mère ne la frustrât de son partage, a voulu enfin rentrer dans sa famille, et je l'ai laissé faire. Elle s'est réservé la liberté de vous aller voir deux fois la semaine.

Nous avons toujours nombreuse compagnie : elle va encore grossir beaucoup à la séparation de l'armée. Tout va passer, et à peine pourrons-nous respirer pendant quelques jours. Bonsoir, ma chère fille. Dieu sait combien il me fait être tout à vous sans réserve.

(a) *Cant.* III. 5.

---

446 * A. (129)

Ecouter Dieu en silence; bonheur de l'ame qui laisse parler Dieu en liberté.

A Cambrai, 2 juin 1710.

QUOIQUE vous ne m'écriviez point, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de vous écrire, et de vous

presser de me donner de vos nouvelles. Etes-vous en paix dans votre solitude [1]? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'est jamais moins seul, que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et on trouve des entre-deux pour se retrancher; mais dès qu'on est livré à soi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour : plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place, et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'ame qui se tait pour n'écouter que lui! O qu'il dit de vérités consolantes, quand il parle en liberté! Comme on dit tout à Dieu, sans lui dire une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement, que quand il se montre et se livre simplement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du bien-aimé. De même Dieu dit tout sans parole, quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

Bonsoir, ma chère fille; donnez-moi des nouvelles de votre ermitage, vous me ferez un vrai plaisir. Nous sommes un peu débarrassés; mais, selon les apparences, pour peu de temps. Le siège de Douai traîne. Après la fin, nous verrons ce que Dieu voudra faire. Les hommes croient faire tout, et ils ne font rien; ils ne sont que comme des échecs qu'on

(1) La comtesse étoit alors, pour quelques jours, dans l'abbaye de Fervaques, près de Saint-Quentin.

remue. Quelle nouvelle avez-vous de madame votre sœur? Je pense souvent à elle, et j'espère toujours quelque temps où elle pourra vous venir voir. Je vous suis dévoué à jamais et sans mesure.

447.

Remercîmens pour un petit présent. Bonheur de l'ame qui trouve Dieu dans la solitude.

A Cambrai, 9 juin 1710.

Vous m'avez envoyé, ma chère fille, une petite merveille que je ne mérite point. Elle est de trop bon goût pour moi. Tout y est digne d'un homme d'un discernement exquis. Quoique je trouve la porcelaine bien fine, et l'ouvrage d'argent très-joli, en sorte que le tout est fort gracieux, je ne m'en fie pourtant pas à mes propres yeux. Je ne me vante de connoître le prix que de la bonté de cœur, qui est la source de ce présent : c'est ce que je ressens comme je le dois. Au reste, on me fait entendre que ce présent vient de plus loin : faut-il le savoir? est-il permis d'en écrire? Je ne voudrois point fatiguer par une lettre à laquelle on voudroit répondre : mandez-moi ce qu'il faut.

Quelle nouvelle avez-vous? Ne se console-t-on pas un peu? voit-on toujours le P. S.? Et vous, ma chère fille, je suis ravi de vous savoir en paix. La solitude est votre centre; mais la solitude n'est rien, si elle n'est pas la société avec Dieu. On est avec lui, dès qu'on veut y être. Le simple penchant d'un cœur qui quitte tout pour le rien en Dieu, fait trouver le

vrai tout, quoiqu'on se trouve vide, sec, foible, inégal et obscurci. O mon Dieu! soyez vous seul tout en elle.

448.

Etat des affaires politiques.

A Cambrai, 26 juin 1710.

J'AI un vrai déplaisir, ma chère fille, de vous savoir si près et si séparée de nous. Il me tarde que nous puissions nous réunir. Je vois deux raisons de l'espérer : l'une est qu'on nous assure que les ennemis ne pourront point assiéger Cambrai, à moins qu'il n'arrive des malheurs après lesquels ils n'auroient pas besoin de faire ce siège ; l'autre est un bruit général de paix répandu dans toute l'armée, et venu de Hollande. Il a besoin de confirmation ; mais il n'est pas à mépriser. Nous pourrons bientôt savoir des choses plus précises. Si les nouvelles sont bonnes, il ne faudra pas perdre un moment pour votre retour : je le désire avec la plus sincère impatience.

Je n'ai point écrit à Mme votre sœur sur la porcelaine, à cause du malheur qui lui est arrivé dans les cruelles mains de M. l'abbé de Langeron. J'espérois que cette funeste aventure ne seroit pas sue ; mais la renommée parle trop. Puisqu'il n'y a plus de secret à ménager, je m'en vais écrire des remercîmens et des lamentations. Le présent étoit d'un excellent goût, et la bonté avec laquelle il étoit fait m'a vivement touché. Ma reconnoissance n'est pas fragile comme la tasse. Si la paix vient, j'espère que la per-

sonne qui sait si bien donner, nous donnera ce que nous désirons le plus, qui est sa présence à Cambrai. Alors je lui donnerois un appartement neuf, que nous meublerions exprès pour la recevoir. En attendant, je souhaite qu'elle trouve une solide consolation dans la véritable source où elle a commencé à en chercher : elle n'en trouvera jamais ailleurs. Les enfans souffrent et crient quand on les sèvre; mais dès qu'ils ont changé d'alimens, ils croissent et se fortifient. Je pense à vous, ma chère fille, avec plaisir devant Dieu. Je ne lui demande pour vous que le calme intérieur fondé sur l'oubli de toutes les réflexions de l'amour-propre. Toutes les fois que vous êtes tentée de faire du *moi* vôtre objet, mettez Dieu en la place, et votre cœur sera en paix. Je vous suis dévoué à toute épreuve et sans mesure, en celui qui doit être à jamais toutes choses en tous.

449.

Obéir au médecin avec simplicité. Les pénitences contraires à l'obéissance sont l'effet d'un amour-propre secret.

A Cambrai, 8 juillet 1710.

J'AI été véritablement affligé, ma chère fille, d'apprendre que vous ne voulez pas vous bien nourrir. Vous en avez un extrême besoin, et vous feriez un grand scrupule à une autre personne qui se feroit le mal que vous vous faites. Vous pouvez juger des privations que vous pratiquez, par le jugement que les médecins du corps et de l'ame en font. Vous savez bien en votre conscience, que les uns et les autres

désapprouvent cette conduite. Pourquoi faites-vous ce que vous savez qui est contraire au sentiment des personnes que vous devez croire? Espérez-vous de pratiquer la vertu et de plaire à Dieu par la désobéissance? Il n'y a, dans vos austérités, que volonté propre, et que recherche d'un appui en vous-même. L'attachement que vous y avez, la résistance que vous faites en ce point aux personnes que vous croyez chargées de vous, enfin votre soin très-contraire à la simplicité, de cacher ces pénitences, devroient suffire pour vous convaincre du fonds d'amour-propre qui y est déguisé. Soyez docile, et mangez bien. Soyez fidèle contre les délicatesses de l'amour-propre, et dormez bien. Soyez petite, et vivez dans la paix du petit enfant Jésus.

Il me tarde beaucoup de voir notre destinée pour songer à vous revoir ici. Les ennemis ne peuvent plus guère tarder à faire quelque mouvement. Leurs démarches règleront les nôtres. Dès que nous verrons l'armée ennemie hors de portée de nous assiéger, je ne perdrai pas un seul moment pour vous conjurer de reprendre le chemin de Cambrai. Cependant je me réjouis de ce que la maison où vous êtes est paisible et régulière. Bonsoir, ma chère fille. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de Mme votre sœur. Je suis à vous de toute l'étendue de mon cœur dans celui de Dieu et à jamais.

450.

Nouvelles politiques.

A Cambrai, 21 juillet 1710.

Quoique vous ne me fassiez point de réponse, ma chère fille, je ne cesse point de vous écrire. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui me fait grand plaisir : je ne sais s'il vous en fera autant qu'à moi. Les ennemis sont attachés à Béthune, et paroissent vouloir percer vers la France par l'Artois, du côté de Hesdin et de Montreuil. D'ailleurs notre armée est dans un camp bien retranché, qui couvre Cambrai et Arras : ainsi je ne vois nulle apparence de siège pour nous. Il faudroit des coups qu'on ne peut prévoir pour changer notre état dans le reste de cette campagne. On ne sauroit vous répondre absolument de ces coups ; mais les apparences, auxquelles on se borne communément en cette vie, sont que nous verrons beaucoup de misères, sans être assiégés. J'en conclus que vous pouvez maintenant revenir dans votre ermitage. Je vous y invite avec plaisir, et je vous offre mes chevaux pour vous aller chercher. Donnez vos ordres. Nous avons tous céans une vraie impatience de vous revoir ; mais personne, ma chère fille, ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de mes jours.

451.

Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 17 septembre 1710.

Je ne doute nullement, ma chère fille, que vous ne deviez communier. Vous manqueriez à Dieu, si vous manquiez à la communion. Une défiance de premier mouvement n'est point un jugement délibéré contre la fidélité d'une personne. Vous avez pour vous-même une délicatesse d'amour-propre contre ce que l'apparence du péché a de laid et de défigurant. Communiez. Je me réjouis de ce que votre santé se rétablit un peu, malgré vos soins pour la détruire.

452.

Même sujet.

A Cambrai, 19 septembre 1710.

Il n'y a, ma chère fille, qu'une seule chose qui me fasse hésiter sur votre voyage de Vendegies : c'est la crainte de quelque dépit d'amour-propre. Dès que l'amitié vous y mènera sans tentation contre votre grâce, je serai ravi de vous y voir aller pour quelques jours. Partez donc simplement, au nom de Dieu, pourvu que vous trouviez votre cœur en paix : mais je ne consens pas que vous y alliez dans cette chaise, et je vous conjure de prendre mon carrosse. Ce n'est pas une offre faite par compliment; c'est un vrai désir du cœur. Je vous donne le bonsoir, et je voudrois que l'heure me permît de vous aller voir présentement.

453.

Sur la maladie de l'abbé de Langeron.

Jeudi, 6 novembre 1710.

Je viens de dire à notre malade que vous offrez d'être comme une troisième religieuse auprès de lui : il en a souri, et vous remercie de tout son cœur. Pour moi, je ressens vivement, ma chère fille, tout ce que vous me mandez. Continuez à dire à Dieu que nous en avons besoin. Il faut bien lui parler avec cette franchise, et lui déclarer les besoins où nous sommes pour son service. Si le malade a la tête plus libre dans quelques jours, je vous inviterai à le venir voir toute seule. Cependant je vous supplie de me mander si vous avez eu occasion de travailler pour le prochain, comme vous me l'aviez promis. Je suis en peine pour les ames en tentation de résister à Dieu, et de manquer à leur grâce. Remplissez tous les vides de la vôtre, en ne vous écoutant point, et en ne vous tourmentant pas vous-même.

(Même jour.)

Ne parlez point comme chargée de parler : un cœur déjà blessé pourroit en avoir de la peine. Il faut l'ouvrir par la pure confiance, et tâcher de l'élargir par la consolation. J'espère, ma chère fille, que vous ferez des merveilles. Bonsoir. Le redoublement de notre pauvre malade est dans sa force; priez pour lui. Mon cœur souffre.

(128) **454 * R.**

Ne point écouter l'imagination, mais suivre paisiblement les mouvemens de la grâce.

Vendredi, 14 novembre 1710.

Je suis, ma chère fille, véritablement en inquiétude sur vos peines. Je vous envoie notre .... qui vous parlera avec grâce et simplicité, en attendant que je puisse vous aller voir demain. Ce que je me borne à vous demander, est que vous ne preniez point pour des jugemens arrêtés et volontaires toutes les chimères qui passent dans votre imagination comme dans celle de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentimens douloureux, il la faut porter comme la fièvre. Cette violence se calme bientôt quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez foible, mais soyez petite. Soyez impuissante pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous, supportez les autres : consentez qu'ils vous supportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout de Dieu : la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de providence. Il faut que je vous sois, pour votre

conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâchée de trouver en moi tant de sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serois le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais par votre résistance continuelle sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez, non-seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non-seulement vous ne cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par démission d'esprit, pour laisser tomber votre activité. O mon Dieu! quand serez-vous pauvre d'esprit, et consentant à cette bienheureuse pauvreté? Vous passez votre vie dans des songes douloureux. O ma chère fille, soyez petite et docile!

455.

Avis à la comtesse sur quelques affaires de famille.

16 septembre 1711.

M. le comte de Souastre vous parle humainement avec un bon esprit et un arrangement raisonnable

pour sa famille. Mais vous savez bien, ma chère fille, qu'il ne peut pas connoître ce que la grâce demande de vous pour la paix de votre cœur. Si vous demeurez ici, comme je crois que vous le devez faire, vous pouvez offrir à Mme votre fille de la loger et de la garder chez vous jusqu'au printemps. Jusque là il n'y aura pas le moindre danger. Alors vous verrez ce que la Providence fera. Votre dépense à Premy est si petite, que M. de Souastre ne doit pas la craindre. En la faisant avec Mme votre fille, vous diminuerez la sienne : il vous restera même de quoi la secourir. Dieu sait combien je la révère, et avec quelle sincérité tous ses intérêts me sont chers. Je vous offre mes chevaux, non pour vous mener à Danval, mais pour mener ici Mme de Souastre. Mes embarras continuels m'empêchent de vous aller voir, comme je le voudrois; mais cet orage va bientôt passer, et nous nous retrouverons en liberté, au moins pour six ou sept mois. Ne craignez rien : *il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête sans la volonté de votre Père qui est dans le ciel* [(a)], et qui est plus puissant que tous les hommes de la terre. Bonjour, ma chère fille : tout à vous sans réserve en notre Seigneur.

(a) *Luc.* XII. 7; XXI. 18.

---

(205) **456 * A.**

Persévérer dans l'oraison et la communion malgré les sécheresses; combattre l'activité naturelle qui dessèche le cœur.

A Cambrai, Jeudi-saint (24 mars) 1712.

REMETTEZ-VOUS, ma chère fille, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous

avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire, sans savoir si Dieu la vouloit : c'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étoient des toiles d'araignée : un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui, et lui abandonner tout sans aucune réserve : vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins, Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines, Dieu ne les béniroit pas. Mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez désiré, ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu, après l'avoir si long-temps rebuté pour les créatures : cette patience le rapprochera de vous.

En même temps reprenez la communion, pour soutenir votre foiblesse : les foibles ont besoin d'être nourris du pain au-dessus de toute substance. Ne raisonnez point, et n'écoutez point votre imagination; mais communiez tout au plus tôt. Pour votre ami, ne l'éloignez point; mais ne le voyez que sobrement. Vous lui feriez beaucoup de mal, et vous vous en feriez un infini à vous-même, si vous n'observiez pas cette sobriété. Dites-lui doucement la vérité selon le besoin. Ne lui parlez que par grâce et par mort à vous-même. Du reste, ne vous arrêtez point à votre imagination sur une privation entière et absolue. Nous en parlerons quand j'aurai l'honneur de vous voir.

457.

Sur un voyage que la comtesse se proposoit de faire à Paris.

A Cambrai, 31 mai 1712.

Je ne saurois, ma chère fille, deviner votre cœur; mais si vous êtes en paix, et si votre paix demande Paris, vous pouvez y aller faire un voyage en esprit de retour : je ne craindrois qu'un voyage de peine et de tentation. Pour le voyage fait par amitié pour Mme votre sœur, sans dépit, sans trouble, sans aucune résistance à la grâce, et en vue d'un prochain retour, je ne puis que l'approuver. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [(a)]; là où est la gêne et le trouble, là est l'esprit propre. Vous savez que vous avez toujours cru que Dieu vous vouloit ici en union avec nous. Ne manquez point à celui que vous devez préférer à vous-même. En allant à Paris, il faut bien prendre garde au choix d'un confesseur, qui ne vous trouble ni ne vous gêne. Vous connoissez de vrais amis qui vous conseilleront là-dessus. Jamais je ne vous fus uni et dévoué en notre Seigneur autant que je le suis.

Mille choses à M. et à Mme la comtesse de Souastre. Je suis ravi de ce que le malade est mieux.

(a) *II Cor.* III. 17.

458.

Suivre l'attrait avec simplicité, quand il est paisible.

A Cambrai, 12 juin 1712.

Vous ne sauriez mieux faire, ma chère fille, que de suivre votre cœur quand il est en paix. Demeurez donc à Arras avez ma filleule, puisque vous y trouvez un vrai repos, et attendez le retour de Mme votre fille. Alors vous suivrez encore votre goût pour aller à Paris ou pour revenir ici. Ce que votre cœur décidera par son propre fond devant Dieu, sera bon : mais il ne faut y mêler ni peine, ni réflexion d'amour-propre. Je ne veux que le cœur simple, paisible, et abandonné à Dieu. Vous avez grande raison d'aimer Mme votre sœur, et de désirer de la revoir. J'aurai une véritable joie de la vôtre et de la sienne, si vous allez la voir à Paris : mais je serois encore plus content, si elle pouvoit dans la suite venir ici. Les nouvelles de la paix, qui se confirment de plus en plus de tous côtés, m'en donnent l'espérance. Bonsoir, ma chère fille. Rien ne vous sera jamais dévoué au point où je le suis pour toute ma vie.

459.

Servir Dieu avec paix.

A Cambrai, 4 juin 1713.

Je suis en peine de votre santé, ma chère fille, et je souhaite qu'elle soit aussi bonne que la mienne. Tâchez de trouver en vous la paix : c'est le vrai don

du Saint-Esprit. Jésus-Christ dit souvent à ses disciples : *La paix soit avec vous*; et la plupart des personnes qui veulent servir Dieu repoussent cette paix sous de beaux prétextes. Ils font consister leur vertu dans l'inquiétude et dans le trouble. Étrange illusion! où l'on tombe en voulant éviter l'illusion même. Demeurez avec votre famille autant que votre cœur mis en paix devant Dieu vous y portera. Rien ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de ma vie.

460.

Même sujet.

A Cambrai, 5 juin 1713.

Je suis ravi, ma chère fille, de voir par vos lettres quelque apparence de tranquillité. Pendant que vous serez dans cette disposition, vous pouvez suivre librement votre cœur, pour contenter votre famille; mais il faut revenir à Cambrai, comme à l'air natal. Mon neveu me paroît respirer l'air de votre campagne avec un grand plaisir; mais il faut des bornes à tout, et il a besoin de revenir ici pour ses occupations ordinaires. Je l'exhorte à vous obéir, si vous voulez absolument le retenir encore quelques jours. Il conviendroit, ce me semble, qu'il revînt ici avant la fête du saint Sacrement, pour faire son devoir dans notre église. Portez-vous bien : *que la paix de Dieu, qui surpasse tout sens* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ* [(a)]. Je ne puis vous exprimer à quel point je vous suis dévoué en lui.

(a) *Philip.* IV. 7.

461.

Satisfaire librement aux bienséances de famille.

A Cambrai, 14 juin 1713.

Vous avez très-bien fait, ma très-chère fille, de ne refuser point à Mme la comtesse de Souastre une consolation qu'elle mérite infiniment. Vous allez si rarement la voir, qu'il faut bien au moins que quand vous y allez, elle vous retienne un peu. Mon neveu est fort touché de toutes les marques de bonté dont il a été comblé par tout ce qui vous appartient. Je serai ravi que vous soyez avec une si aimable compagnie, pendant que vous y serez par l'attrait de la grâce, et le penchant de votre cœur. Je vous enverrai mon carrosse, au moindre signal, pour revenir. Mon neveu l'abbé doit par reconnoissance être votre gazetier. Dieu sait, ma très-chère fille, à quel point je vous suis dévoué.

462.

Bonheur de l'ame attentive à écouter Dieu.

A Cambrai, mardi 27 juin 1713.

J'ai lu avec plaisir, ma très-chère fille, une lettre que vous avez écrite à mon neveu : elle montre votre bon cœur. Dieu vous le rende. Je suis en peine de votre santé : vous ne dormez point, et j'en sais bien la cause. On fait tant de bruit autour de vous dès le grand matin, que vous ne pouvez dormir. Vous ne prendrez jamais sur vous d'en avertir. Mme votre

fille, qui est très-infirme, n'en auroit pas moins besoin que vous. Faites donc pour elle ce que vous ne voudriez pas faire pour vous. Mme de Souastre se tue pour sa famille : c'est accabler sa famille, que de ne ménager pas la santé d'une telle mère. Les compagnies qui vont vous voir vous gêneront encore, et dérangeront vos foibles santés. Je serai ravi du temps que vous donnerez à Mme votre fille, selon votre cœur, et en suivant en paix l'esprit de grâce; mais je sentirai une véritable joie, quand Dieu vous ramènera ici.

O qu'on est heureux quand on n'écoute que Dieu, et qu'on n'écoute point les réflexions de l'amour-propre! D'un côté, sont la simplicité, la paix, l'abandon, et le commencement du paradis sur terre. De l'autre, sont la fausse sagesse, les incertitudes, les délicatesses, les dépits, le trouble, et la résistance à Dieu qui divise le cœur. Heureux qui n'a plus d'autre délicatesse ni d'autre jalousie, que celle que la grâce nous inspire pour Dieu contre nous-mêmes! Bonsoir, ma très-chère fille : rien ne vous est plus dévoué que je le serai le reste de ma vie.

463.

La paix est la marque des opérations de Dieu.

A Cambrai, 29 juin 1713.

Je n'ai qu'un moment, ma chère fille, pour vous dire ce que je suis persuadé que Dieu vous dit bien plus fortement. Rien n'est bon hors de la paix. La paix est la marque du doigt de Dieu. Tout ce qui

n'est point paix n'est qu'illusion et trouble d'amour-propre. Suivez le fond de votre cœur, sans vous écouter. C'est ce fond qui est sûr et simple : le reste n'est que vaine réflexion et entortillement de l'esprit. Ne vous gênez point; allez comme un enfant; vous n'aurez encore que trop de symétrie. Je suis en peine de Mme la comtesse de Souastre, que je respecte du fond du cœur. Dieu soit avec vous. J'y suis avec lui, ce me semble, tout auprès de vous.

464.

Sans la paix on résiste à Dieu.

Jeudi matin, 2 novembre 1713.

J'AI un vrai déplaisir, ma chère fille, de partir pour Chaulnes, sans avoir pris congé de vous; mais vous savez les raisons qui m'en empêchent. Je reviendrai tout au plus tôt. En attendant, je vous désire la paix du cœur, sans laquelle on résiste à l'esprit de Dieu, et on ne s'occupe que de soi, sous le beau prétexte de la régularité des vertus. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué à jamais.

465 *. (26)

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

COMMENT pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde? Je croirois manquer à Dieu, si je vous manquois. Je vous proteste que je n'ai rien

à me reprocher là-dessus : mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est. Je prie souvent le vrai consolateur de vous consoler. On n'est en paix que quand on est bien loin de soi; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe, parce qu'il n'ignore pas sa foiblesse. Au contraire, l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement! Jésus-Christ, dit l'apôtre [a], nous a enrichis de sa pauvreté, et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et les consolations; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M..... : il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour foible. Demandez au besoin qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

Je ne suis point surpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N..... Il est facile, vif, et

(a) *II Cor.* VIII. 9.

dans l'occasion ; mais il est bon. Il sent la vivacité de ses goûts, et j'espère qu'il s'en défiera : se défier de soi et se confier à Dieu seul, c'est tout. G..... a le cœur excellent ; mais il ne commencera à se tourner solidement vers le bien, que quand le recueillement fera tomber peu à peu ses saillies et ses amusemens. Il faut prier beaucoup pour lui, et lui parler peu ; l'attendre, et le gagner en lui ouvrant le cœur.

---

466 *. (234)

L'oubli de soi est la source de la paix.

Soyez simple, petite, et livrée à l'esprit de grâce, comme il est dit des apôtres ; la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix ; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il faut ne se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de

Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin, et qui vous donneroit quelque agitation. *Le parfait amour chasse la crainte* [a]. Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Partout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre!

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Ecouter et suivre sa parole intérieure de grâce, c'est tout : mais pour écouter, il faut se taire; et pour suivre, il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de notre Seigneur.

(a) *I Joan.* IV. 18.

LETTRES

A LA MARQUISE DE RISBOURG.

467.

Il explique à la marquise sa conduite par rapport à quelques personnes qui désiroient l'avoir pour directeur.

A Cambrai, mardi 2 décembre 1710.

Vous avez fait des merveilles, ma chère fille, en m'ouvrant votre cœur sur vos peines. Dieu vous bénira quand vous agirez ainsi avec simplicité. Il permet que vous soyez peinée, sans voir les choses comme elles sont; mais si vous ne les voyez pas, il les voit, et il sait tout ce que je fais pour vous servir solidement. Je serois bien soulagé, si je cessois de prendre soin de ce qui doit vous intéresser. Vous ne faites justice ni à moi ni à d'autres, quand vous croyez qu'on m'a éloigné de travailler pour la plus jeune personne. Ce soupçon n'a aucun fondement. J'ai toujours été prêt à le faire de très-bon cœur; mais je n'ai cru devoir faire aucune avance, comme je n'en fais jamais aucune vers qui que ce soit en tel cas. J'ai cru qu'il falloit voir si elle venoit à moi par un choix de confiance, ou par une complaisance politique. Du reste, mon zèle étoit sans aucune réserve. Pour vous, ma chère fille, vous devez regarder votre peine de la charité que j'exerce pour votre véritable

intérêt, comme une tentation. Il suffit que votre volonté n'y consente pas, et que vous portiez cette répugnance avec humilité et abandon à Dieu. Communiez, et faites-vous violence pour ne parler point contre les personnes qui vous choquent. Dieu sait avec quel zèle je vous suis tout dévoué en lui.

468.

Sur une inquiétude qui éloignoit la marquise de la communion.

A Cambrai, 9 décembre 1710.

Vous devez supposer, ma chère fille, que vous avez dit dans le temps ce que vous ne vous souvenez point d'avoir voulu taire. Il n'y a qu'à demeurer en paix, et qu'à communier. Il est vrai que vous devez être dans la disposition de vaincre votre orgueil, en disant par simplicité et humilité une chose humiliante: mais il suffit d'être bien déterminée à la dire, quand j'irai chez vous, quoi qu'il vous en coûte. Moyennant cette détermination, vous n'avez qu'à communier. Pour l'exécution, Dieu vous aidera. Il ne faut point s'écouter, et dire d'abord tout, sans se donner aucun loisir d'y faire des réflexions d'amour-propre.

(204)

469 *.

Contre les délicatesses excessives de l'amitié.

Dimanche, 24 avril 1712.

C'est vous-même que vous cherchez, ma chère fille, en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y

n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinemens d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous; chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-propre affamé d'amitié; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas, puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable, à moins que vous n'y joigniez les amusemens les plus frivoles? Revenez au recueillement; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture. Bonsoir. Je suis à vous sans mesure, mais en Dieu seul à jamais.

470.

Il lui reproche une infidélité à Dieu.

Lundi, 4 juillet 1712.

Vous m'avez manqué de parole, ma chère fille, et ce qui est cent fois pis, vous en avez manqué à Dieu même. On ne peut être plus en peine que je le suis de votre état. Je me rendrai chez vous dès que vous le voudrez; mais je vous deviens inutile malgré moi, par votre résistance à Dieu, par le resserrement de votre cœur, et par une dissipation volontaire, qui vous expose aux plus grands périls. Consolez-moi, et rendez-vous la paix à vous-même, en cédant à Dieu sans aucun délai. Que ne voudrois-je point faire pour votre véritable bien!

471.

Il la prie de suspendre ses démarches sur une affaire importante.

A Cambrai, dimanche 18 septembre 1712.

JE suis ravi des dispositions où Dieu vous met, ma chère fille. Demeurez-y en paix, avec petitesse, sans écouter votre amour-propre. Mais ne faites aucune démarche avant que j'aie eu l'honneur de vous voir. Il faudra que je concerte, s'il vous plaît, toutes choses avec vous, et qu'ensuite je parle de l'autre côté, pour empêcher, par rapport à l'avenir, les inconvéniens que vous craignez. En attendant, communiez, puisque vous êtes prête à tout. Ne hésitez point.

472.

Acquiescement aux croix journalières.

25 septembre 1712.

CETTE raison ne doit nullement vous arrêter, ma chère fille. Travaillez à rentrer dans le recueillement: ne laissez rien dans votre tête, ni dans votre cœur. Point de dépit, point de raisonnemens, point de projets : paix, simplicité, petitesse, acquiescement aux croix journalières. Bonjour. Il est temps de revenir au point essentiel, qui est la dépendance de la grâce pour mourir à soi.

473 * R. (203)

Exhortation à reprendre la première ferveur.

13 avril 1713.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean *à l'ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église *d'Éphèse*, qui étoit, selon les apparences, Timothée [(a)] : *J'ai contre vous, que vous avez quitté votre première charité ; souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu ; faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez, je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime, et il menace : il ne menace même que par amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu à peu, sans y prendre garde. Voilà Timothée que saint Paul appelle *l'homme de Dieu* [(e)] ; voilà *l'ange* d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante : cet ange tombe ; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres ; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chute. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde ? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? seroit-ce vivre, que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur ?

(a) *Apoc.* II. 4, 5. — (e) *I Tim.* VI. 11.

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper, et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux, et de voir *d'où vous êtes déchu.* O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place ! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur? On ne voit plus qu'amusement au dehors, et qu'ennui au dedans dès que les amusemens sont finis. Ce n'est plus la même personne : croit-elle être encore dévote?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles, et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il se *souvenir* de l'état *d'où l'on est déchu.* Il faut regretter *ce premier amour* qui nourrissoit le cœur. Il faut *reprendre* ces *premières œuvres* qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue [(a)] : *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence,

(a) *Luc.* XV. 18, 19.

dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit : *Je viendrai*, dit-il, *à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place*. Il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisseroit dans les ténèbres; il transporteroit ses grâces si précieuses, et si long-temps foulées aux pieds, à quelque autre ame plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse. Pour la communion, il faut l'augmenter chaque semaine d'un jour, jusqu'à ce que vous l'ayez rétablie au premier état.

474* A. (204)

Même sujet. Nouvelles du marquis de Fénelon.

A Cambrai, 13 septembre 1713.

JE suis fort aise, ma chère fille, de ce que vous avez vu Mme la princesse d'Espinoi [1]; je l'ai vue aussi un moment. Mettez à profit votre solitude pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible, pour vous ramener à cette vie intérieure et à cette dépendance de l'esprit de grâce, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour-propre, et qui les éteint peu à peu; mais cette gêne

(1) Thérèse de Lorraine, veuve de Louis de Melun, prince d'Espinoi. Le marquis de Risbourg étoit de la même famille.

se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible, que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

Mon neveu est très-éloigné de se relâcher sur les sentimens qu'il vous doit : il m'écrit en homme qui en est vivement occupé. Je ne sais point encore quand est-ce qu'il viendra. Il a encore une espèce d'écorchure à la cicatrice, dont on veut voir la fin.

Pour moi, je compte d'aller vous rendre mes devoirs, et de dîner à Valincour tout au plus tôt; mais je ne puis vous en mander le jour, qu'après que je me serai débarrassé de deux affaires qui me sont très-importantes et très-épineuses. Rien ne peut surpasser mon zèle et mon respect.

475.

Renoncer à son propre esprit.

Dimanche, 20 mai 1714.

VOUS ne devez pas manquer, ma chère fille, de communier aujourd'hui : la grande fête [1] le demande. Je prie notre Seigneur de vous donner son esprit, et de vous ôter le vôtre. La sagesse de l'amour de Dieu est bien opposée à la sagesse de l'amour-propre. L'une travaille à se déposséder de soi, pour laisser régner Dieu en tout : l'autre ne veut que se posséder en tout, pour mettre Dieu même à son point. Soyez simple et petite : je prie Dieu qu'il vous rapetisse dans ses mains. Il sait combien je vous suis dévoué en lui.

(1) C'étoit le jour de la Pentecôte.

476.

Il compatit à ses peines intérieures.

Je prends part à toutes vos souffrances, ma très-chère fille; mais je suis consolé de voir votre bonne résolution. Il fut dit à saint Paul : *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* [a]. Si vous ne résistiez jamais à Dieu, vous n'auriez que paix dans les douleurs mêmes. Il me tarde de vous aller voir : un autre moi-même y va pour moi.

(a) *Act.* IX. 5.

477 * R. (240)

Sur une pauvre villageoise du diocèse d'Arras, qui paroissoit être dans un état extraordinaire.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses. La première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières sont véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans aucune borne à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si, au contraire, ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et qu'on ne s'arrête à rien de distinct pour

le croire, excepté les vérités de l'Évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées: auprès de l'une, qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète : elles font insensiblement un appui et une propriété; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des ames avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des ames médiocrement mortes à elles-mêmes, au lieu que celles que Dieu mène plus loin outrepassent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre; mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons, sans les rejeter positivement, et se bornant à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opèreront assez ce qu'il faudra; mais je crois qu'ils cesseront peu à peu, à mesure que la simplicité et le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est cet esprit,*

là est la liberté, dit saint Paul [a]. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage ! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant ; à un certain âge, il faut le démailloter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe ; pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion ; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangemens, que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne ; on les prépare ; elles sont raisonnées : on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui, et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterois que cette personne suivît sans retour, et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate ; car elle ne mène qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénuement total, et qu'à un rien de soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

(*a*) *II Cor.* III. 17.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outrepasser comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient, sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, surtout les prêtres en autorité; mais il ne faut pas se laisser brouiller et dégoûter par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point des sûretés à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne, et je ne l'oublierai pas dans les miennes.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE COMPARATIVE

DE L'ORDRE ANCIEN ET DE L'ORDRE NOUVEAU

DES LETTRES SPIRITUELLES [1].

NOTA. L'*ordre ancien* est celui qu'a suivi le marquis de Fénelon dans les *Œuvres spirituelles*, publiées en Hollande en 1738, et auquel on s'est conformé dans les éditions faites à Paris depuis 1740. L'*ordre nouveau* est celui de notre édition. Un petit nombre de *Lettres spirituelles* appartiennent à la Ire et à la IIe section de cette Correspondance, comme on le marque dans la Table suivante. Celles qui n'ont d'autre indication que leur numero, sont toutes de la Ve section, qui comprend la moitié du tome V et le tome VI entier.

Ordre ancien.	Ordre nouveau.	Ordre ancien.	Ordre nouveau.
I	tom. I, Ire sect. 34	XXI	146
II	*ibid.* 35	XXII	107
III	*ibid.* 36	XXIII	147
IV	*ibid.* 82, 86, 88	XXIV	148
V	*ibid.* 83	XXV	27
VI	*ibid.* 92, 94	XXVI	465
VII	31	XXVII	tom. II, IIe sect. 67
VIII	32	XXVIII	*ibid.* 68
IX	33	XXIX	149
X	38	XXX	108
XI	Ire sect. 19	XXXI	150
XII	195	XXXII	151
XIII	196	XXXIII	109
XIV	121	XXXIV	122
XV	197	XXXV	123
XVI	62	XXXVI	110
XVII	144	XXXVII	256
XVIII	126	XXXVIII	257
XIX	145	XXXIX	264
XX	198	XL	266, 267

(1) Voyez l'*Avertissement de la cinquième section*, à la tête du tom. V, pag. xij.

Ordre ancien.	Ordre nouveau.	Ordre ancien.	Ordre nouveau.
XLI	276	LXXXI	334
XLII	269, 273	LXXXII	339
XLIII	280, 295	LXXXIII	340
XLIV	281, 283, 292	LXXXIV	344, 349
XLV	286	LXXXV	348
XLVI	287	LXXXVI	353
XLVII	127	LXXXVII	354
XLVIII	152	LXXXVIII	74
XLIX	64	LXXXIX	75
L	65	XC	76
LI	66	XCI	77
LII	67	XCII	78
LIII	68	XCIII	79
LIV	69	XCIV	80
LV	70	XCV	81
LVI	71	XCVI	82
LVII	72	XCVII	83
LVIII	73	XCVIII	84
LIX	302	XCIX	85
LX	306	C	86
LXI	342	CI	87
LXII	333	CII	88
LXIII	242	CIII	89
LXIV	243	CIV	90
LXV	244	CV	91
LXVI	246, 247	CVI	92
LXVII	248	CVII	93
LXVIII	249	CVIII	94
LXIX	250, 252	CIX	95
LXX	252	CX	96
LXXI	253	CXI	97
LXXII	254	CXII	98
LXXIII	258	CXIII	99
LXXIV	259	CXIV	100
LXXV	260, 261	CXV	124
LXXVI	263	CXVI	153
LXXVII	294	CXVII	154
LXXVIII	272	CXVIII	tom. I, 1re sect. 80
LXXIX	336, 337	CXIX	128
LXXX	332	CXX	tom. I, 1re sect. 178

Ordre ancien.	Ordre nouveau.	Ordre ancien.	Ordre nouveau.
CXXI	105	CLXI	163
CXXII	tom. I, 1re sect. 136	CLXII	200
CXXIII	155	CLXIII	103
CXXIV	156	CLXIV	164
CXXV	431	CLXV	165
CXXVI	440	CLXVI	166
CXXVII	441	CLXVII	167
CXXVIII	454	CLXVIII	168
CXXIX	446	CLXIX	169
CXXX	157	CLXX	170
CXXXI	158	CLXXI	171
CXXXII	159	CLXXII	172
CXXXIII	160	CLXXIII	173
CXXXIV	161	CLXXIV	174
CXXXV	111	CLXXV	112
CXXXVI	414, 430	CLXXVI	175
CXXXVII	415, 416	CLXXVII	176
CXXXVIII	409	CLXXVIII	177
CXXXIX	426	CLXXIX	178
CXL	423	CLXXX	179
CXLI	tom. I, 1re sect. 195	CLXXXI	180
CXLII	*ibid.* 198	CLXXXII	37
CXLIII	*ibid.* 199	CLXXXIII	114
CXLIV	63	CLXXXIV	130
CXLV	129	CLXXXV	131
CXLVI	34	CLXXXVI	115
CXLVII	35	CLXXXVII	116
CXLVIII	59	CLXXXVIII	181
CXLIX	57, 60	CLXXXIX	182
CL	51, 54	CXC	132
CLI	49, 50	CXCI	133
CLII	36	CXCII	134
CLIII	162	CXCIII	118
CLIV	tom. I, 1re sect. 18, 20	CXCIV	104
CLV	*ibid.* 22, 27	CXCV	135
CLVI	*ibid.* 23	CXCVI	183
CLVII	*ibid.* 24	CXCVII	136
CLVIII	*ibid.* 29	CXCVIII	184
CLIX	*ibid.* 31	CXCIX	117
CLX	*ibid.* 25	CC	119

Ordre ancien.	Ordre nouveau.	Ordre ancien.	Ordre nouveau.
CCI	137	CCXXVI	315
CCII	185	CCXXVII	327
CCIII	473	CCXXVIII	323, 328
CCIV	469, 474	CCXXIX	329, 330
CCV	456	CCXXX	366, 367
CCVI	138	CCXXXI	373
CCVII	401	CCXXXII	368, 388
CCVIII	186	CCXXXIII	189
CCIX	387	CCXXXIV	298, 466
CCX	379	CCXXXV	125
CCXI	381	CCXXXVI	140
CCXII	26	CCXXXVII	141
CCXIII	139	CCXXXVIII	106
CCXIV	382, 384	CCXXXIX	142
CCXV	187	CCXL	477
CCXVI	28	CCXLI	190
CCXVII	391, 392	CCXLII	191
CCXVIII	25	CCXLIII	143
CCXIX	397	CCXLIV	408, 429
CCXX	396	CCXLV	113
CCXXI	188	CCXLVI	101
CCXXII	400	CCXLVII	29
CCXXIII	404	CCXLVIII	24
CCXXIV	405	CCXLIX	4
CCXXV	120	CCL	201

FIN DE LA TABLE COMPARATIVE.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

LETTRES SPIRITUELLES.

AVIS SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

AVIS SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

AVIS SUR LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ, DU RENONCEMENT A SOI-MÊME, DE LA RÉSIGNATION DANS LES CROIX, etc.

LETTRES DE CONSOLATION.

LETTRES A LA COMTESSE DE GRAMONT.

LETTRES A LA COMTESSE DE MONTBERON.

LETTRES A LA MARQUISE DE RISBOURG.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.


Stanford University Libraries
3 6105 014 894 369

